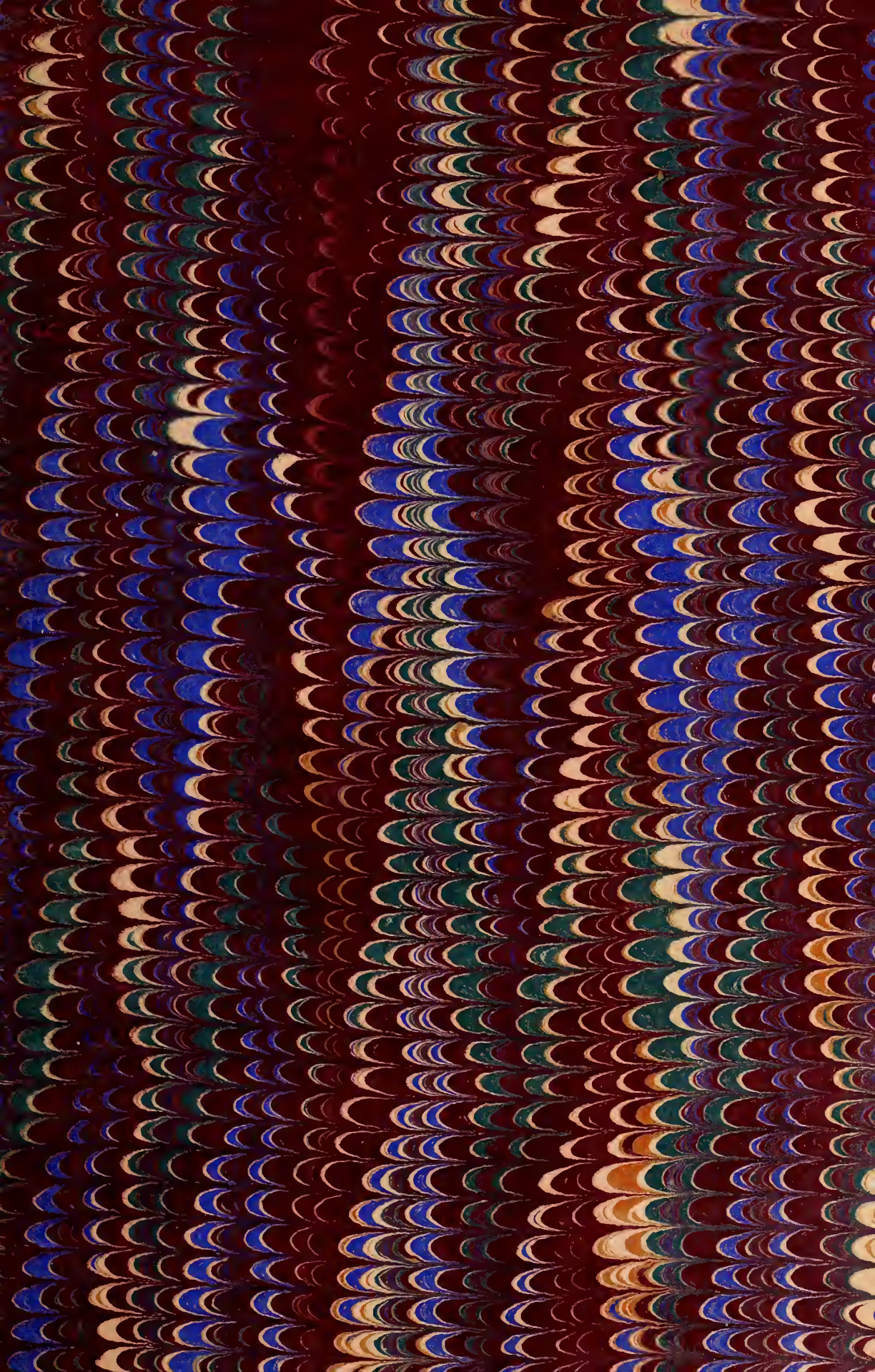
THE PUBLIC LIBRARY OF THE CITY OF BOSTON.
THE ALLEN A. BROWN COLLECTION.
**M Cab. 2. 25



L'OURAGAN
U.S.A. COPYRIGHT BY CHOUDENS, 1901

Digitized by the Internet Archive
in 2016

https://archive.org/details/louragandramelyr00brun_0

L'OURAGAN

Drame lyrique en quatre Actes

Poème de

EMILE ZOLA

Musique de

ALFRED BRUNEAU

Partition Chant et Piano

Paris, CHOUDENS, Editeur,
30, Boulevard des Capucines, 30.
Tous droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés en tous pays y compris la Suède, la Norvège et le Danemark.
U.S.A. Copyright by CHOUDENS 1901.

Imp. Dupre Par.

**M Cab. 2.25

à Albert Vizentini
en cordial remerciement

Emile Zola

L'OURAGAN

DU MÊME AUTEUR :

Thérèse Raquin, drame en 4 actes.

Les Héritiers Rabourdin, comédie en 3 actes, avec préface.

Renée, pièce en 5 actes, avec préface.

Messidor, drame lyrique en 4 actes et 5 tableaux. — Musique d'Alfred Bruneau.

En collaboration avec M. Louis GALLET :

Le Rêve, drame lyrique en 4 actes et 8 tableaux. — Musique d'Alfred Bruneau.

L'Attaque du Moulin, drame lyrique en 4 actes. — Musique d'Alfred Bruneau.

L'OURAGAN

DRAME LYRIQUE EN QUATRE ACTES

POÈME DE

ÉMILE ZOLA

MUSIQUE DE

ALFRED BRUNEAU

Représenté pour la première fois
sur le Théâtre National de l'Opéra-Comique, le 29 avril 1901.

PARIS
LIBRAIRIE CHARPENTIER ET FASQUELLE
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1901
Tous droits réservés.

PERSONNAGES

RICHARD, quarante ans.....	MM. BOURBON.
LANDRY, trente ans.....	MARÉCHAL.
GERVAIS, soixante ans.....	DUFRANE.
MARIANNE, trente-cinq ans.....	Mmes Marie DELNA.
JEANINE, vingt-cinq ans.....	Jeanne RAUNAY.
LULU, quinze ans.....	Julia GUIRAUDON.

Pêcheurs, femmes de pêcheurs, marins.

Dans l'île de Goël.

L'OURAGAN

ACTE PREMIER

Une maison de pêcheurs, primitive et sauvage, avec terrasse sur la mer. La terrasse occupe toute la scène, la maison est à gauche. Un mur bas, à hauteur d'appui, fait de cailloux entassés, entoure et limite la terrasse ; et, au fond, une étroite porte s'ouvre, d'où descend un escalier, parmi les rochers. De là, à gauche, part une côte tourmentée, rude et âpre, formant promontoire. Pas un arbre, rien que des rocs nus et des éboulis de pierres. A l'horizon, la mer semée de brisants, très loin, de toutes parts. — Au lever du rideau, beau soleil, ciel clair, sur la mer étincelante. Un vol de barques de pêche vient de partir, et l'on voit leurs voiles blanches décroître peu à peu et disparaître, derrière le promontoire.

SCÈNE PREMIÈRE

JEANINE, GERVAIS.

(Elle, assise, raccommode des filets. Lui, debout, au fond, regarde s'en aller les barques.)

LES PÊCHEURS, dans les barques, et dont les voix se perdent au loin.

Par les beaux temps, par les gros temps, les barques de Goël s'en vont à la pêche, pour les maigres hasards des filets, ô mer douce et mauvaise, exécrée, adorée !

GERVAIS.

Nos barques sont parties, et que Dieu les protège !

LES PÊCHEURS, plus lointains.

Dans l'éternel danger, les pêcheurs de Goël sont joyeux, clair soleil, et te disent merci de la belle journée !

GERVAIS.

Là-bas, mon Pierre, mon Jacques, mes deux chers petits-fils, ont disparu, et que Dieu les protège !

LES PÊCHEURS, plus lointains.

Merci, clair soleil, merci de la mer calme et bienveillante, en attendant la mer furieuse que démonte l'ouragan !

(Les voix s'éteignent.)

JEANINE, qui a laissé tomber son aiguille, oisive, rêveuse.

Goël ! Goël ! île farouche et solitaire, île de roc nu, vierge encore et sauvage après des mille années, gardée pure de tous côtés, au loin, par sa ceinture de brisants, où les navires en voyage au moindre vent s'écrasent !

Goël ! Goël ! dur granit ignorant de la charrue et du blé, où depuis des mille années ne peuvent vivre que deux familles de pêcheurs rivales, les femmes toutes grandes et belles, les hommes tous braves et forts !

Goël ! Goël ! côte écartée et redoutée, dont les pêcheurs, toujours en mer, leur mer de tempête, sont rois loin du monde, depuis des mille années, libres et seuls maîtres de leur roc battu par les vents et les flots !

GERVAIS, regardant toujours la mer, où les barques ont disparu.

Ah! que Dieu protège les barques de Goël!

JEANINE.

Mais le ciel est pur, la mer est calme.

GERVAIS.

Non!... Là-bas, à l'horizon, voyez-vous ce point noir, presque invisible encore, et qui grandit?... Déjà, la mer m'a pris le père, François, mon grand fils. Aujourd'hui, que Dieu protège mon Pierre et mon Jacques, mes deux chers petits-fils!

JEANINE, languissante.

Mon bon Gervais, tu te trompes, il fait si clair et si doux!

GERVAIS.

Non, non! dame Jeanine, un vieux comme moi, tanné par les orages, ne se trompe pas... (Une voile paraît à l'horizon.) Et, tenez! ce navire, là-bas, parmi les brisants, est perdu, s'il ignore notre baie de Grâce.

JEANINE, oisive, rêveuse, reprenant son chant.

Goël! Goël! malheur au navire surpris dans tes eaux par l'ouragan, s'il ne connaît l'étroit chenal, et s'il ne s'abrite dans ta baie de Grâce, le port naturel, secret et délicieux, qui se creuse à ton flanc!

Goël! Goël! c'est ton paradis, ta merveille, ta baie de Grâce, aux flots toujours calmes, aux rives de verdure, où se dresse l'arbre géant d'amour et de refuge, jardin

miraculeux que tes roches abritent de leur stérilité, et dont les courants tièdes font fleurir l'éternel printemps !

SCÈNE II

LES MÊMES, LANDRY.

LANDRY, entrant par la gauche, violent, un peu ivre.

Femme, encore à rêvasser, encore à paresser!

JEANINE, peureuse, reprenant l'aiguille.

Landry, de grâce... Je me reposais un petit moment.

LANDRY.

Un petit moment, oui ! les journées entières... Voyons ce travail. Ta sœur Marianne doit venir acheter ces filets, puisque la malechance nous force à les vendre. (Il examine les filets.) Comment ! des trous encore? (Furieux.) Qu'as-tu donc fait depuis ce matin ?

JEANINE, terrifiée.

De grâce, Landry... Dans un petit moment, tout sera réparé.

LANDRY, menaçant.

Un petit moment, un petit moment!... Faut-il donc que je me fâche?

GERVAIS, intervenant.

Patron Landry, c'est mal de rudoyer les femmes.

LANDRY, se retournant vers lui.

Toi, que fais-tu là, puisque tu n'es plus des nôtres et que tu t'es vendu à Marianne ?

GERVAIS, bravement.

Si je ne suis plus des vôtres, c'est que tous les vôtres vous quittent... J'attends ici dame Marianne.

LANDRY, revenant à Jeanine.

Femme, que ces filets soient réparés quand je reviendrai... Le ciel se voile, je vais faire remonter les barques qui ne sont point parties... (A Jeanine.) Au travail, au travail ! et prends garde ! (Il sort par la gauche. Jeanine s'est remise peureusement au travail. Puis, quand Landry est parti, elle éclate en sanglots.)

SCÈNE III

JEANINE, GERVAIS, puis MARIANNE.

GERVAIS, regardant pleurer Jeanine.

Quelle misère ! quelle pitié ! un patron qui semblait si doux, si honnête, voici trois ans à peine, avant que son grand frère s'en allât aux pays lointains... Et, maintenant, il boit, il joue, pendant que ses hommes vont seuls à la pêche ; et la maison croule ; et la femme pleure... (Doucement, à Jeanine.) Vous vous ferez du mal, dame Jeanine, il ne faut pas pleurer si fort.

JEANINE.

Mon bon Gervais, je suis si malheureuse !

GERVAIS.

Tenez! voici votre sœur, dame Marianne, qui vient.

JEANINE, s'essuyant les yeux.

Ah! je ne veux pas qu'elle voie mes larmes. (Elle se remet au travail.)

MARIANNE, qui est entrée par le fond, regardant le ciel.

La tempête s'annonce, l'ouragan va souffler.

GERVAIS.

Tout à l'heure, un navire était là, en danger d'être perdu. Il a dû gagner la baie de Grâce.

MARIANNE.

Va donc aider nos hommes à remonter les barques... Tu les entends, ils se hâtent. (Gervais s'en va.)

LES PÊCHEURS, au dehors.

Ohé hisse! ohé hisse! tirons sur la corde d'un seul coup... Ohé hisse! ohé hisse! remontons les barques que les vagues briseraient... Ohé hisse! ohé hisse!

(Leurs voix s'éteignent. Le ciel et la mer s'obscurcissent à partir de ce moment, mais d'une manière très lente, et l'ouragan n'éclate qu'à la fin de l'acte.)

SCÈNE IV

JEANINE, MARIANNE.

MARIANNE, s'approchant de Jeanine qui travaille toujours.

Ce sont ces filets-là que Landry désire me vendre?

JEANINE.

Oui, ma sœur.

MARIANNE.

Voyons... (Elle les examine.) Mais ils sont en loques. Je n'en veux pas.

JEANINE.

Ah ! ma sœur, ah ! ma sœur ! (Ses larmes jaillissent de nouveau.)

MARIANNE.

Quoi ? qu'as-tu donc à sangloter encore ?

JEANINE.

Je suis lâche, comme toujours. Je m'étais juré de ne plus pleurer devant toi. Mais si tu savais ! Il me bat maintenant... (Elle se lève.) Et c'est toi qui l'as voulu !

MARIANNE.

Moi ?

JEANINE.

N'est-ce pas toi qui m'as forcée à ce mariage ? Je n'aimais pas Landry, j'aimais Richard, son grand frère, son aîné de dix ans, dont tu m'as séparée.

MARIANNE.

C'est vrai.

JEANINE.

Tu l'aimais aussi. A le perdre, tu voulais qu'il fût perdu pour moi. Lui qui m'adorait, tu l'as poussé au

renoncement, au départ, pour notre prétendu bien à tous.

MARIANNE.

C'est vrai... Mais, froide tête, pauvre cœur, n'as-tu donc pas l'orgueil du sang dont tu es ? Lorsque, de tous les nôtres, nous ne sommes restées que deux filles, j'ai fait le serment, moi, femme, de régner sur Goël, d'abattre l'unique pêcherie voisine, notre rivale séculaire, où n'étaient plus que Richard et Landry... Ah ! la vaincre, régner sur Goël, régner, régner !

JEANINE.

Et nos filets sont devenus les tiens, nos barques sont les tiennes, mon mari boit et me bat, la misère achève la ruine de cette maison... Régner, grand Dieu ! régner, que m'importe ! Je n'ai soif que de tendresse, je n'ai faim que d'amour. Si je suis née du flot de cette rive, c'est pour être bercée, et caressée, et gardée les nuits et les jours entre les bras de l'homme que j'aime... Je veux être aimée, aimée, aimée !

MARIANNE.

Oui, tu n'avais pas quinze ans, lorsque deux hommes se sont égorgés pour toi, à coups de couteau. Et tu venais d'en avoir vingt, quand un autre, là-bas, s'est brisé le crâne, en se jetant de cette roche. Tu es le désir, la femme qui perd le monde, qui sème la démence et les catastrophes.

JEANINE.

Et toi, sœur despotique et farouche, sœur qui m'a mise en larmes, tu es l'orgueil, l'éternel besoin de domination; et, quand tu aimes, c'est la jalousie qui ravage et qui tue.

MARIANNE, comme à elle-même, les yeux au loin, sur la mer.

O Richard, si tu m'avais aimée, quel roi heureux j'aurais fait de toi ! Et, c'est vrai, puisque je ne pouvais t'avoir, j'ai voulu que tu ne fusses à personne. Mais, quand même, mon cœur se souvient. Va, va sur les mers sans fin, et ne reviens jamais, car tu l'as juré.

JEANINE, comme à elle-même, les yeux au loin, sur la mer.

Depuis que je pleure, ô Richard, à chaque larme versée, mon cœur t'appelle. Mes heures, je les passe là, les yeux perdus sur l'immensité des flots. Ah ! que j'aurais besoin d'être aimée, d'être secourue et délivrée ! Mes deux bras, à ton cou, feraient un collier de félicité parfaite. Mais jamais plus tu ne reviendras, car tu l'as juré.

LES PÊCHEURS, au dehors.

Ohé hisse! ohé hisse! le vent souffle, la mer se gonfle... Ohé hisse ! ohé hisse ! remontons les barques que les vagues briseraient... Ohé hisse ! ohé hisse!

GERVAIS, arrivant par le fond, portant à l'épaule un paquet de cordages.

Maîtresse, les barques sont en sûreté.

(Il pose, au fond, les cordages.)

MARIANNE.

Bon! je vais voir par moi-même... (Elle se retourne vers Jeanine.) Si Landry veut quinze écus de ces filets en loques, je les lui donnerai, par bonté d'âme.

JEANINE.

Non! tu lui diras cela... Quinze écus, il me battrait! (Elle entre dans la maison, avec un geste d'effroi. Marianne sort par la gauche.)

GERVAIS.

La pauvre femme! elle est désormais seule au monde... (Regardant vers la gauche.) Quels sont donc ces inconnus? Sans doute ils viennent du navire qui s'est abrité dans la baie de Grâce. (Richard et Lulu entrent par le fond. Gervais, sans les regarder davantage, retourne au fond, près des cordages qu'il roule et qu'il emporte.)

SCÈNE V

RICHARD, LULU, puis GERVAIS.

RICHARD, s'arrêtant au fond, la main appuyée à l'épaule de Lulu.

C'est ici, regarde, mon enfant. Là-bas, dans l'île lointaine où tu es née, parmi les verdures géantes, les arbres aux fleurs de pourpre et d'or, souvent je t'ai parlé de l'âpre et dur rocher natal. Regarde, c'est ici. (Tous deux descendent en scène.)

LULU.

Oh! maître, comme ces pierres sont nues, comme ce ciel est sévère, comme cette île est triste et petite, à

côté du vaste et joyeux monde ! Oh ! mon île de là-bas, si verte, si claire, si parfumée, et toutes les autres îles, et les continents immenses, et les mers, et les océans qui jamais ne finissent !

RICHARD, souriant.

Oui, je sais, toujours par les mers, Lulu, fille adoptive de mon cœur, ma petite hirondelle voyageuse, Lulu, nom de musique et de caresse, Lulu, brise du soir dans les palmes légères, Lulu, murmure cristallin du ruisseau sous les herbes, Lulu, gazouillis parmi les branches de l'oiseau chanteur !

LULU.

C'est pour toi que l'oiseau chante, maître, et c'est toi que partout la petite hirondelle accompagne, Lulu qui ne t'a plus quitté depuis que tu as été bon, Lulu qui ne te quittera plus dans l'éternel voyage ! (Gervais est rentré en scène. Il regarde Richard, s'étonne, hésite, puis le reconnaît, très ému. Lulu se retire un peu à l'écart, sauvagement, dès que Gervais s'avance.)

GERVAIS

Alors, c'est bien vrai, c'est vous, patron Richard !

RICHARD, le reconnaissant, lui serrant les mains, joyeux.

Gervais !

GERVAIS.

Je croyais bien mourir sans vous revoir.

RICHARD.

Oui, j'avais juré de ne plus revenir. Mais la tempête me ramène... Et tout va bien à la maison ?

GERVAIS.

Je ne suis plus des vôtres, j'appartiens maintenant à dame Marianne.

RICHARD, étonné.

Toi ! toi qui nous a bercés, qui nous a mis la première rame à la main !

LULU, s'avançant.

Maître, je te laisse... Ce sont les tiens, ceux d'autrefois, et je n'ai rien à faire ici. Mon cœur n'y est pas, je ne te veux que pour le toujours de demain. Mais, dès que le vent sera tombé, souviens-toi que le navire t'attend, et qu'il repartira, et nous emmènera, à jamais, par l'infini des mers.

RICHARD.

Va, Lulu, petite sauvage. Reste l'inconnu, le continuel départ pour des cieux ignorés... Gervais, reconduis-la jusqu'au navire. (Gervais emmène Lulu par le fond. Le ciel et la mer deviennent noirs, l'ouragan grandit de plus en plus.)

SCÈNE VI

RICHARD, JEANINE, puis LANDRY.

JEANINE, sortant lentement de la maison, apercevant Richard, puis se jetant à son cou.

Richard !.. Richard !.. O Dieu bon ! sauvez-moi !

RICHARD, bouleversé.

Jeanine, qu'avez-vous ?... Pourquoi ce cri de détresse ?

JEANINE, se dégageant.

Rien ! rien !... Qu'ai-je dit ? C'est la surprise de vous retrouver là, si brusquement, lorsque je croyais ne vous revoir jamais.

RICHARD, la regardant.

Mais vous avez pleuré, Jeanine. Votre pauvre visage, si beau, est maigri par les larmes... Vous n'êtes donc pas heureuse ?

JEANINE.

Heureuse, si, je vous l'assure... Heureuse autant qu'une femme peut l'être... (Prise de terreur en entendant Landry venir.) Ah ! Richard, cachez-vous, cachez-vous, le voici ! (Stupéfait, Richard se recule et regarde.)

LANDRY, furieux, sans voir son frère.

Quinze écus ! Marianne ose m'offrir quinze écus de ces filets qui m'en ont coûté cent !.. (S'avançant sur Jeanine).

Et c'est ta faute, paresseuse qui n'as pas eu le cœur de les réparer !

JEANINE.

Ma faute?

LANDRY.

Oui, ta faute si j'ai vendu les barques, si je vends les filets, femme de trouble et de malheur !

JEANINE.

Ma faute si tu joues, si tu bois, maintenant ?

LANDRY.

Ah ! c'est assez ! (Levant le poing sur elle). Tais-toi !

RICHARD, lui retenant le bras.

Malheureux, tu la bats !

LANDRY, se retournant, le regardant.

Qui donc es-tu, toi qui te mêles de nos affaires ?... Richard ! tu es mon frère Richard ? tu n'es pas son fantôme ? Est-ce donc l'ouragan qui t'apporte ?... Et que dis-tu ? que veux-tu ? (Terrifiée, Jeanine s'est reculée et a laissé les deux hommes face à face. L'ouragan grandit toujours.)

RICHARD.

Je dis que c'est lâche à toi de la battre, et je veux que tu sois le Landry d'autrefois, mon petit frère. Tu ne te souviens donc plus ?... Nous nous sommes adorés !

LANDRY.

J'ai grandi, je suis un homme, je n'ai plus de maître.

RICHARD.

Et c'est toi qui joues, qui bois, c'est toi qui dévalises la vieille maison paternelle !

LANDRY.

Pourquoi m'as-tu laissé seul avec ces deux femmes, celle-ci qui m'a rendu fou, et l'autre, la Marianne, qui toujours me guette pour me dévorer ?... Tu étais parti, je n'avais plus de frère.

RICHARD.

Mais, si je suis parti, c'est pour ta joie, c'est pour te laisser Jeanine, et je me suis arraché le cœur, car je l'aimais !

LANDRY.

Tu l'aimais, je le savais bien, et je la corrigerai ! (Il veut se jeter sur elle.)

JEANINE, terrifiée.

O Richard, sauvez-moi !

RICHARD, retenant Landry.

Je te défends de la toucher.

LANDRY, voulant encore se jeter sur elle.

Elle est à moi, je la battrai, si tel est mon plaisir.

JEANINE, terrifiée.

O Richard, sauvez-moi !

RICHARD, la faisant fuir par le fond.

Va, va, pauvre femme, je te refais libre, puisque tu souffres tant. Va-t'en sous la pluie et la rafale, l'ouragan est ton hôte. (Il barre la porte du fond à Landry.)

LANDRY, voulant passer.

Richard, laisse-moi la poursuivre.

RICHARD.

Non, tu ne passeras pas.

LANDRY.

Tu l'aimes encore, et c'est pour toi que tu la prends.

RICHARD.

Tu ne passeras pas.

LANDRY.

Ah ! malheur à vous deux ! (L'ouragan éclate dans toute sa violence.)

(Rideau.)

ACTE DEUXIÈME

La baie de Grâce. Un vallon boisé, s'ouvrant sur une baie intérieure, d'une paix édénique. Dans ce coin de terre féconde, abrité du vent, visité par des courants tièdes, une végétation formidable a poussé. Ce ne sont que plantes hautes, que verdures puissantes. A droite, le tronc d'un arbre géant se dresse, qui, de ses branches, couvre la terre d'alentour. — Dans le fond, on aperçoit la baie, d'un vert pâle, endormie ; et il y a là, immobile, un navire dont on ne voit que les mâts. — Une lumière fine, sans soleil, noie la baie d'une pure clarté élyséenne.

SCÈNE PREMIÈRE

JEANINE, LULU.

(Jeanine est couchée sur la mousse, au pied de l'arbre, enveloppée dans un manteau. Lulu est près d'elle, qui la veille, pendant qu'elle dort.)

LULU.

Elle était si lasse, elle s'est endormie. Telle qu'un chant de flûte, la chanson de Lulu la bercera dans son rêve, calmée et confiante.

(Elle chante doucement.)

L'île de joie où Lulu est née, est comme un bateau de feuillage, à l'ancre dans l'archipel parfumé. Les fleurs

y sont pareilles à des lunes d'or, les fruits y ont le goût délicieux du miel. Il ne monte des herbes heureuses qu'un bruit de rires et de caresses.

L'île d'amour où Lulu a grandi, semble parfois, lorsque passe la brise, frémir pour le départ. Les arbres et les filles, aux grands cœurs qui battent, y soupirent du besoin d'accompagner le soleil dans sa ronde. C'est le désir qui la soulève et qui l'emporte.

L'île d'infini où Lulu aimera, est l'île voyageuse qui s'en va sur les eaux, quand le désir souffle. Elle flotte, elle vogue à l'inconnu, dans sa passion de l'astre qui jamais ne s'arrête. Toujours plus loin, et dans plus de tendresse, et dans plus de soleil.

JEANINE, s'éveillant peu à peu.

Un oiseau chante, quel est ce rêve si doux ?... (Tout à fait réveillée, reprise de frayeur.) Grand Dieu ! je me souviens !... Personne n'est-il là qui me menace ?

LULU.

Non, rassurez-vous... Le maître m'a dit de veiller sur votre sommeil, et j'ai fait bonne garde... Nous sommes seules.

JEANINE.

C'est vrai, j'ai fui, et comme une barque en détresse, j'ai couru m'abriter à la baie de Grâce... Quelle douceur et quelle paix souveraines, lorsque, près de nous, l'ouragan hurle et fait rage !

LULU.

La mer démontée broie les écueils de la côte, le vent arrache les pierres. Écoutez, écoutez !

JEANINE, qui a écouté.

Oui, oui, je l'entends. C'est une chose menaçante, effrayante, comme le malheur au loin qui toujours roule son tonnerre... Et que cet arbre est puissant, que l'ombre en est douce, embaumée !

LULU.

Par les mers, au sein des îles ignorées, il est des refuges pareils. Et c'est pour ces paradis lointains que je vais repartir, avec le maître.

JEANINE.

Parlez-vous donc de Richard, mon enfant ?

LULU.

Je parle de mon maître.

JEANINE.

Le connaissez-vous depuis longtemps ?

LULU.

Là-bas, dans l'île fortunée, quand il m'a recueillie, après le massacre des miens, j'avais douze ans, et j'en aurai bientôt quinze. Mais je le connais depuis toujours.

JEANINE.

Vous ne l'avez plus quitté ?

LULU.

Je suis son ombre qui l'accompagne. Et pourtant c'est moi qui l'emmène, c'est moi qui suis son âme voyageuse.

JEANINE, la voix tremblante.

Et vous l'aimez ?

LULU.

Mon sang est à lui, mon souffle est à lui. Il est mon maître, et je l'aime !

JEANINE, entendant un bruit de pas.

Quelqu'un vient... (Effrayée.) N'est-ce point l'autre, qui va me battre encore ?

LULU, regardant.

C'est une femme, là, parmi les verdures.

JEANINE, reconnaissant sa sœur.

Ma sœur Marianne !

LULU.

Je vais au navire chercher le maître. (Elle s'éloigne, pendant que Marianne descend en scène.)

SCÈNE II

JEANINE, MARIANNE.

MARIANNE.

Je pensais bien te trouver ici, dans ce lieu d'asile... Landry est chez moi, en une rage de jalousie affreuse. Et je sais tout.

JEANINE.

Que sais-tu donc, ma sœur?

MARIANNE.

Richard a violé son serment, il est revenu, et vous attendez que l'ouragan cesse, pour que ce navire vous emporte.

JEANINE.

C'est ta jalousie à toi qui parle, ma sœur.

MARIANNE, dans un cri de souffrance.

Ma jalousie, ah! oui! Mon cœur s'est rouvert et saigne atrocement.

JEANINE.

Guéris-le, ma sœur, je n'y puis rien... Menacée, battue, j'ai dû fuir et demander asile à l'arbre sacré, respecté de tous.

MARIANNE.

Est-ce donc ce que je dois répondre à Landry qui m'attend? Faut-il qu'il vienne?

JEANINE.

Qu'il ose m'arracher de ce refuge, vénéré de nos pères! Tout Goël se lèverait contre lui.

Goël! Goël! il est au bord de ta baie de Grâce, dans ce paradis ouvert aux naufragés, un arbre colossal et divin, l'arbre qui chante, sous lequel les créatures meurtries deviennent invincibles, libres de leur tendresse, de leurs larmes et de leur joie.

MARIANNE.

L'arbre complice, l'arbre d'amour, où s'abritent les amants coupables et qu'une sotte coutume tolère. Ah! que ne suis-je enfin maîtresse de Goël, pour l'abattre!... Il chante, dis-tu?

JEANINE.

Il ne chante qu'aux oreilles, aux cœurs des amants.

MARIANNE.

Reste donc dans son maléfice, sœur folle et sans pitié! Et fais notre malheur à tous, si tu n'as pas la sagesse de te réfugier chez moi! (Elle s'éloigne violemment.)

SCÈNE III

JEANINE, puis LULU et RICHARD.

JEANINE.

Chez elle ! il le faudra bien, lorsque la nuit va se faire. Mais la nuit est loin encore, et je suis là si heureuse, dans l'attente de Richard qui va venir. (Richard et Lulu paraissent parmi les hautes plantes. Lulu s'arrête et montre de loin Jeanine, sans s'approcher.)

LULU.

Maître, tu me l'avais confiée, et la voici... Puisque tu n'as plus besoin de moi, je retourne au navire. Ah ! que le beau temps revienne, et que les voiles se gonflent, pour que le navire nous remporte sur la mer immense !... Je t'attends, maître, je t'attends, pour le départ ! (Elle s'éloigne).

SCÈNE IV

RICHARD, JEANINE.

JEANINE.

Déjà partir, Richard, déjà m'abandonner !

RICHARD.

Non, Jeanine, pas avant d'avoir assuré votre paix.

JEANINE.

Trois longues années d'absence, et jamais la moindre nouvelle!

RICHARD.

Je m'en étais fait le serment, je n'existais plus pour vous.

JEANINE.

Mais pourquoi, Richard, cette dureté qui nous met tous en larmes?

RICHARD.

Ne parlons pas de ces choses, Jeanine... Vous êtes la femme de mon frère. C'est moi-même qui, croyant bien faire, ai mis vos mains l'une dans l'autre.

JEANINE.

Ah! si je vous contais ces trois années maudites! Plutôt que de retourner chez Landry, je me briserais le front contre les roches.

RICHARD.

Grand Dieu! ai-je donc fait votre malheur?

JEANINE, câline.

Vous souvenez-vous, Richard, du temps où j'étais jeune fille? C'était avec vous que, les soirs d'été, j'aimais à respirer, sur un banc, le vent du large. Vous me traitiez un peu en gamine, mais vous étiez si gai, si tendre, si vaillant!

RICHARD, souriant.

Oui, Jeanine, je me souviens. Vous étiez pour moi une petite fille, car j'avais quinze ans de plus que vous. Je vous baisais sur les cheveux, quand vous vous pendiez à mes épaules. Et nous étions de grands amis.

JEANINE, de plus en plus tendre.

Et vous souvenez-vous, Richard, du jour où ma sœur Marianne a voulu me faire épouser votre frère? J'ai pleuré dans vos bras, vos pleurs ont coulé sur mes mains. Cela était très doux et cela me déchirait!

RICHARD, s'abandonnant peu à peu.

Je me souviens, Jeanine. Je ne voulais que votre bonheur à tous, et j'ai cru donner ma vie, à cette minute, pour que la vôtre fût heureuse. Je vous aimais, Jeanine, c'est pourquoi je suis parti.

JEANINE, avec éclat.

Dites-le donc, dites-le donc que vous m'aimiez, puisque vous n'avez point osé le dire! Je vous aimais, et moi non plus je n'ai point osé, étouffée de larmes.

RICHARD.

Non! vous ne m'aimiez pas, ne dites pas que vous m'aimiez! J'étais votre grand frère.

JEANINE.

Vous étiez mon époux et mon roi. Je vous aimais, Richard, et je vous aime!

RICHARD, oubliant tout.

Ah! Jeanine, femme entrée dans ma chair, dans mon âme! Qui te rencontre, t'aime et te donne sa vie. La mer est moins profonde, moins dévorante. J'ai battu la mer sans fin, mais il n'y a que toi, je reviens à toi.

Pendant trois années, d'autres étoiles se sont levées éclatantes dans d'autres cieux, des terres inconnues ont surgi sans cesse à l'horizon pour s'y effacer ensuite. Et, debout, à la proue du navire, je n'ai jamais cherché que toi, mes yeux n'ont jamais vu que toi.

Malgré mon serment, me voici de retour, je t'appartiens. C'est ta force souveraine qui soufflait dans la voile, et l'ouragan qui me ramène n'est que la violence de ton désir. Prends-moi donc, rien n'est plus, ni liens, ni devoirs, ni pensées. Je ne veux vivre que de toi.

JEANINE, à son cou.

Cher amour, je suis heureuse... (Inquiète.) Mais est-ce mon cœur qui bat trop vite? Est-ce, là-bas, les pas d'un géant qui marche? J'entends toujours le galop d'une éternelle poursuite... Écoute, écoute!

RICHARD.

Oui, là-bas, sans cesse, autour de nous... C'est l'ouragan, cher amour. Le vent rugit, le désastre de partout nous environne, pendant que nous sommes ici, dans la paix enchantée de notre rêve.

JEANINE, l'entraînant sous l'arbre.

Viens, viens nous abriter sous l'arbre tutélaire. Il est l'asile inexpugnable... Entends-tu la divine musique?

RICHARD.

Oui, j'entends un concert délicieux, qui m'enveloppe et me pénètre.

JEANINE.

Il chante, il chante sous la brise, l'arbre d'amour. Il chante pour nous et veut que nous nous aimions.

RICHARD.

Son tronc énorme chante, ses branches légères chantent, ses feuilles sans nombre chantent, chantent ta beauté et mon désir.

JEANINE.

A son ombre, des milliers d'oiseaux chantent notre ravissement, les mousses se réjouissent, les herbes nous caressent, tandis que ses rameaux supportent sur nos têtes la tente nuptiale.

RICHARD.

Les oiseaux chantent, les insectes chantent, l'arbre géant chante, toute la forêt et toute la terre chantent, le concert de l'éternelle vie chante, nous unit et nous emporte.

JEANINE.

Je suis comme une de ses tiges hautes, je sens la sève monter du sol dans mon être, et je renais à la lumière, et je fleuris.

RICHARD.

Comme lui, je respire largement, plein de force et de sérénité. Je suis, comme lui, puissant, immense et bon, depuis que tu m'aimes.

JEANINE.

Et je serai tienne, vêtue de ma seule chevelure, et tu me prendras toute, dans un baiser, si long, si fort, que j'épuiserai, en un souffle, l'entier bonheur de l'existence.

RICHARD.

Et mes lèvres te baiseront si fort, qu'elles iront jusqu'à ton cœur, et mes bras te posséderont si fort, que ta vie se fondra dans ma vie, à jamais !

JEANINE.

Et tu m'emmèneras loin d'ici, loin de l'affreux passé, dans un bonheur sans fin.

RICHARD.

Et je t'emmènerai, dès que le vent d'espoir aura gonflé la voile du navire.

JEANINE.

Et tu m'emmèneras dans quelque île ignorée, plus verte encore, et plus douce, et plus tendre.

RICHARD.

Et je t'emmènerai dans une île d'amour et d'éternel soleil.

JEANINE et RICHARD.

Et nous serons seuls, à jamais aux bras l'un de l'autre, et nous n'aurons pas assez, pour nous aimer et nous étreindre, de l'infini de l'espace et de l'éternité des temps.

(Marianne et Landry paraissent dans le fond.)

SCÈNE III

RICHARD, JEANINE, MARIANNE, LANDRY.

MARIANNE, l'amenant et le retenant.

Tiens ! regarde-les.

LANDRY, farouche.

Aux bras l'un de l'autre !... Je les tuerai.

MARIANNE, le retenant.

Non, pas ici, pas dans ce lieu d'asile.

LANDRY.

Je les tuerai.

MARIANNE, le retenant.

Chez moi, cette nuit... Viens !

LANDRY.

Je les tuerai.

(Rideau.)

ACTE TROISIÈME

Chez Marianne. La salle du rez-de-chaussée. Un intérieur de grande maison de pêcheurs, antique, rude, barbare. Des filets pendus, des cordages entassés, des voiles pliées, amoncelées dans un coin. Une large table, des chaises, des bancs de chêne, mal équarris. Un escalier de bois monte à gauche, mène à une chambre supérieure, où a couché Richard. Au fond, la porte d'entrée donnant sur la mer. A droite, la porte de la chambre de Marianne, où a couché Jeanine. Une lampe fumeuse est allumée sur la table. La nuit, avant le lever du jour. — Pendant tout l'acte, l'ouragan fait rage, au dehors. Chaque fois qu'on ouvre la porte du fond, sur les ténèbres de la mer, la rafale entre, en un souffle furieux.

SCÈNE PREMIÈRE

MARIANNE, GERVAIS.

(Elle est assise près de la table, à côté de la lampe, songeuse et farouche. Lui, debout, au fond, tient d'une main la porte grande ouverte, et a, dans l'autre, un falot allumé.)

MARIANNE.

Quelle nuit affreuse! L'ouragan n'a cessé de rouler son tonnerre.

GERVAIS, regardant au dehors.

Ni ciel, ni eau, rien que le chaos déchaîné des ténèbres.

MARIANNE, se retournant.

Gervais, ferme donc cette porte! Toute la tempête qui entre fait craquer la salle.

GERVAIS.

Maîtresse, je guette les feux de nos barques... Les femmes sont là, sur le port, malgré la pluie, dans l'horrible attente, à plonger leurs pauvres yeux au fond de ce néant. (Il pose son falot par terre, près de la porte.)

LES FEMMES, au dehors.

O Dieu de bonté et de miséricorde, protège nos hommes à la mer! Dans la rage du ciel et des eaux qui se confondent, tends-leur ta main secourable, ô Dieu de bonté et de miséricorde!

GERVAIS.

Ah! cette lamentation des femmes dans la nuit, tandis que les hommes sont en perdition, on ne sait où!

LES FEMMES.

O Dieu de bonté et de miséricorde, rends-moi mon enfant, rends-moi mon époux, rends-moi mon père, rends-moi mon frère! Que ta colère s'apaise, et nous te bénirons, ô Dieu de bonté et de miséricorde!

GERVAIS, s'agenouillant, répétant.

O Dieu de bonté et de miséricorde, rends-moi mon petit Pierre, rends-moi mon petit Jacques! Ne me les prends pas comme tu m'as déjà pris mon grand fils, leur père. Et je te bénirai, ô Dieu de bonté et de miséricorde!

MARIANNE, à elle-même.

Oui, c'est terrible d'avoir ceux qu'on aime en péril de mort. Mais il est d'autres ouragans, et j'en ai, moi, le cœur déchiré... Ferme, ferme la porte, Gervais! Le vent va souffler la lampe.

GERVAIS, fermant la porte.

Je n'ai pas souvenance d'une nuit pareille. Et j'ai vu tant de barques brisées, tant de corps meurtris, jetés sur le sable!... Ah! cette vie du pêcheur, l'âpreté du flot qui tanne le visage, le danger des brisants qui raffermit le cœur, le sauvage amour de la mer qui ne lâche plus les hommes qu'elle a conquis! Ah! la gueuse, l'assassine, que nous maudissons en l'adorant, en nous redonnant à elle corps et âme, après ses meurtres exécrables, dès que le soleil se met à reluire!

MARIANNE, à elle-même.

Jamais cette nuit ne finira... Quatre heures. Le jour va pourtant bientôt naître.

GERVAIS.

Maîtresse, vous ne vous êtes point couchée?

MARIANNE.

Non, je n'ai pu dormir.

GERVAIS.

Quatorze de vos barques sont en mer, et ce serait pour vous la ruine.

MARIANNE.

Quoi? que me dis-tu?... Ah! oui, mes barques!

GERVAIS.

Et je comprends qu'avec un tel souci on ne puisse dormir... (Il va rouvrir la porte toute grande.) Seigneur! c'est la fin du monde, l'enfer n'a point de ténèbres ni de vacarme pareils!... Je vais rejoindre les femmes, je veux voir mon Pierre et mon Jacques revenir. (Il reprend son falot.)

MARIANNE.

Ferme, ferme la porte et laisse-moi!... Le vent va souffler la lampe. (Gervais sort et referme la porte.)

SCÈNE II

MARIANNE, seule.

Mes barques! Ah! qu'elles coulent, qu'elles périssent, et les hommes, et le monde! Que l'ouragan redouble et qu'il emporte cette maison comme une feuille sèche! Vent de tempête, vent de mort, souffle, souffle! Il est dans mon cœur un ouragan plus sauvage encore.

Je n'ai pu dormir, mon amour lutte contre ma rage, et c'est un affreux combat où ma raison chancelle. Landry va venir, dois-je lui livrer Richard, qui dort confiant sous mon toit ? Richard, que j'adore ! Richard, grand Dieu ! sous le couteau de son frère !

Ah ! le perdre, le voir là, sanglant à mes pieds, abattu, mort ! Toute ma force se brise, je l'aime trop. Mais non, qu'il meure, puisqu'il refuse d'être à moi pour se donner à une autre ! Ah ! oui, le savoir mort, plutôt qu'une autre ne me le vole ! (On frappe à la porte, elle va ouvrir.)

SCÈNE III

MARIANNE, LANDRY.

LANDRY, échevelé, méconnaissable.

La pluie m'aveugle, le vent m'emporte les cheveux. C'est à rendre fou. (Il a refermé vivement la porte.)

MARIANNE, ne le reconnaissant pas.

Qui donc es-tu, toi, que la tempête m'amène, hagard, à moitié dévêtu ?... Ah ! oui, Landry que j'attends ! La mort est avec toi; elle t'a changé le visage... Alors, c'est toi ?

LANDRY.

A l'heure que tu m'as fixée... Ils sont là tous les deux ?

MARIANNE.

Oui, comme je te l'ai promis... Tout à l'heure, pour

se rendre au navire, ils vont traverser cette salle... Ils dorment encore.

LANDRY, farouche.

Ensemble ?

MARIANNE, hors d'elle.

Ensemble, es-tu fou ? ... (Désignant les deux chambres.) Non, non ! lui là-haut, elle ici, dans ma chambre... Ensemble ! grand Dieu ! est-ce que tu me verrais là, si tranquille ?

LANDRY.

Tu es donc jalouse, toi aussi ?

MARIANNE.

Jalouse, oh ! oui, jalouse... Crois-tu donc que c'est pour le plaisir de les faire tuer chez moi que je te les livre ? J'aimais Richard, tu le sais bien. S'il n'est pas à moi, je te le donne.

LANDRY.

Que m'importe ! Donne-les-moi, et merci !

MARIANNE.

Et de même merci à toi, si tu venges ma torture de femme dédaignée et jalouse !

LANDRY, avec une rage croissante.

Jalouse, tu te crois jalouse ? Sais-tu seulement ce que c'est ? Tu ne l'as pas possédé, l'être aimé, tu ne connais pas la brûlure de sa chair, le goût puissant de ses

lèvres? Alors, tu ne connais rien, tu n'as rien à regretter. Ne dis pas que tu es jalouse.

Mais avoir tenu dans les bras son corps délicieux, et la savoir aux bras d'un autre, quand cet autre est votre frère, qu'il est le seul homme pour qui ce corps de femme devrait être sacré, qu'il ajoute ainsi à la trahison une saveur brûlante d'abominable crime!

C'est ainsi que toujours je les vois, dans leur crime de damnés, enlacés comme un nœud de serpents. Et ce sont d'affreuses images qui me hantent du spectacle des caresses perdues. Jalouse, jalouse, ah! oui, ma chair jalouse crie d'agonie, car jamais je n'ai aimé Jeanine davantage, et seul le sang peut éteindre ce brasier de torture!

MARIANNE, écoutant.

Tais-toi, cache-toi, Richard va descendre... Mais je n'entends pas que tu te jettes sur lui comme un loup. Je veux auparavant lui parler.

LANDRY.

A quoi bon, puisqu'il doit mourir?

MARIANNE.

Je l'aime, je veux le lui dire encore... Et ne t'avise pas de venir avant que je t'appelle. Tu me trouverais entre lui et toi... (Lui montrant un couteau sur la table.) Tiens, veux-tu ce couteau?

LANDRY.

Merci, j'ai le mien. (Il se cache sous l'escalier, tandis que Richard paraît en haut, à la porte de la chambre.)

SCÈNE IV

RICHARD, MARIANNE, LANDRY (caché)

RICHARD, d'en haut.

J'ai cru que la maison allait être emportée. Ce vent terrible ne cessera donc plus?... (Apercevant Marianne, en bas.) Ah! vous êtes debout. Il est quatre heures, n'est-ce pas? (Il descend.)

MARIANNE.

Oui, quatre heures. Le jour paraîtra bientôt... Alors, c'est décidé, vous emmenez Jeanine?

RICHARD, près d'elle.

Je l'emmène et je la délivre.

MARIANNE.

Écoutez, Richard, je voudrais vous parler raison. Je ne vous dirai pas que vous commettez un crime. Mais, au nom de votre paix, au nom de votre bonheur même, réfléchissez.

RICHARD.

Elle m'aime et je l'aime.

MARIANNE.

Jeanine est l'inconstance, l'enfant capricieuse, si vite lourde aux bras qui la portent. Avec elle, vous n'aurez que la femme de désir et de mort, dont la robe, derrière elle, sème le deuil.

RICHARD.

Elle m'aime et je l'aime.

MARIANNE.

Elle vous aime... (Avec embarras.) Mais il en est une autre qui vous aime... Si vous m'aviez aimée, vous ne seriez point parti. Je voulais faire de vous le roi de cette île.

RICHARD.

J'ai tout laissé, tout donné à mon frère, pour n'emporter que mon cœur saignant.

MARIANNE, continuant.

Eh bien! aujourd'hui, je vous offre encore la puissance. Restez, partagez Goël avec moi. N'est-ce donc rien que d'être le maître? Comment pouvez-vous préférer Jeanine à moi, Marianne, cette petite fille à moi, la reine, qui sait, qui veut et qui peut toutes choses?

RICHARD.

Je ne désire qu'être aimé, et je ne veux qu'aimer moi-même.

MARIANNE, très humble.

Mais je vous aime, ne le voyez-vous pas? Richard, je vous aime à en être folle. Faut-il donc que je me mette à vos genoux, moi l'orgueilleuse, la souveraine? Je baiserai vos pieds, je serai votre esclave... Et, si tu l'exiges, j'abandonne tout, pour que tu m'emmènes.

Oh! que ce soit moi, de grâce! Emmène-moi, emmène-moi sur ce navire, là-bas, au bout du monde!

RICHARD.

Pauvre cœur! J'aime Jeanine et Jeanine m'aime.

MARIANNE, désespérée et sombre.

Allons! Dieu m'est témoin que j'ai tout fait pour vous sauver. On n'empêche pas le destin. (La porte de la chambre, à droite, s'ouvre brusquement, et Jeanine entre.)

SCÈNE V

RICHARD, MARIANNE, JEANINE, LANDRY (caché).

JEANINE, enveloppée dans un manteau, prête au départ.

Richard, partons vite!... Quelle nuit d'affreux sommeil, hanté de cauchemars, dans le hurlement de la tempête!

MARIANNE, torturée.

Vous ne pouvez partir par un temps pareil. Attendez le jour, le vent tombera.

JEANINE, à Richard.

Non, non! dans le vent, dans la pluie, emmène-moi, emmène-moi!... (Elle se jette dans ses bras. Landry sort de sa cachette, son couteau à la main. Marianne le retient encore.)

RICHARD, la serrant sur son cœur.

Oui, chère femme, je t'emmène, pour ton bonheur et

pour le mien, à jamais aux bras l'un de l'autre! (Marianne, désespérée, laisse passer Landry, qui vient se placer entre la porte et les amants.)

LANDRY, avec éclat, le couteau à la main.

Richard, défends-toi!

RICHARD, se retournant.

Landry, mon frère! (Jeanine se laisse tomber sur une chaise, terrifiée, sans un cri. Marianne, farouche, regarde. Les deux hommes restent face à face.)

LANDRY.

Richard, mon frère, prends le couteau qui est là, sur cette table, et défends-toi!

RICHARD.

Un duel entre frères, non, non!

LANDRY.

Pourquoi? Nous nous sommes aimés, tu as veillé sur mon berceau, je me suis cru longtemps ton enfant. Eh bien! si l'un de nous est de trop aujourd'hui, pourquoi donc ne pas nous faire cette grâce dernière, d'assurer le bonheur au plus fort?

RICHARD.

Non, non! pas entre frères! Je ne me défendrai pas.

LANDRY.

Rien de plus simple, de plus brave, ni de plus fraternel, et je veux bien que tu me tues, car je souffre trop,

si je ne retrouve le bonheur, en te tuant toi-même. Ou l'un ou l'autre, faisons-nous ce cadeau, par tendresse et par pitié.

RICHARD.

Non, non !

LANDRY.

Alors, Richard, mon frère, je vais te tuer comme un chien.

RICHARD.

Frappe donc ! tue-moi, si tu l'oses !

LANDRY, s'affolant.

Frère exécrable, frère qui a volé la femme de son frère, tu vas mourir.

RICHARD.

Je ne te l'ai pas volée. C'est elle qui librement m'accompagne, pour fuir un maître exécré.

LANDRY.

Je te jure que tu vas mourir, si tu ne te défends pas.

RICHARD, se tournant vers Marianne.

Toi qui as dressé le guet-apens, misérable femme, que tout le sang et que toutes les larmes retombent sur ta tête !... Et tu disais m'aimer !

MARIANNE, bouleversée.

Oui, je t'aime, à ne plus savoir ce que je veux !

LANDRY, se jetant sur Richard.

Meurs donc, frère parjure, incestueux !

MARIANNE, le retenant.

Attends, je veux lui parler encore.

LANDRY.

Non, qu'il meure !

MARIANNE, dans un grand cri.

Je ne veux pas que tu le tues, je l'aime !

LANDRY.

Ah ! cœur de femme ! Pourquoi me l'as-tu livré ?... Non, qu'il meure ! (Il se jette de nouveau sur Richard, qui attend, impassible. Et elle lutte furieusement avec lui, pour le retenir.)

MARIANNE, folle.

Ah ! misère, ah ! misère... Je ne veux pas ! Je vais crier, appeler au secours, et je te dénoncerai !... Ah ! non, non, pas lui ! je ne veux pas ! (Dans la lutte, elle se trouve près de la table et y prend le couteau.) Meurs, toi, oui ! toi, plutôt que lui !... Tiens ! frère enragé qui veut tuer son frère ! (Et, comme Landry s'élance sur Richard, le couteau levé, elle lui plante le sien dans le dos. Il tombe ainsi qu'une masse.)

RICHARD et JEANINE, debout, se serrant l'un contre l'autre, terrifiés.

Oh ! Dieu d'horreur et d'épouvante !

MARIANNE, le couteau encore à la main, devant le corps.

Mort !... Il l'a voulu. Comment a-t-il pu croire que je lui laisserais tuer l'homme que j'aime ? (La porte du fond s'ouvre et la tempête entre. La porte reste grande ouverte.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, GERVAIS.

GERVAIS, éperdu, son falot à la main.

Maîtresse, les barques, les barques... Neuf seulement sont revenues. Les autres ont coulé, tous les hommes sont morts ! (Il pose son falot par terre, près du corps de Landry, qu'il ne voit pas.)

LES FEMMES, au dehors.

O Dieu de bonté et de miséricorde, tu m'as pris mon enfant, tu m'as pris mon époux, tu m'as pris mon père, tu m'as pris mon frère ! Et que ton vent de désastre te porte nos sanglots, ô Dieu de bonté et de miséricorde !

GERVAIS.

O Dieu de bonté et de miséricorde, comme tu m'avais pris leur père, mon fils, tu me prends mon Pierre et mon Jacques, mes deux chers petits-fils ! Et je n'ai plus personne qui m'aime, ô Dieu de bonté et de miséricorde ! (Apercevant le corps de Landry.) Lui aussi, mort ! le patron Landry !

MARIANNE, farouche.

Ce n'est pas moi qui l'ai tué, c'est l'ouragan... (La tempête entre plus violente par la porte ouverte. La lampe s'éteint, la scène n'est plus éclairée que par le falot, posé près du corps.) Fermez, fermez la porte ! le vent vient de souffler la lampe.

Rideau.

ACTE QUATRIÈME

Le port de Goël, un petit port rocheux, que protège une digue rudimentaire, faite de pierres amoncelées; et, au loin, la mer semée de brisants, mais par un admirable ciel bleu qui fait étinceler les eaux. Dans le fond, on aperçoit la passe étroite qui s'ouvre sur la baie de Grâce, dont un coin des puissantes verdures apparaît. Là, derrière un promontoire qui cache la coque, émergent les voiles du navire, que va gonfler le bon vent du départ. A droite, la maison de Marianne, avec sa terrasse et son escalier, descendant à la mer. A gauche, de grands rochers, nus et fauves. Au lever du rideau, toutes les barques de pêche viennent de quitter le port; et l'on voit le vol de leurs voiles blanches, qui s'en vont, se rapetissent et disparaissent.

SCÈNE PREMIÈRE

MARIANNE, seule, regardant les voiles s'éloigner.

Voilà le calme revenu. Le ciel est pur, la mer endeuillée n'a plus sur le sable qu'une tiède caresse de femme amoureuse. Et, de nouveau, nos barques sont parties.

LES PÊCHEURS, au loin.

Chantez, les bons matelots, chantez l'espoir! Déjà, le soleil a séché les yeux rouges des femmes. Et les hommes,

déjà, sans rancune, ont repris la mer. Bon vent et bonne pêche aux pêcheurs de Goël !

MARIANNE.

Ah ! les vaillants, les cœurs simples et forts, insoucieux du danger, que l'éternelle espérance emporte dans le souffle du large !

LES PÊCHEURS, plus lointains.

Chantez, les bons matelots, chantez la vie ! Les morts sont morts, qu'ils dorment leur sommeil ! Fais-nous vivre, mer joyeuse aujourd'hui, mer féroce demain qui nous fera mourir. Bon vent et bonne pêche aux pêcheurs de Goël !

MARIANNE.

Ah ! que le ciel reste pur, que la tempête ne les ramène pas, corps livides, roulés et meurtris sur le sable !

LES PÊCHEURS, plus lointains.

Chantez, les bons matelots, chantez la joie ! Chantez, les braves ! Et si c'est à nous de mourir, prends-nous joyeusement, ô mer, femme traîtresse, exécrée, adorée. Bon vent et bonne pêche aux pêcheurs de Goël !

(Les voix s'éteignent.)

MARIANNE.

Ils chantent, ils vont à la joie, à la vie, à l'espoir. Un rayon de soleil a suffi sur la douceur des flots. Et jamais plus tu ne luiras dans mon cœur, rayon de l'espérance et

de l'oubli, jamais tu n'effaceras le sang dont ma main est trempée.

Mon destin est rempli. J'ai creusé cet abîme, le mort vengeur me sépare de l'homme que j'aime. Et je vais rester seule ici, seule, grand Dieu! et souveraine sur cette terre où l'autre dort!

Non! les soirs de tempête, lorsque la mer hurlerait, j'aurais peur, dans ma royauté. Je ne veux pas que Richard emmène Jeanine. C'est trop cruel d'être seule, de pleurer seule. Et je saurai bien la garder, pour qu'elle pleure avec moi! (En voyant Richard et Jeanine sortir de la maison, elle se cache derrière un rocher, à gauche.)

SCÈNE II

RICHARD, JEANINE.

RICHARD.

Vois, Jeanine, le navire est déjà sorti de la baie de Grâce, et le voilà, derrière le promontoire, qui sèche joyeusement ses voiles au soleil... Il faut nous hâter.

JEANINE.

Je suis prête, je t'appartiens, j'irai par le monde, si ta volonté m'emporte... Mais, écoute, je fais un nouveau rêve.

RICHARD.

Un nouveau rêve?

JEANINE, caressante.

Oui... Pourquoi donc aller chercher le bonheur si loin, lorsque désormais il peut être ici, sur cette terre étroite où nous sommes nés ?

RICHARD.

Le bonheur ici, ah ! jamais !

JEANINE.

Rien ne nous y sépare plus. La maison des aïeux nous attend.

RICHARD, avec un frisson.

Non, non ! Tout nous y séparerait. Ma chair tremble à l'idée seule d'y rentrer... Oserais-tu donc m'embrasser là ?

JEANINE.

Mais oui, pourquoi n'y vivrions-nous pas heureux ?

RICHARD.

Ah ! femme, femme oublieuse qui rebâtit si vite son bonheur sur les ruines qu'elle a faites !... Non, non ! entre tes lèvres et les miennes, il y aurait toujours l'ombre froide de celui qui n'est plus.

JEANINE.

Maintenant qu'il est mort, je lui pardonne, et rien de lui ne reste en moi, ni tendresse, ni haine, pas même le souvenir... C'est toi que j'aime, toi seul existes.

RICHARD.

Rester ici! es-tu donc lasse déjà du long voyage que tu fais depuis hier, dans ton ardent désir du départ?

JEANINE, caressante.

Je ne sais, je ne suis qu'une enfant... Richard, l'île cherchée, l'île fortunée et déserte, ne serait-ce point la nôtre? C'est si loin, tout ce bonheur que tu me promets! Et j'ai tant de hâte d'être heureuse, d'être aimée!... Oui, lasse, je dois être lasse, peut-être lasse d'avoir déjà trop vécu notre amour dans les alarmes.

RICHARD.

Lasse d'aimer avant d'avoir aimé, éternelle amoureuse qui sème les désastres, derrière son éternel amour inassouvi! Ta route, brève encore, est rouge du sang des cœurs que tu as broyés. Après un autre, un autre. Tu ne m'aimes plus là-bas, m'aimerais-tu ici?... Non, non! partons, l'espérance n'est que dans le départ.

JEANINE.

Partons, mon époux et mon maître. Je te suivrai à travers le monde, malgré la lassitude qui me brise.

RICHARD.

Je t'emmènerai dans une île d'amour et d'éternel soleil.

JEANINE et RICHARD.

Et nous serons seuls, à jamais aux bras l'un de l'autre,

et nous n'aurons pas assez, pour nous aimer et nous étreindre, de l'infini de l'espace et de l'éternité des temps! (Ils vont s'éloigner, lorsque Marianne paraît et les arrête.)

SCÈNE III

RICHARD, JEANINE, MARIANNE.

MARIANNE, dans un dernier éclat de violence.

Jeanine, ma sœur, tu ne partiras pas!

JEANINE, dédaigneuse.

De quel droit, ma sœur, veux-tu donc m'asservir?

MARIANNE.

Je suis l'aînée, et c'est moi qui commande ici.

JEANINE.

Essaye donc, sœur jalouse, tue-moi donc comme l'autre!

MARIANNE, frémissante.

Tu oses l'évoquer, abominable sœur! C'est toi la coupable, et que le sang que j'ai versé retombe sur ta tête!

RICHARD, éperdu.

Oh! Dieu! les deux sœurs, maintenant, qui se déchirent!

MARIANNE.

Oui, que le mari mort, le frère mort, ressuscite, qu'il

vous suive dans vos voyages, qu'il soit toujours entre vous pour glacer vos tendresses!

RICHARD.

Taisez-vous! n'éveillez pas le spectre!

MARIANNE, sanglotante.

Mais vous ne voyez donc pas que je souffre à en mourir? Vous ne voyez donc pas quelle lutte effroyable m'affole? Suis-je donc méchante? Ah! je ne le sais plus! Mon pauvre être n'est que douleur, et je voudrais seulement ne plus tant souffrir. Ah! la bonté, être bonne pour moins souffrir!

Je veux me vaincre, et je cède. Partez, partez, Richard, emmenez-la, je vous la donne. Mais partez, partez tout de suite, pendant que j'ai la force de vous laisser partir. Dans une minute, peut-être, je vous barrerai le chemin. Partez, soyez heureux, si vous pouvez jamais l'être! (Elle éclate en sanglots et tombe assise sur une roche.)

JEANINE, bouleversée, la prenant dans ses bras.

Ma sœur, ma sœur... Toi qui m'as veillée, toi qui m'as aimée, je ne veux pas que tu pleures... Non, non, je ne puis te laisser dans cette torture... Ah! nos pauvres cœurs brisés, tout ce qui s'arrache et tout ce qui sanglote en nous! Vois, mes larmes se mêlent aux tiennes. Ne pleure pas, ne pleure pas! (Elles pleurent aux bras l'une de l'autre.)

RICHARD.

C'est trop de sang, c'est trop de larmes. Et celle-ci

qui a tué, qui me bouleverse, à pleurer comme une faible enfant amoureuse! Et l'autre qui m'aime et que j'aime tant, toute pleurante, elle aussi, déjà lasse, en proie au doute! Et celui qui n'est plus, l'adoré et triste frère que j'ai bercé autrefois et qui est mort, comme un loup, en voulant me dévorer!

Oh! le regret d'être venu, au hasard du terrible vent qui me poussait! Oh! la mélancolie affreuse d'avoir ici passé comme l'ouragan dans un ciel calme, entre deux clairs soleils, ravageant tout, saccageant tout, ne laissant que du sang et des larmes, lorsque le grand ciel bleu s'est mis à luire de nouveau sur la mer étincelante!

SCÈNE IV

LES MÊMES, LULU.

LULU.

Maître, on n'attend plus que toi. Le bon vent gonfle la voile, le navire frémit de toute sa mâture, dans sa joie de reprendre la mer... Viens, viens, maître, c'est Lulu qui t'appelle.

RICHARD.

Oui, Lulu, Lulu... Attends, attends une minute encore.

LULU.

Viens, maître, viens, hâte-toi. C'est le voyage, le départ vers les îles fortunées et lointaines, dans l'in-

connu toujours rêvé, toujours fuyant, d'où la tempête hier t'a ramené pour une heure, où tu vas retourner aujourd'hui, par ce grand ciel si clair et si joyeux.

Viens, maître, viens, je suis l'espérance, l'âme errante des eaux qui n'a d'autre joie que d'aller sans cesse devant elle, d'épuiser l'infini, l'au-delà de tout ce qu'on désire et de tout ce qu'on cherche, éternellement.

Viens, maître, viens, je ne serai que ta passion des mers sans bornes, du monde sans limites. Viens, je te ferai découvrir d'autres îles encore, des îles parfumées comme de grandes fleurs, des îles de corail rouge où les arbres sont d'émeraude, des îles où de blanches enfants d'ivoire dansent sous la pluie d'or du soleil. Viens, et je ne serai que la fille de ton rêve, passionnée, très chaste, très pure.

RICHARD.

Lulu, Lulu, Lulu, ma petite hirondelle voyageuse... Ah! ce chant délicieux, ce chant d'une douceur de caresse, et qui m'emmène!

LULU.

Maître, on n'attend plus que toi, et Lulu t'appelle... Viens, viens vite.

RICHARD.

Oui, je te suis, je pars avec toi, Lulu, Lulu, petite Lulu, mon désir et mon rêve... Et toi, Jeanine, reste, oui! reste avec ta sœur Marianne!

JEANINE.

Rester, moi! ne plus t'aimer!

RICHARD.

Ne dis pas cette chose... Depuis ce matin, tu n'es plus à moi, nous ne sommes même plus ensemble.

JEANINE.

Je te le jure, tu emportes mon cœur.

RICHARD.

Je te laisse le mien, déchiré et saignant... Et vous, Marianne, essuyez vos yeux, régnez en reine, tout Goël est à vous, je vous le donne.

MARIANNE.

Ah! la tristesse d'y régner seule!

RICHARD.

Régnez avec votre sœur. Consolez-la et qu'elle vous console. A toutes deux, je souhaite la paix, l'éternel beau temps que ne trouble aucun orage... Moi, je pars à jamais. Et, si mon amer souvenir peut vous être de quelque douceur, gardez-le comme le parfum de l'amour le plus fort, celui qui ne s'est point contenté! (Les deux sœurs sont debout, appuyées à l'épaule l'une de l'autre.)

JEANINE.

Garde aussi le nôtre, et qu'il parfume ta continuelle fuite, dans la solitude.

MARIANNE.

Nous resterons ainsi, l'une sur l'autre appuyée, et nous resterons à toi, voyageur éternel.

LULU.

Maître, l'heure presse, écoute le chant d'appel.

LES MATELOTS, au loin.

Le ciel est bleu, la mer est bleue. Toutes les voiles au bon vent, et que l'ancre soit retirée! Au large, au large!

LULU.

Viens, maître, viens dans le beau temps, viens dans la tempête.

RICHARD.

Le calme, pour un jour, s'est refait sur la mer et chez les hommes... Adieu, Jeanine!

JEANINE.

Adieu, Richard!

RICHARD.

Adieu, Marianne!

MARIANNE.

Adieu, Richard!

RICHARD.

Adieu, adieu, à jamais, pour l'éternel voyage, par l'infini des mers! (Il s'éloigne, appuyé sur l'épaule de Lulu, tandis que les deux sœurs, les bras noués, le regardent.)

(Rideau.)

FIN

3127. — L.-Imprimeries réunies, rue Saint-Benoît, 7, Paris.

A ma Femme

Alfred Bruneau

1901.

L'OURAGAN

Drame lyrique en quatre actes

Poème de

EMILE ZOLA

Musique de

ALFRED BRUNEAU

Représenté pour la première fois à Paris,
sur le Théâtre National de l'Opéra-Comique
le 29 Avril 1901
sous la direction de Mr ALBERT CARRÉ

DISTRIBUTION:

Mariaune, trente-cinq ans	*Mezzo-Soprano*	Mmes	MARIE DELNA
Jeanine, vingt-cinq ans	*Soprano*	—	JEANNE RAUNAY
Lulu, quinze ans	*Soprano*	—	GUIRAUDON
Richard, quarante ans	*Baryton*	MM.	LOUIS BOURBON
Landry, trente ans	*Ténor*	—	MARÉCHAL
Gervais, soixante ans	*Basse chantante*	—	DUFRANE

Les Pêcheurs, les Femmes, les Matelots, au loin.

Dans l'île de Goël.

Directeur de la Musique
Mr ANDRÉ MESSAGER

Directeur de la Scène
Mr ALBERT VIZENTINI

Chef d'Orchestre
Mr ALEXANDRE LUIGINI

Chef du Chant
Mr PIFFARETTI

Chef des Chœurs
Mr HENRI CARRÉ

Décors de Mr LUCIEN JUSSEAUME
Costumes de Mr CHARLES BIANCHINI

A.C. 11,806. Baudon Gr.

INDEX

ACTE I

Pages :

SCÈNE I — JEANINE, GERVAIS, LES PÊCHEURS, au loin 2
SCÈNE II — JEANINE, GERVAIS, LANDRY 21
SCÈNE III — JEANINE, GERVAIS, puis MARIANNE et LES PÊCHEURS, au loin 27
SCÈNE IV — JEANINE, MARIANNE, puis LES PÊCHEURS et LES FEMMES, au loin, et GERVAIS 34
SCÈNE V — RICHARD, LULU, puis GERVAIS 63
SCÈNE VI — RICHARD, JEANINE, puis LANDRY 75

ACTE II

SCÈNE I — JEANINE, LULU 98
SCÈNE II — JEANINE, MARIANNE 118
SCÈNE III — JEANINE, puis LULU et RICHARD 128
SCÈNE IV — RICHARD, JEANINE 131
SCÈNE V — RICHARD, JEANINE, MARIANNE, LANDRY 163

ACTE III

SCÈNE I — MARIANNE, GERVAIS, LES FEMMES, au loin 170
SCÈNE II — MARIANNE, seule 196
SCÈNE III — MARIANNE, LANDRY 202
SCÈNE IV — MARIANNE, RICHARD, LANDRY (caché) 214
SCÈNE V — RICHARD, MARIANNE, JEANINE, LANDRY 229
SCÈNE VI — LES MÊMES, GERVAIS, LES FEMMES, au loin 240

ACTE IV

SCÈNE I — MARIANNE, LES PÊCHEURS, au loin 253
SCÈNE II — RICHARD, JEANINE 263
SCÈNE III — RICHARD, JEANINE, MARIANNE 276
SCÈNE IV — LES MÊMES, LULU, puis LES MATELOTS, au loin 289

A.C. 11,806. E. Dupre. Imp.

à mon ami Albert Vizentini
en reconnaissance et affectueux
souvenir

Alfred Bruneau

Vendredi.

Mon cher directeur et ami,

Votre lettre m'a vivement intéressé et je vous en remercie. L'idée de faire venir Chrétien est excellente. Vous aurez là une Angélique tout autre qu'admirablement. Chrétien a créé le rôle à Bruxelles avec le plus grand succès et l'a joué jusqu'au moment de son entrée à l'Opéra. Elle y fut infiniment remarquable. Il serait, en effet, bien important d'affirmer l'existence de l'ouvrage à Lyon par un certain nombre de représentations puisque, me dites-vous, "l'œuvre s'est imposée," grâce à votre amical dévouement, je me hâte d'ajouter.

Si vous avez besoin que je dise un mot à cet égard aux directeurs de l'opinion, j'y suis très disposé.

Remerciez encore pour moi pour vos intérêts et croyez, mon cher directeur, à ma sincère reconnaissance.

Alfred Bruneau

Je n'ai pas encore reçu les journaux. Inutile de vous dire avec quel intérêt je les lirai. Tenez moi au courant de l'effet que produira [illegible] les représentations suivantes.

Mercredi 19 décembre 1.
11 bis rue Viète.

Cher Maurice,

En causant hier soir pendant un entr'acte avec Danbé, celui-ci me dit que sa tendresse pour Paul et Virginie venait surtout de ce que l'opéra de Victor Massé était le premier qu'il eut conduit.

A l'époque où vous dirigiez le théâtre lyrique, j'étais trop jeune pour m'occuper de composition ou de critique musicale. N'ayant pas vu Paul et Virginie à la Gaîté, je comprenais mal les paroles de mon interlocuteur qui, sans doute, en me parlant ainsi, n'évoquait que le souvenir de vous avoir supplié un jour ou l'autre ch, en écrivant mon article, je crus que Danbé avait manié l'archet autrefois comme chef d'orchestre.

Je m'aperçois par votre lettre que j'ai commis une erreur, bien involontaire, vous le voyez ch je le regrette infiniment, mais cette erreur ne porte, en somme, que sur la révélation instrumentale de la partition. Je n'ai jamais eu la pensée de

diminuer en quoi que ce soit l'honneur que vous revendiquez à juste titre, et qui vous appartient, d'avoir fait représenter pour la première fois l'ouvrage repris hier par l'Opéra-Comique.

Croyez moi bien cordialement votre

Alfred Bruneau

L'OURAGAN

ACTE I

Une maison de pêcheurs, primitive et sauvage, avec terrasse, sur la mer. La terrasse occupe toute la scène, la maison est à gauche. Un mur bas, à hauteur d'appui, fait de cailloux entassés, entoure et limite la terrasse; et, au fond, une étroite porte s'ouvre, d'où descend un escalier, parmi les rochers. De là, à gauche, part une côte tourmentée, rude et âpre, formant promontoire. Pas un arbre, rien que des rocs nus et des éboulis de pierres. A l'horizon, la mer semée de brisants, très loin, de toutes parts. — Au lever du rideau, beau soleil, ciel clair, sur la mer étincelante. Un vol de barques de pêche vient de partir, et l'on voit leurs voiles blanches décroître peu à peu et disparaître, derrière le promontoire.

Très calme et grave

PIANO

pp

pp

pp

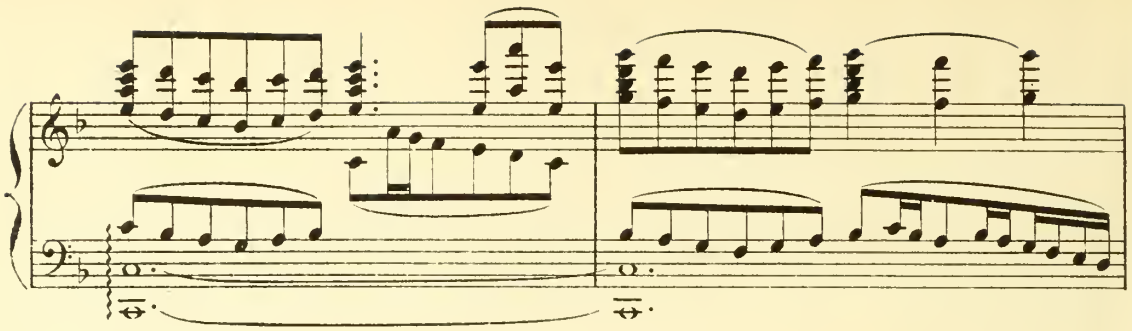
p

En animant un peu

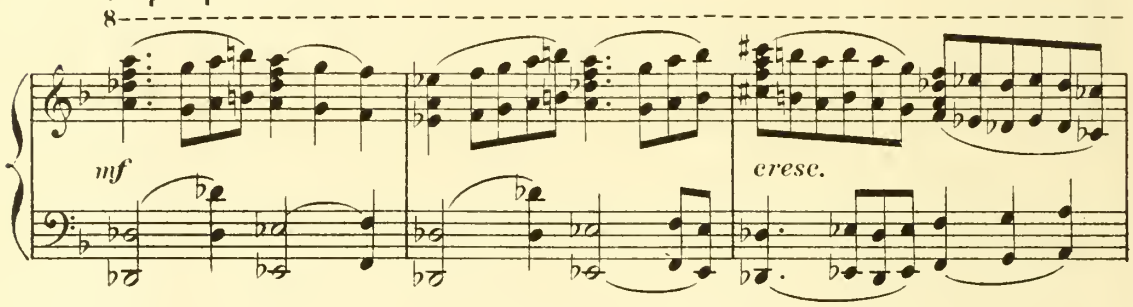
cresc.

Paris, CHOUDENS, Éditeur. A.C. 11,806

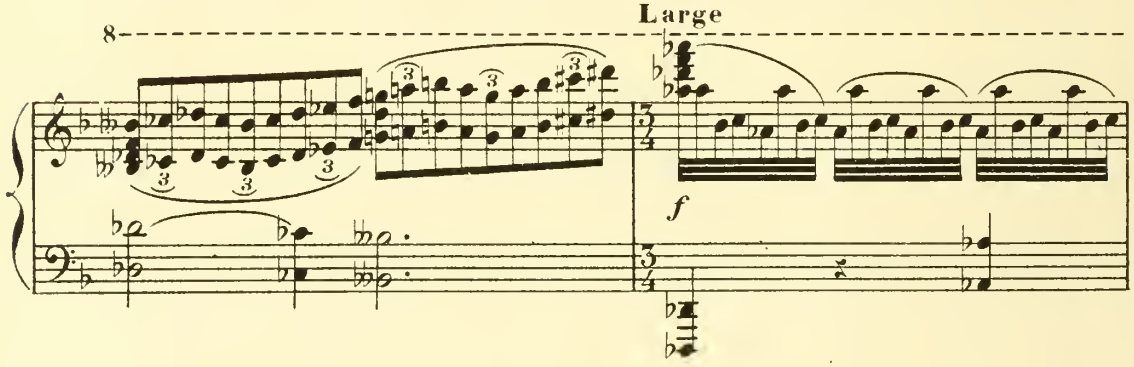
Tous droits d'exécution, de reproduction et de traduction réservés.

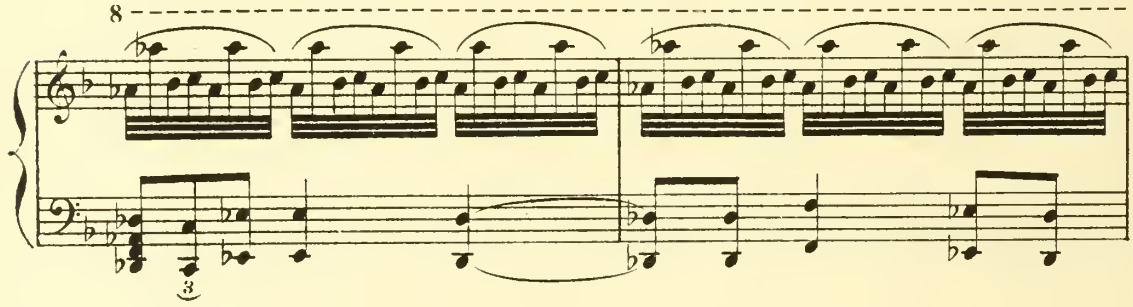


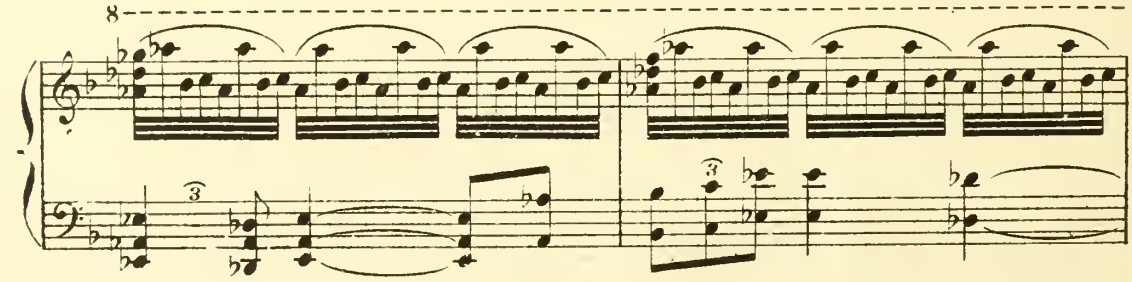
Un peu plus animé

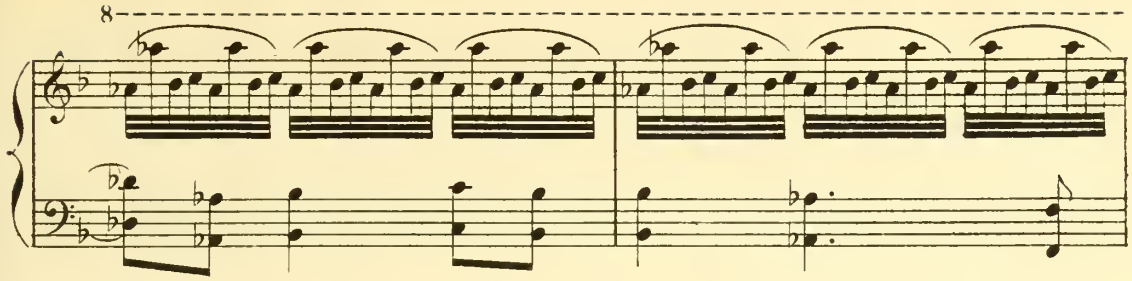


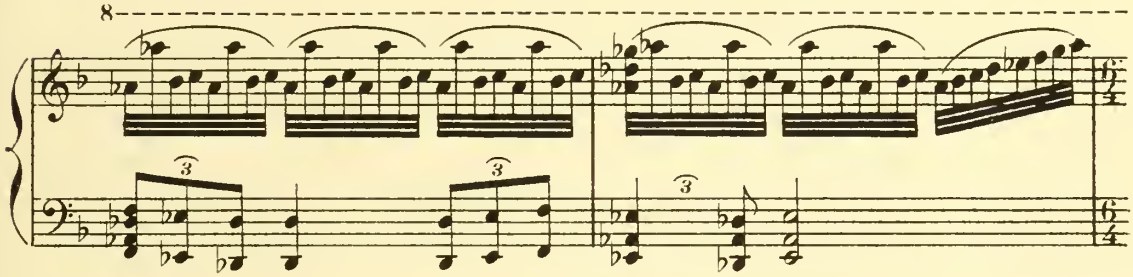
Large



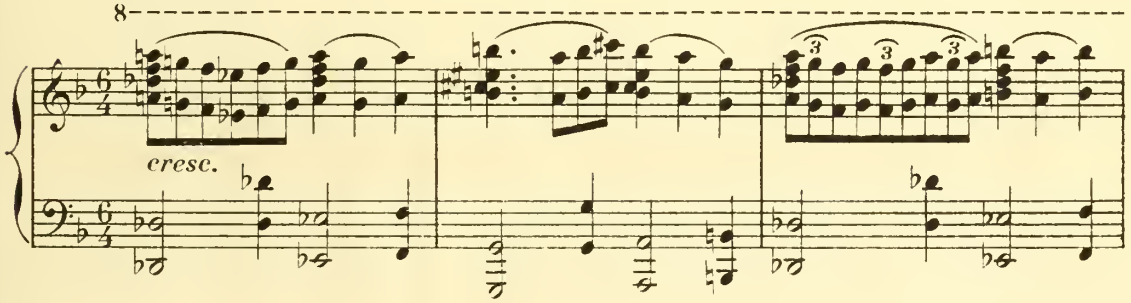




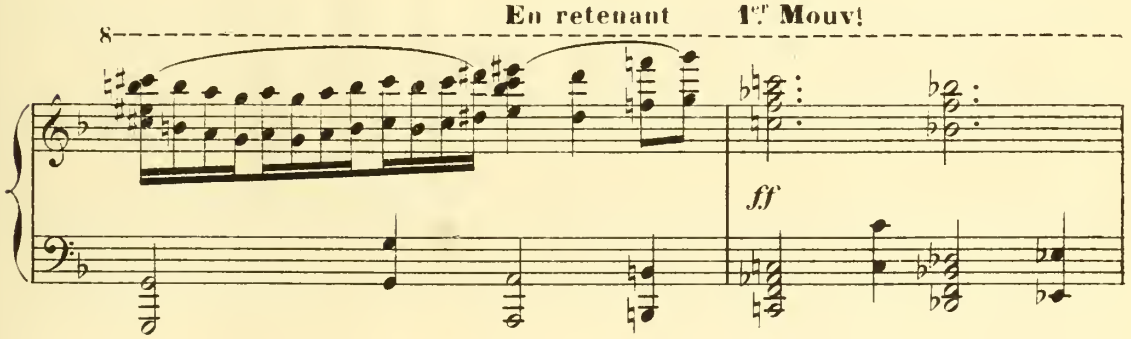


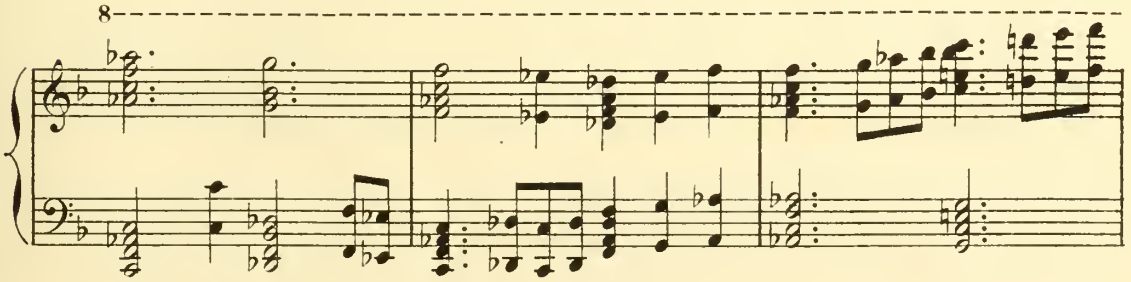


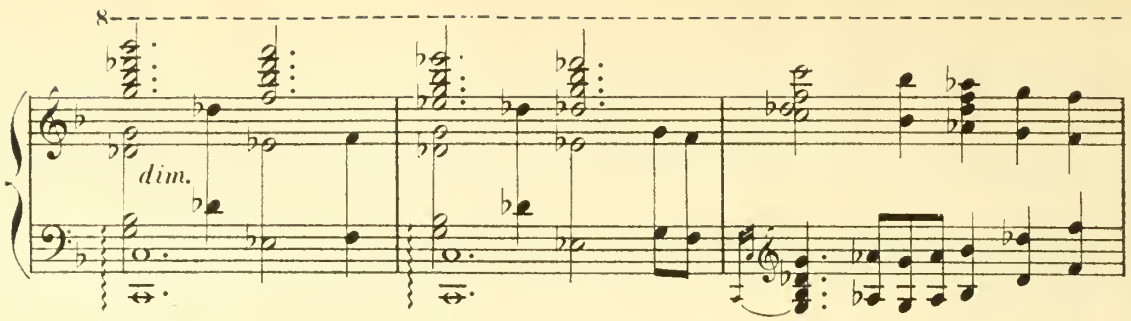
Chaleureux

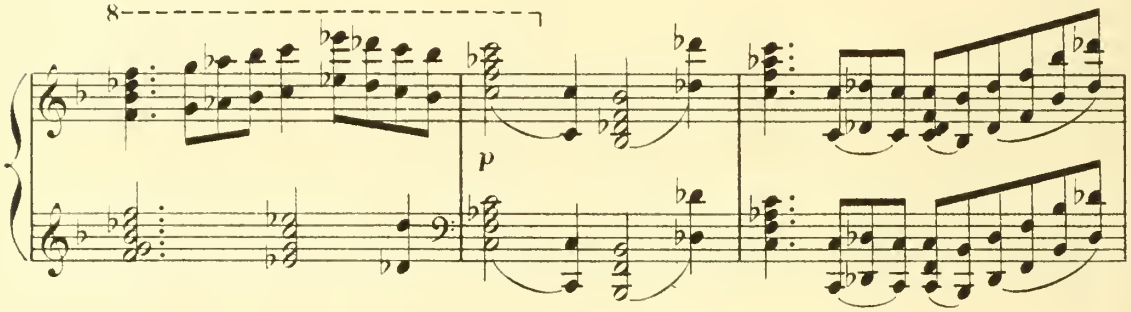


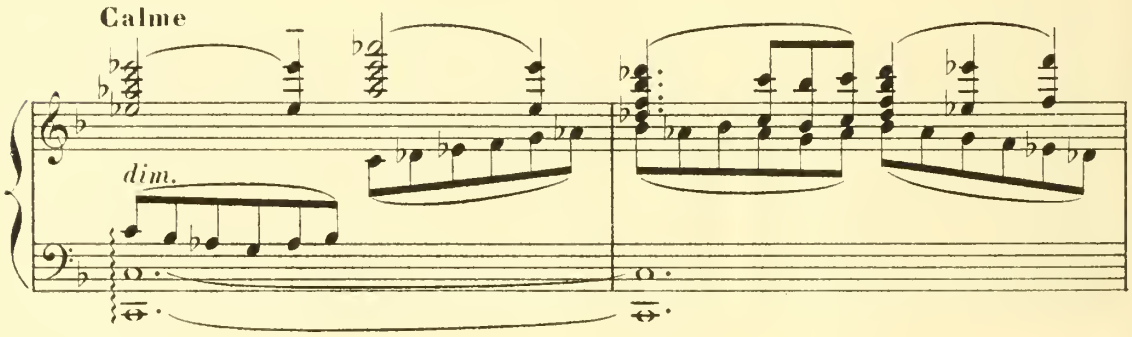
En retenant 1er Mouv!

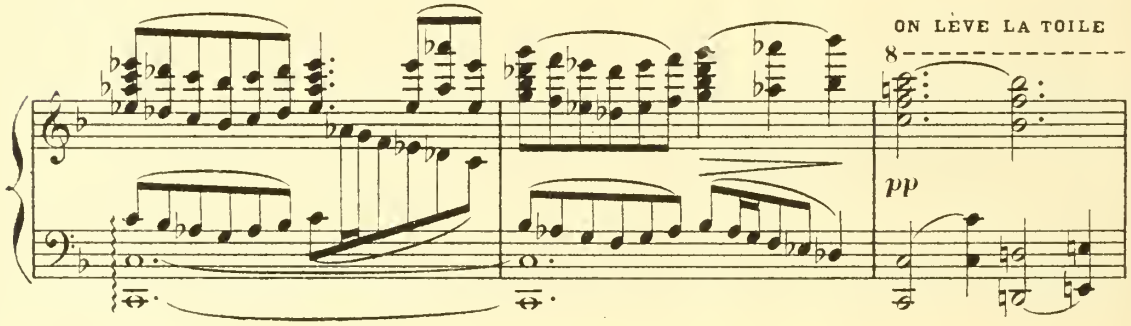




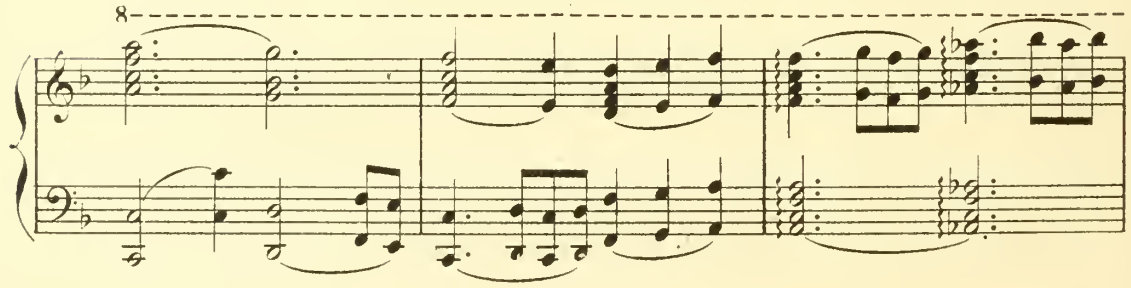








Jeanine, assise, raccommode des filets. Gervais, debout, au fond, regarde s'en aller les barques.



LES PÊCHEURS, dans les barques.

TÉNORS

mp

Par les beaux temps, —

BASSES

mp

Par les beaux temps, —

8

dim.

Modéré

ppp

et dont les voix se perdent au loin.

T.

par les gros temps, — les bar - ques de Go - ël s'en vont à la

B.

par les gros temps, — les bar - ques de Go - ël s'en vont à la

p

T.

pê - - che, pour les mai-gres ha-sards des fi - lets, ô

B.

pê - - che, pour les mai-gres ha-sards des fi - lets, ô

GERVAIS

p

Nos

T. mer dou - ce et mauvaise, ex - é - crée, a - do - ré - - e! ___

B. mer dou - ce et mauvaise, ex - é - crée, a - do - ré - - e! ___

p

G. bar - ques sont par - ti - - es, et que Dieu les pro - tè - - -

p

G. - ge!

TENORS LES PÊCHEURS, plus lointains.

p

Dans l'é - ter - nel dan - ger, ___ les pê - cheurs de Go - ël sont joy - eux, clair so -

BASSES

p

Dans l'e - ter - nel dan - ger, ___ les pê - cheurs de Go - ël sont joy - eux, clair so -

ppp

pp

G. *p* Là-bas, mon Pierre, mon

T. _leil, et te di_sent mer_ci de la bel_le jour_né - - - e!

B. _leil! _____

p

G. Jac - ques, mes deux chers petits-fils ont dis_pa_ru, et que

G. Dieu les pro_tè - - - - ge!

TÉNORS LES PÊCHEURS, plus lointains. *pp*

Mer - ci, clair so_leil, ____ mer -

BASSES *pp*

Mer - ci, clair so_leil, ____ mer -

ppp

T. -ci de la mer calme et bienveil - lante, en at-tendant la mer fu - ri -

B. -ci de la mer calme et bienveil - lan - - - te! Mer -

les voix s'éteignent.

ppp

T. -eu - se — que démon - te l'ou-ra - gan!

B. -ci de — la mer cal - me, clair so - leil!

Retenu

1er Mouv!

JEANINE, qui a laissé tomber son aiguille, oisive, rêveuse.

mf

T. Go - - ël! Go -

B.

Sans lenteur

cresc.

fp

J.

_ël! î _ le fa _ rouche et so_li _

J.

_tai _ _ _ re, î _ le de roc nu, vierge en_core_

cresc.

mp

J.

_ et sau _vage _ a_près des mille an _ né _ es, _ gar _ dée

J.

pu _ re de tous côtés, au loin, par sa cein _ tu _ re de brisants, où les na _

p

cresc.

J.

-vi - res en voy-age au moindre vent s'é - -

cresc.

f

J.

-cra - - sent! Go -

mf

mf

J.

-ël! Go - ël! dur gra - nit i-gnorant de la char-

mp

J.

-rue et du blé, où de - puis des mille an-né - es ne peuvent

cresc.

J.

vi - vre que deux famil - les de pê - cheurs ri - va - les, les

cresc.

J.

fem - mes tou-tes gran - des et bel - - - les, les

f

J.

hom - mes tous bra - ves et forts!

f

J.

f

Go - ël! Go - ël!

mf

J.

côte é - car - tée et re-dou - té - - - e,

f

J.

dont les pê - cheurs, toujours en mer, leur

cresc.

J.

mer de tem - pê - te, sont rois loin du mon - de depuis des mille an-

cresc.

J.

- né - - - - es, li - bres et seuls mai-tres de leur

J.

roc — bat - tu — par les vents — et les

ff

J.

flots! —

ff

J.

dim.

GERVAIS, regardant toujours la mer où les barques ont disparu.

p

Ah! — que Dieu — pro - tè - ge les bar - ques de Go -

Modéré

p

JEANINE

p

Mais le ciel est pur, la mer est cal - me.

- ël!

pp

GERVAIS

p

Non! là-bas, à l'ho-ri - zon, voy-ez-vous ce point

p

noir presqu'in-vi - sible en-core, et qui grandit?.. Dé -

mf

-jà la mer m'a pris le pè - re, Fran - çois, mon grand fils. Aujour -

dim.

Revenez au

G. -d'hui que Dieu pro - tè - ge mon Pierre et mon

1er Mouvt modéré

JEANINE, languissante.

Mon bon Ger-

G. Jac - ques, mes deux chers pe - tits - fils!

Sans lenteur

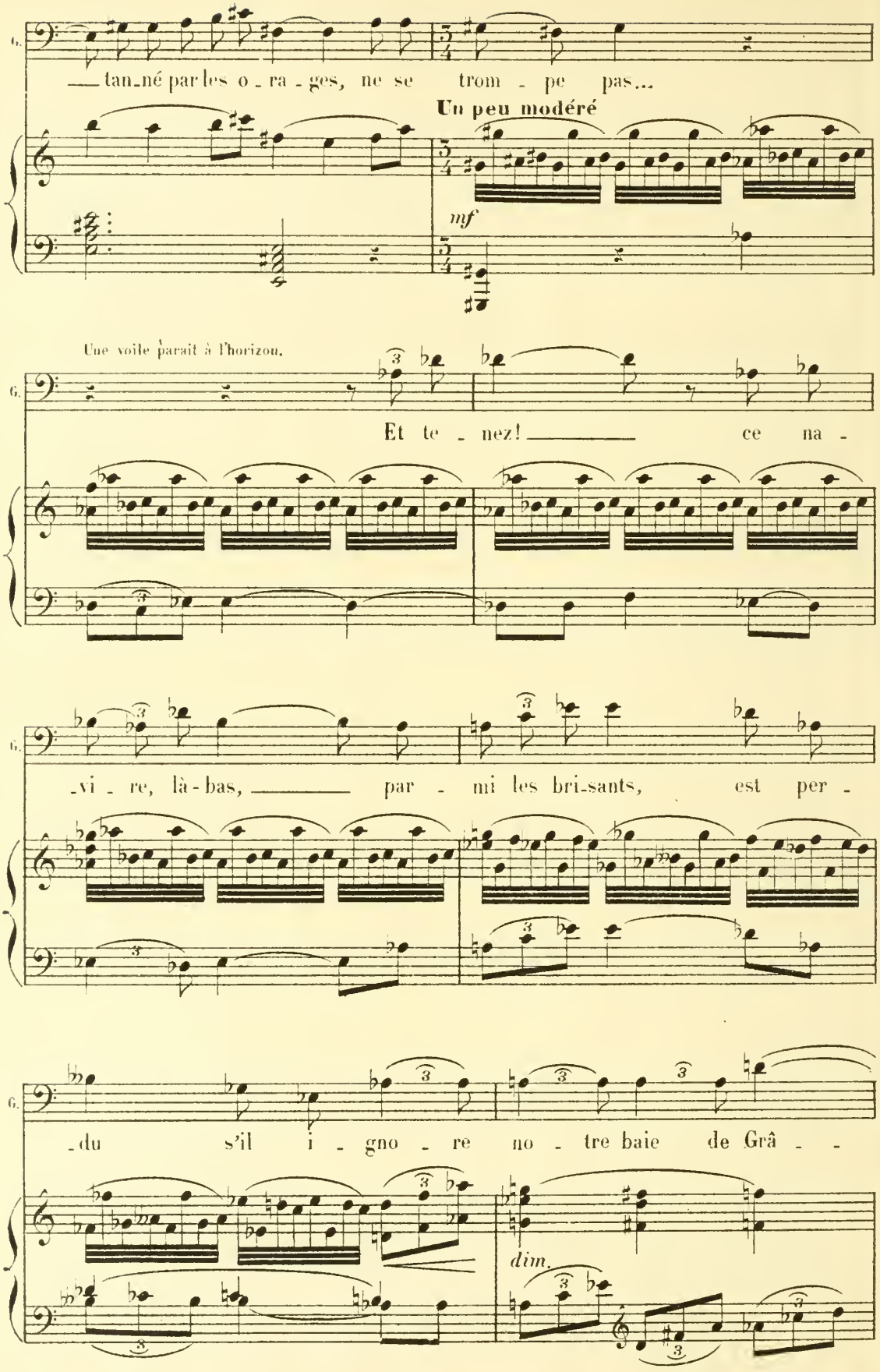
J. -vais, tu te trom - pes, il fait si clair et si

J. doux!

GERVAIS mp

Non! non! dame Jea - ni - ne, un vieux comme moi,

cresc.


tan_né par les o_ra_ges, ne se trom_pe pas...
Un peu modéré
mf
Une voile paraît à l'horizon.
Et te_nez! ce na_
_vi_re, là-bas, par_mi les bri_sants, est per_
_du s'il i_gno_re no_tre baie de Grâ_
dim.

JEANINE, oisive, rêveuse, reprenant son chant.

mf

Go_ _ _ ël! Go_ _ ël! mal_

G.

_ _ _ ce.

retenu

Sans lenteur

mp

J.

_heur au na_vi_ _ _ _ re sur_ _ pris dans tes eaux par l'ou_ra_

cresc.

J.

_gan, s'il ne con_nait l'é_troit che_ _nal, et s'il ne s'a_

dim.

J.

bri _ _ te dans ta baie de Grâ_ _ _ _ _ ce, le

dim.

J.

p

port na_tu_rel, se_ _ _ cret et dé_li_ci_

En retenant peu à peu **Très retenu**

p

J.

_eux, qui se creuse _____ à ton

Calme

J.

flanc! _____ *p* Go_ _ _

Retenu

J.

_ël! Go_ël! c'est ton pa_ra_dis, ta mer_

Lent

pp

J.

-veil - - - - - le, ta baie de Grâce, aux flots toujours cal - mes, aux

J.

ri - - ves de ver - dure où se dres - - - - se

cresc.

un peu élargi

cresc.

J.

mf

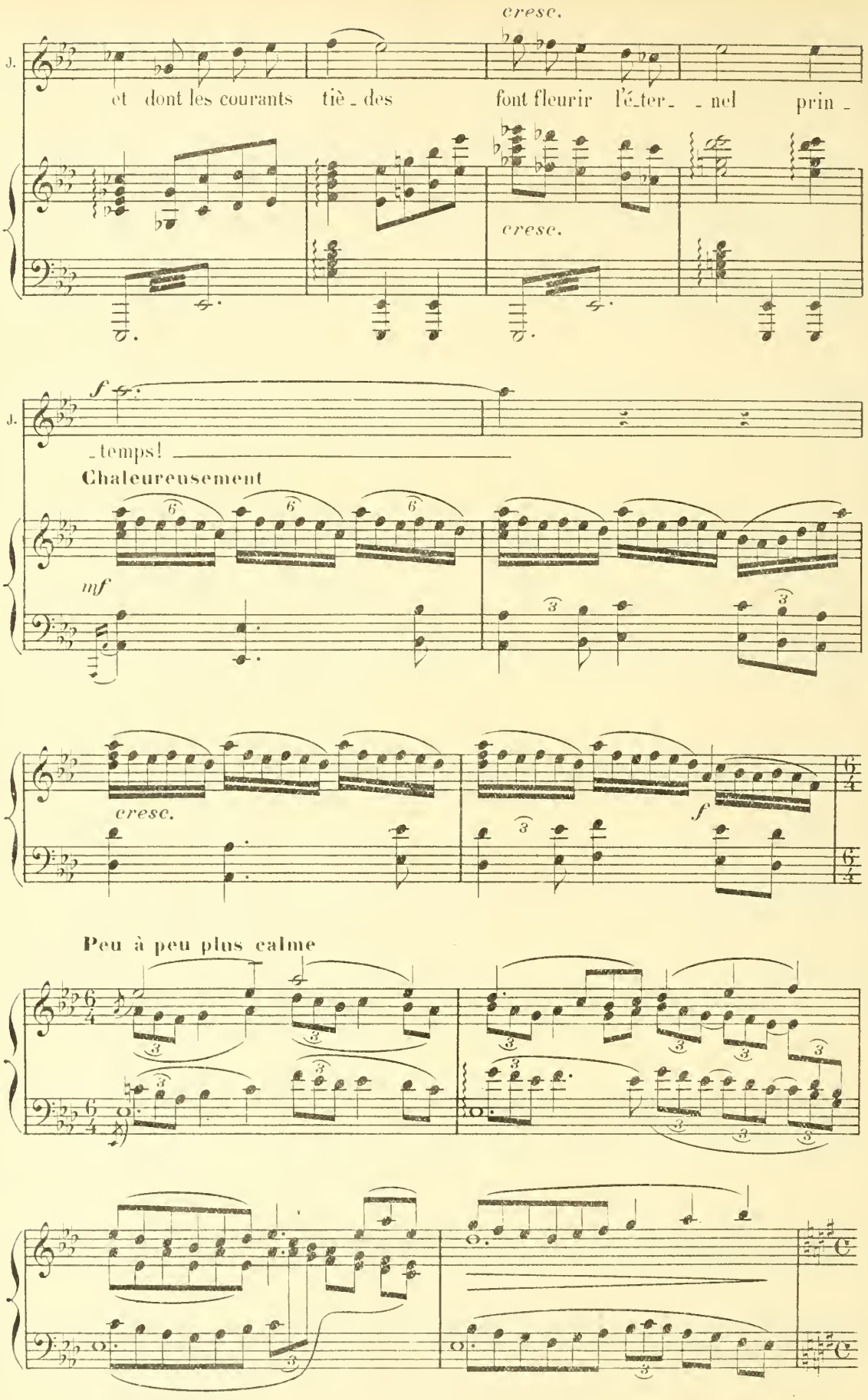
l'ar - bre gé - ant d'amour et de re - fu - ge, jar - din mi - ra - cu - leux

Largement

mf

J.

que tes ro - ches a - - bri - tent de leur sté - ri - - li - - - té,


cresc.
J.
et dont les courants tiè - des font fleurir l'é - ter - - nel prin -
cresc.
f
J.
- temps!
Chaleureusement
mf
cresc.
f
Peu à peu plus calme

LANDRY, entrant par la gauche, violent, un peu ivre.

f

Femme, encore à rê_vas_ser, en_core à pa_res_

Très vif

f

JEANINE, peureuse, reprenant l'aiguille.

p

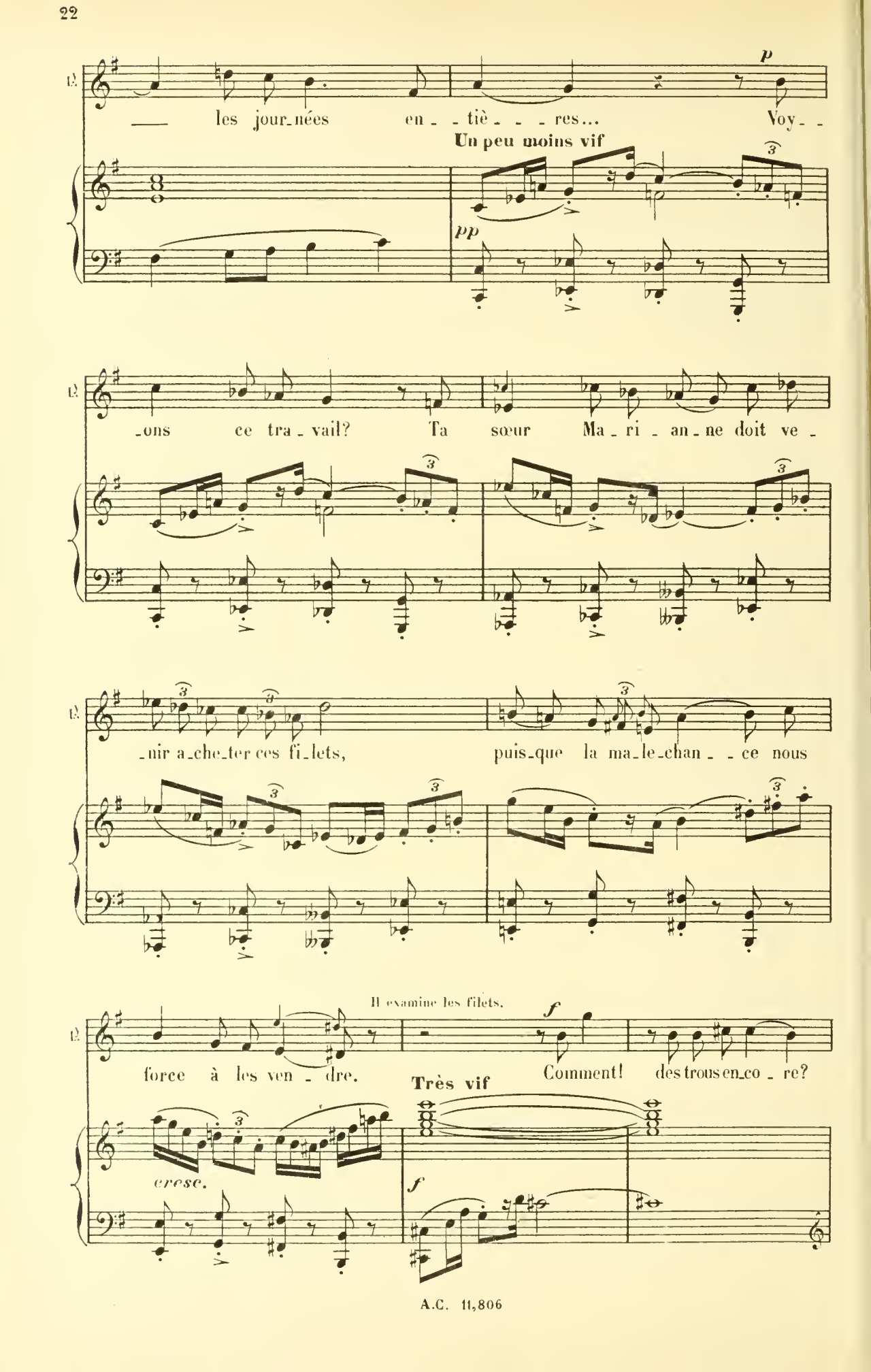
Landry, de grâ - - - - - - - ce...

E. _ser!

f *p*

J. Je me re_po_sais un pe_tit mo_ment.

E. *f* Un pe_tit mo_ment, oui!


p
les jour_nées en_tiè_res... Voy_
Un peu moins vif
pp
_ons ce tra_vail? Ta sœur Ma_ri_an_ne doit ve_
_nir a_che_ter ces fi_lets, puis_que la ma_le_chan_ce nous
Il examine les filets.
f
force à les ven_dre. Comment! des trous en_co_re?
Très vif
cresc.
f

JEANINE, terrifiée.

p

De grâ - ce, Lan -

furieux.

E.

Qu'as-tu donc fait de-puis ce ma - tin?

p

J.

- dry... Dans un pe-tit mo - ment, tout se-ra ré-pa - - ré.

menaçant.

E.

f

Un pe-tit moment,

cresc.

E.

un pe - tit mo-ment!... Faut - il donc que je me fâ - - che!

GERVAIS, intervenant.

mp

Patron Landry, c'est mal de ru_doy_er les fem_mes.

Un peu moins vif

p

LANDRY, se retournant vers lui.

mf

Toi, que fais-tu là, puisque tu n'es plus des nô_ _ _tres

L. et que tu t'es vendu _____ à Ma_ri_an_ne?

GERVAIS, bravement.

mf

Si je ne suis

p

G. plus des vô_ _ _tres, c'est que tous les vô_tres vous quit_ _ _tent...

cresc.

LANDRY, revenant à Jeanine.

f

Fem -

G.

J'attends i - ci ——— da - - me Ma - ri - - an - - ne.

Très vif

p

f

L.

- - - me, que ces fi - lets soient ré - pa - - rés quand je revien -

L.

mf

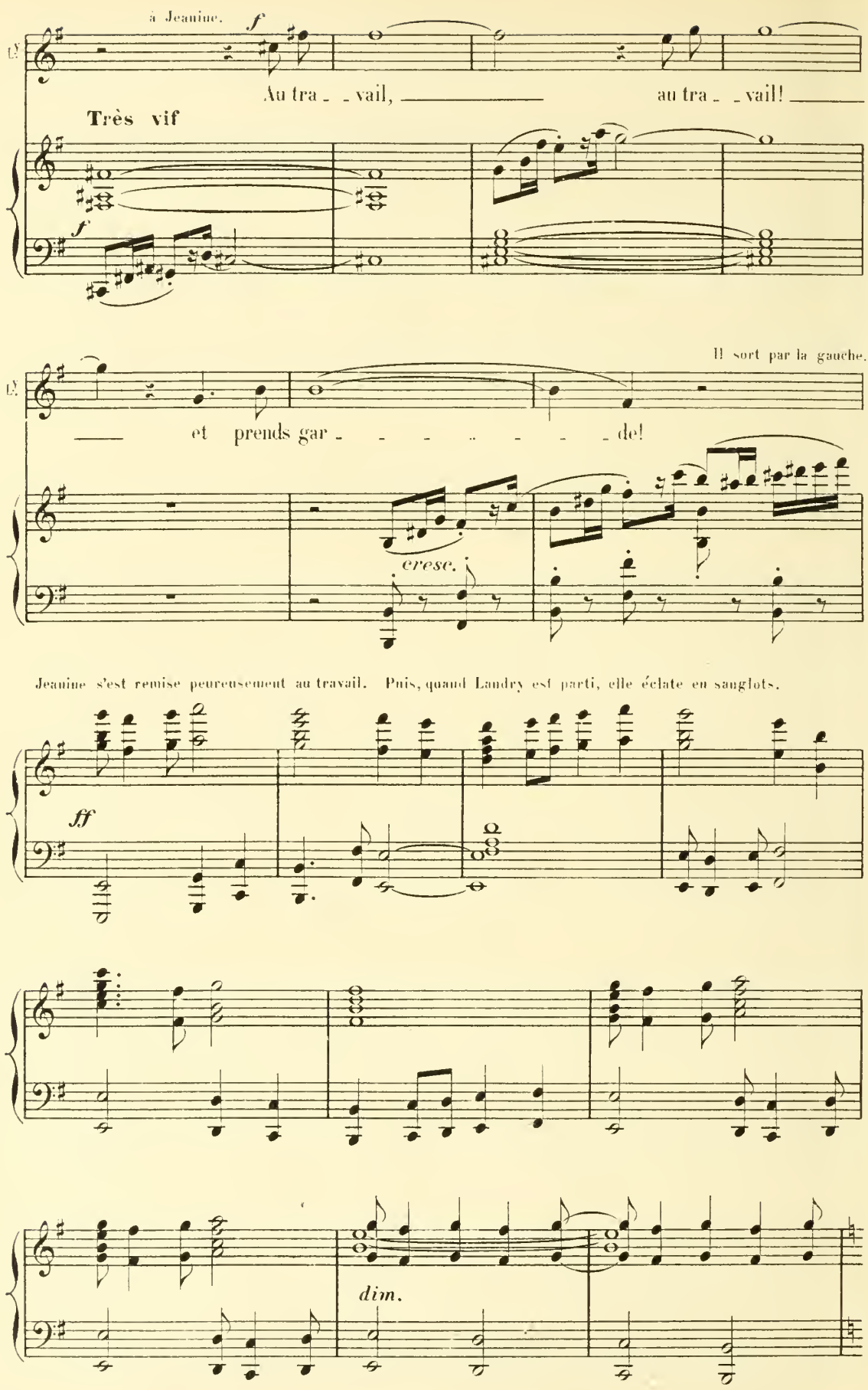
- drai... Le ciel se voi - - - - - le,

Un peu moins vif

p

L.

je vais faire remon - ter les barques qui ne sont point parties... ——


à Jeanine.
f
Au tra - - vail, au tra - - vail!
Très vif
f
Il sort par la gauche.
et prends gar - - - - - - - de!
cresc.
Jeanine s'est remise peureusement au travail. Puis, quand Landry est parti, elle éclate en sanglots.
ff
dim.

GERVAIS, regardant pleurer Jeanine.

mf

Quel _ _ le mi _ _ sè _ _ _ re! quel _ _ le pi _

Un peu moins vif

rf *p* *rf* *p*

G.

_tié! Un pa _ _

p

G.

_tron qui semblait si doux, si hon _ nê _ _ te voi_ci trois ans à peine, a _ _

G.

_vant que son grand frè_re s'en al _ _ lât aux pa_ys loin _ _ tains...

cresc.

G.

Et, main - te - nant, il boit, il jou - - - e, pen -

cresc.

G.

- dant que ses hom - mes vont seuls à la pè - - - che;

f *dim.*

G.

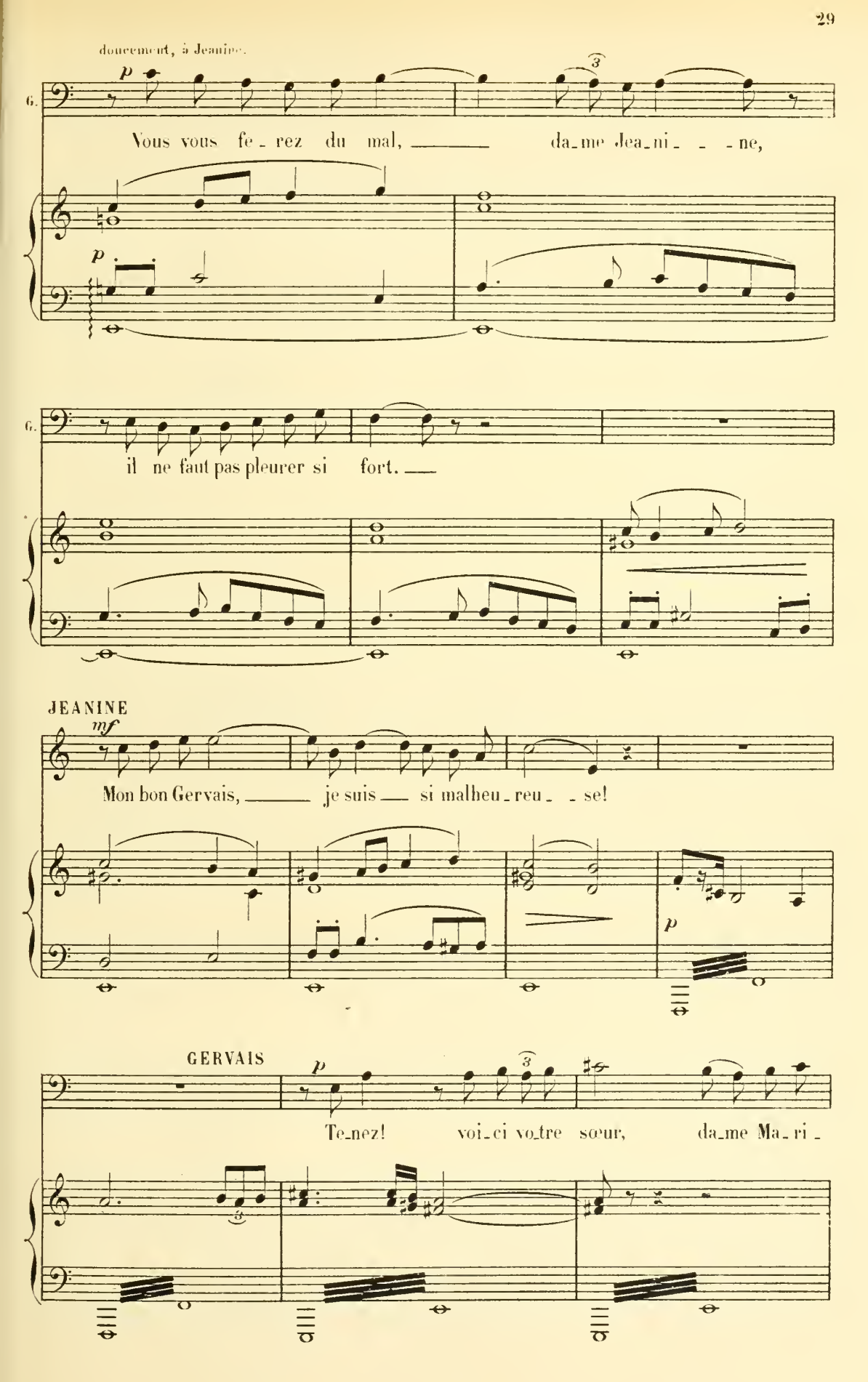
et la mai - son crou - - - le; et la femme

f *dim.*

G.

pleu - - - re...

p


doucement, à Jeanine.
p
Vous vous fe_rez du mal, da_me Jea_ni_ne,
il ne faut pas pleurer si fort.
JEANINE
mf
Mon bon Gervais, je suis si malheu_reu_se!
p
GERVAIS
p
Te_nez! voi_ci vo_tre sœur, da_me Ma_ri_

JEANINE, s'essuyant les yeux.

f

Ah! _____ je ne veux

G.

_an - - - - ne, qui vient. _____

Elle se remet au travail.

J.

pas qu'elle voie mes lar - - - - - mes.

cresc.

MARIANNE, qui est entrée par le fond, regardant le ciel.

mf

La tem_pê _ te s'an _ non - - - - ce, l'ou_ra_gan va souf_

p

M.

_ fler.

GERVAIS *mp*

Tout à l'heure, un na _ vire é _ tait

G.

là, en dan _ ger d'être per _ _ du. Il a dû ga _

MARIANNE *mf*

Va donc ai _ der nos hom _ mes

G.

_ gner la baie de Grâ _ _ _ ce.

cresc.

M. à re_mon_ter les bar_ _ _ques... Tu les en_

TÉNORS *f* O_ _hé hisse! O_

LES PÊCHEURS, au dehors.

BASSES *f* O_ _bé hisse! O_

Gervais s'en va.

M. _tends, ils se hâ_ _ _tent.

T. _hé hisse! ti_rons sur la cor_de d'un seul coup... O_

B. _hé hisse! ti_rons sur la cor_de d'un seul coup... O_

T. _hé hisse! O_hé hisse! remon_

B. _hé hisse! O_hé hisse! remon_

T. _tons les barques que les vagues briseraient... O _ hé hisse! O _

B. _tons les barques que les vagues briseraient... O _ hé hisse! O _

cresc.

T. _hé hisse!

Leurs voix s'éteignent.

B. _hé hisse!

Le ciel et la mer s'obscurcissent à partir de ce moment, mais d'une

f *mp* *f*

manière très lente, et l'ouragan n'éclate qu'à la fin de l'acte.

mp *p*

Un peu retenu

dim.

MARIANNE, s'approchant de Jeanine.

p

Ce sont ces fi_lets - là que Landry dé_si_re me ven - - - dre.

Un peu plus modéré

p

JEANINE

p

Oui, ma sœur.

M.

Elle les examine.

Voy - ons... Mais ils

M.

sont en lo - - - - ques. Je n'en veux pas.

JEANINE

mf

ses larmes jaillissent de nouveau.

Ah! ma sœur, ah! ma sœur!

JEANINE

mf

Je suis

MARIANNE

Quoi? qu'as-tu donc à san-glo-ter en-co-re?

J.

lâ-che, comme tou-jours. Je m'é-tais ju-

cresc.

J.

-ré de ne plus pleu-rer de-vant toi. Mais si tu sa-

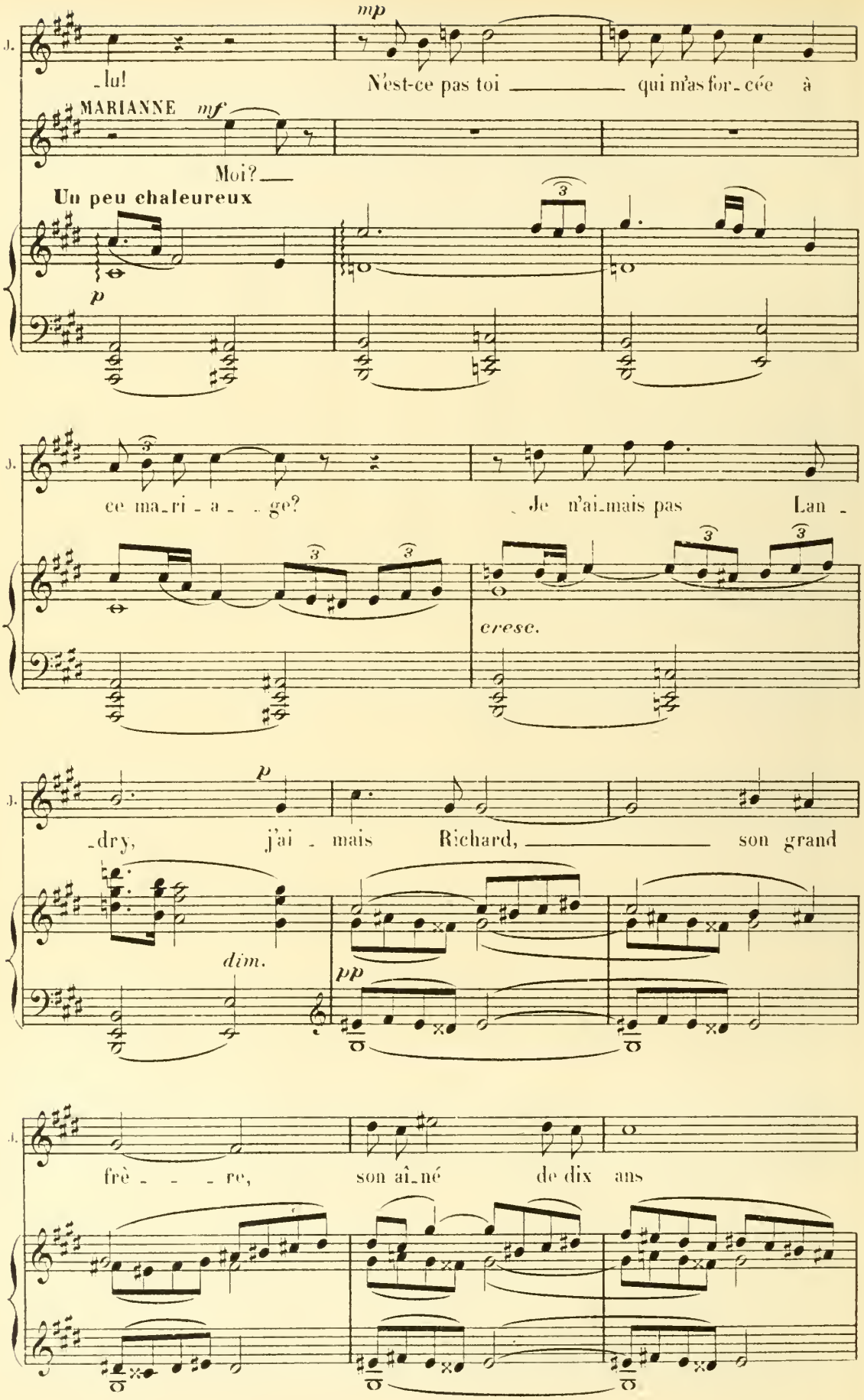
J.

f

-vais! Il me bat maintenant... Et c'est toi qui l'as vou-

Elle se lève.

f


J.
mp
_lu! N'est-ce pas toi qui m'as for_cée à
MARIANNE mf
Moi?
Un peu chaleureux
p
ce ma_ri_a_ge? Je n'ai_mais pas Lan_
cresc.
_dry, j'ai_mais Richard, son grand
p
dim.
pp
frè_re, son aî_né de dix ans

S.H.I.P. SC.

J.

dont tu m'as sé_pa_ _ré_ _ _ _ e.

MARIANNE

mf

C'est vrai.

cresc.

mp

J.

mf

Tu l'aimais aus_ _ si. A le

Chaleureux

p

J.

per_ _ _ dre, tu voulais qu'il fut per_ _

f *cresc.*

J.

_du pour moi.

p

J.

Lui qui m'ado - rait, tu l'as pous - sé au re-non-ce -

cresc.

J.

- ment, au dé - part pour no-tre prétendu

J.

f

bien à tous.

MARIANNE

C'est vrai... Mais, froide tê - te,

f

M.

pau - vre cœur, n'as - tu donc pas l'orgueil du sang dont tu es?

dim. *p* *cresc.*

M.

mp

Lorsque de tous les nô - tres, nous ne sommes res-té - - es

f *p*

M.

que deux fil - - - - les, j'ai fait — le serment,

cresc.

cresc.

M.

moi, fem - - - me, de ré - - gner sur Go-ël, d'a -

p

M.

- bat - - - - - tre l'u - - ni - que pê - che - rie voi -

M.

-si - - - - ne, no - - - - tre ri - va - - - le sé-cu-laire où n'étaient

cresc.

M.

plus que Ri-chard et Lan - - dry...

f

M.

Ah! la vain-cre, ré-gner sur Go-ël,

p

cresc.

M.

ré - - - - - - gner, ré - - -

Un peu retenu

dim.

JEANINE

mf

Et nos fi_lets sont de_ve_nus les tiens, nos

M.

_gner!

1er Mouvement

p

J.

bar_ _ _ _ques sont les tien_ _ _ _nes, mon ma_ri

J.

boit et me bat, la mi_sère a_chè_ve la ru_

J.

_i_ _ _ne de cet_te mai_ _son... Ré_ _ _ _

f

J. -gner, grand Dieu! ré- -gner, que m'im-

cresc.

mp

J. -por- - - - te! Je n'ai soif que de ten-

p

J. -dres- - - se, je n'ai faim que d'a- -

J. -mour. Si je suis

p

J.

né - - - - - - e du flot de cet - te

J.

ri - - - - - - ve, c'est pour ê - - tre ber -

J.

- cée et ca - res - - sée et gar - - -

En cédant

cresc.

J.

- dé - - - - e les nuits et les jours en - tre les

1er Mouvement

cresc.

J.

bras de l'hom - - me que j'ai - - - - - - - me...

J.

Je veux être ai - - - mé - - - - - - - - - - -

cresc.

J.

- - - e, ai - - - mé - - - - - - - - - -

J.

f

- - - e, ai - - mé - - - - - - - - - -

Chaleureux

f

J. _e!

MARIANNE

mf

Animé

Oui, _____ tu n'a_vais

f *p*

M. pas quinze ans, lors _ _ _ _ _ que deux

M. hom_ _mes se sont é_gor_ _gés pour toi, à

M. coups de cou_ _ _teau. _____

M. Et tu ve_nais d'en a_voir vingt, quand un an_tre, là-

M. bas, s'est bri_sé le crâne en se je_tant de cet_te

M. ro_che. Tu es le dé_

p

M. _sir, la fem_me qui perd le

M. mon - - - - de, qui sè - - - - - - - - me la dé -

cresc.

M. - mence et _____ les ca - - - tas - - -

JEANINE *f*

Et toi, sœur des - po - -

M. - tro - - - - - - phes.

Un peu largement

mf *p*

J. - tique et fa - - - - rou - - - - - - - - - - - - -

J.

-che, sœur qui m'a

mf *p*

J.

mise en lar - - - - - mes, tu

J.

es l'orgueil, l'é-ter - nel besoin de do-mi - na-ti - on;

Encore un peu plus largement

mf

J.

et, quand tu ai - mes, c'est la ja-lousie qui ra - vage et qui

J.

tue.

Très animé

f

MARIANNE, comme à elle même, les yeux au loin, sur la mer.

mf O Ri_chard,

Retenu

dim.

Plus modéré, mais passionnément toujours

p

M.

si tu m'a_vais ai_mé_e,

M.

quel roi heu_reux

M.

j'au - - rais fait de toi!

M.

Et, c'est vrai,

M.

puis - - - que je ne pou_vais t'a - -

M.

- voir, j'ai vou - lu

M. — que tu ne fus - - ses à per - -

M. - son - - - - - ne. Mais, quand

M. mê - - - - - me, mon cœur se sou - -

M. - vient. *cresc.* Va, *cresc.*

M. va sur les mers sans fin,

M. et ne re_viens ja_mais, car

f

JEANINE, comme à elle même, les yeux au loin, sur la mer.

mf

De_puis que je

M. tu l'as ju_ré.

p

J. pleure, ô Ri_chard.

M.

à cha - que lar - - - - me ver - -

- sé - - - - - e, mon cœur t'ap - -

- pel - - - - - - - - - le. Mes

heu - - - - res, je les pas - - - - se

J.

là, les yeux per-dus

J.

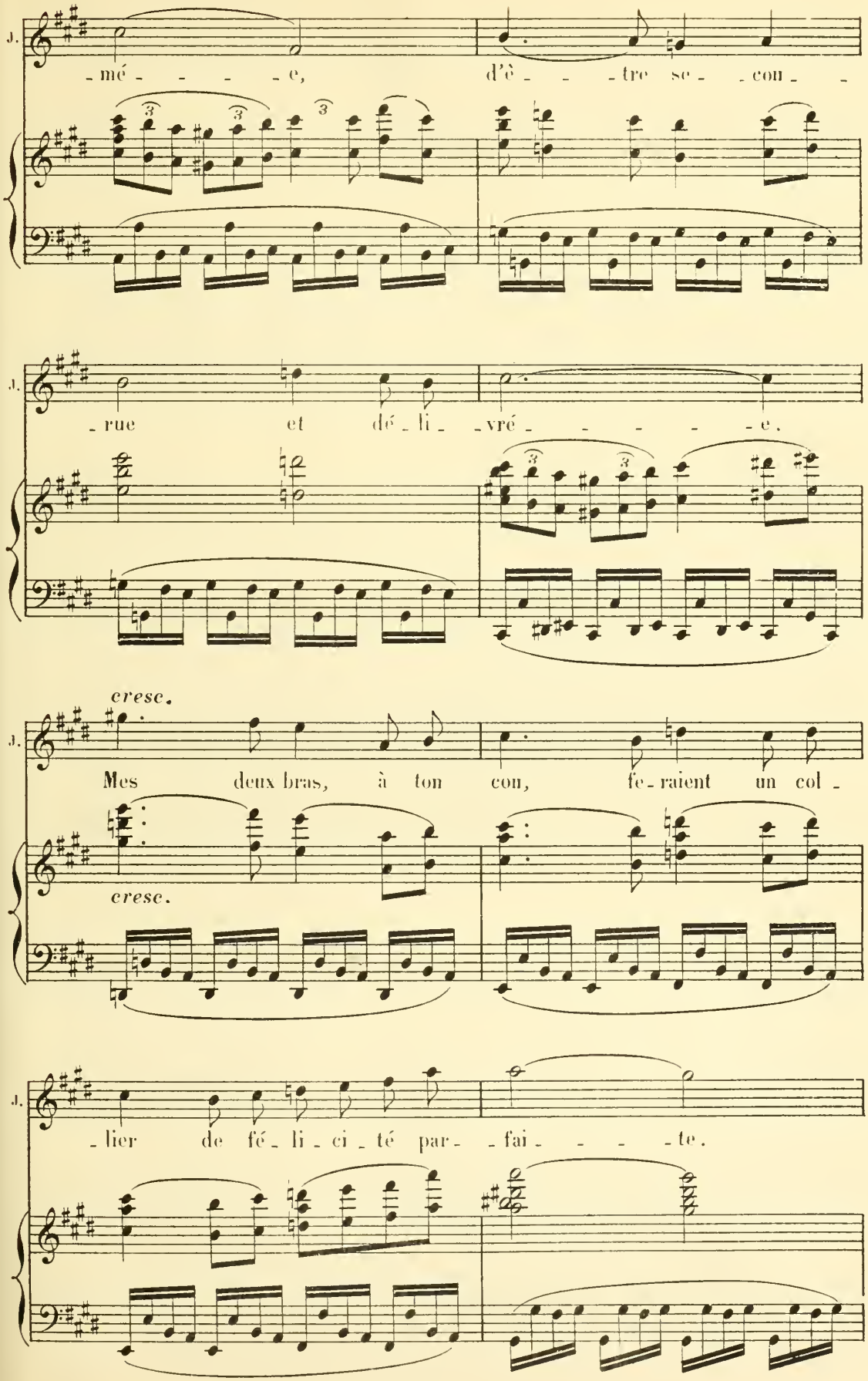
sur l'im-men-si-té des

J.

flots. Ah!

J.

que j'au-rais be-soin d'être ai-


J.
-mé - - - - e, d'ê - - - tre se - - con - -
J.
-rue et dé - li - - vré - - - - - - e.
cresc.
J.
Mes deux bras, à ton cou, fe - raient un col -
cresc.
J.
-lier de fé - li - ci - té par - - fai - - - - te.

J. *f* Mais ja - mais plus tu ne

MARIANNE *f* Va, va sur les

f

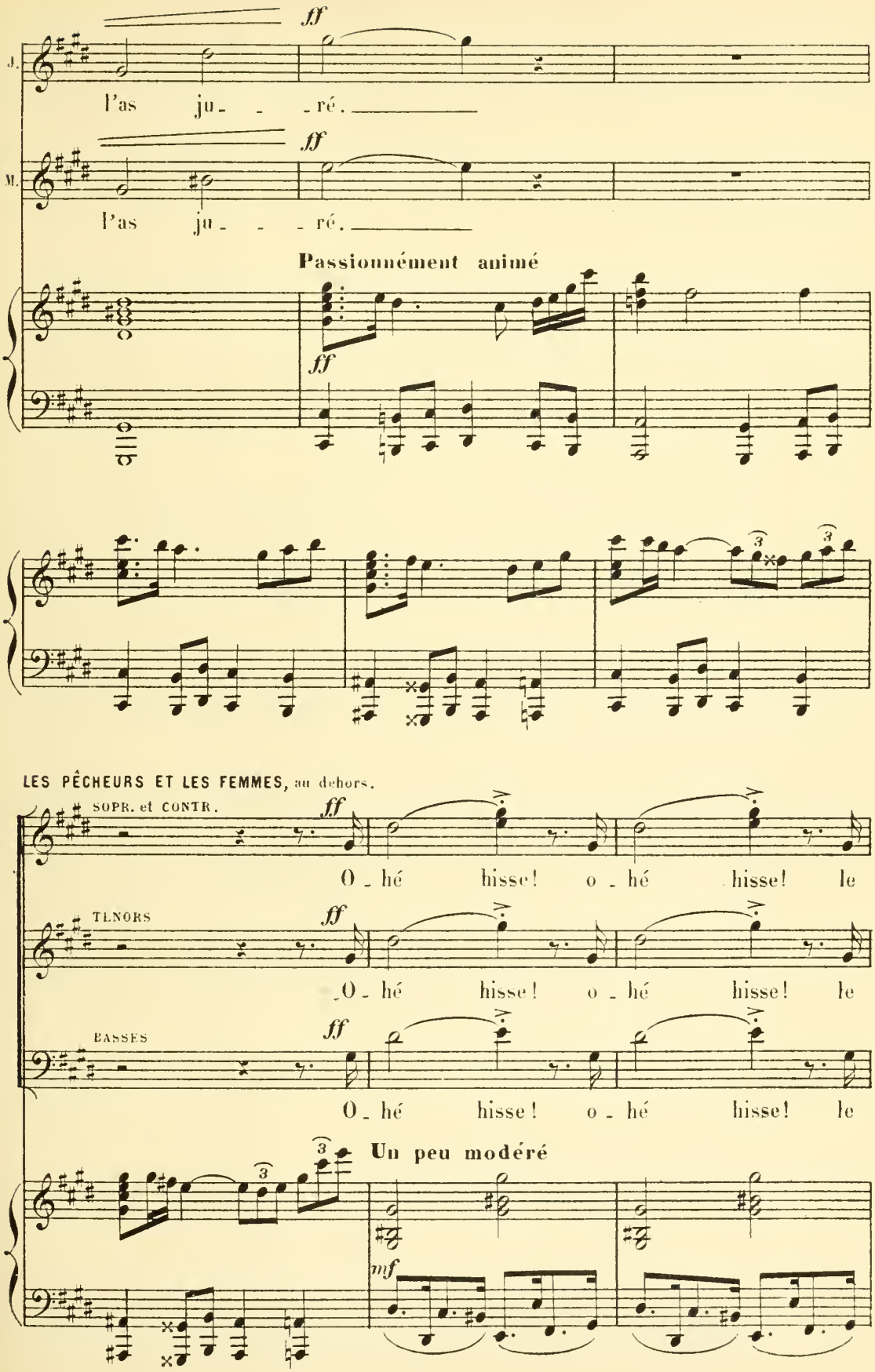
J. re - vien - dras,

M. mers sans fin, et ne re -

J. ô Ri - chard, car tu

M. - viens ja - mais, car tu

S.N.J.C. Sc


J.
ff
l'as ju - - ré.
M.
ff
l'as ju - - ré.
Passionnément animé
ff
LES PÊCHEURS ET LES FEMMES, au dehors.
SOPR. et CONTR.
ff
O - hé hisse! o - hé hisse! le
TENORS
ff
O - hé hisse! o - hé hisse! le
BASSES
ff
O - hé hisse! o - hé hisse! le
Un peu modéré
mf

S. C.

vent souf - fle, la mer se gonfle... O - hé hisse! O -

T.

vent souf - fle, la mer se gonfle... O - hé hisse! O -

B.

vent souf - fle, la mer se gonfle... O - hé hisse! O -

S. C.

- hé hisse! Remon - tons les barques que les vagues briseraient... O -

T.

- hé hisse! Remon - tons les barques que les vagues briseraient... O -

B.

- hé hisse! Remon - tons les barques que les vagues briseraient... O -

S. C.

- hé hisse! O - hé hisse!

T.

- hé hisse! O - hé hisse!

B.

- hé hisse! O - hé hisse!

cresc. *ff*

mf *ff*

GERVAIS, arrivant par le fond, portant à l'épaule un paquet de cordages.

f

Maî - tres - - se, les bar - ques sont en sû - re -

Peu à peu plus modéré

mf *p*

MARIANNE *mp*

Bon! je vais

Il pose au fond les cordages.

G. - té.

M. voir par moi-mê - - me...

pp

Elle se retourne vers Jeanine.

M. *p* Si Lan_dry veut quinze é_cus de ces fi_lets en

Très modéré

pp *cresc.*

M. lo_ques, je les lui don_ne_rai,

dim.

JEANINE *p*

Non! tu lui di_

M. par bonté d'â_me.

Avec un peu plus de mouv!

pp

M. _ras ce_la... Quinze é_cus, il me bat_trait!

Modéré Elle entre dans la

p

maison, avec un geste d'effroi. Marianne sort par la gauche.

GERVAIS *p*

La pau_vre

rf

G.

fem_ _ _me!

p

rf

G.

Elle est dé_sor_mais seule au

p

G.

mon_ _ _de...

dim.

Même mouv!

p

mp

GERVAIS, regardant vers la gauche.

p

Quels sont donc ces in_con - nus? Sans

G.

doute ils vien - nent du na - vi - re qui s'est a_bri - té dans la baie de

cresc.

Richard et Lulu entrent par le fond. Gervais, sans les regarder davantage, retourne au fond, près des cordages, qu'il roule et qu'il emporte.

G.

Grâ - - - ce.

Très retenu

dim.

RICHARD, s'arrêtant au fond, la main appuyée à l'épaule de Lulu.

f

C'est i - ci, re - gar - de, mon en - fant.

Très large

pp

mf

R.

Là - bas, dans

Moins lent

p

R.

l'î - le loin - taine où tu es né - e, par -

R.

- mi les ver - du - res gé - an - tes,

cresc.

R. — les ar - - - bres aux fleurs de pourpre et d'or, souvent —

dim. *p*

R. — je t'ai par - - lé de l'âpre et dur ro - cher na-tal. —

R. — Re-gar - - - - - - - de,

f

Tous deux descendent en scène.

R. c'est i - - ci. —

p *mf* *dim.*

LULU

pp

Oh! mai - tre, comme ces pier - res sont nu - es, com - me ce

Un peu moins lent

pp *aussi doux que possible*

Lu

ciel est sé - vè - re, comme cette île est triste et pe -

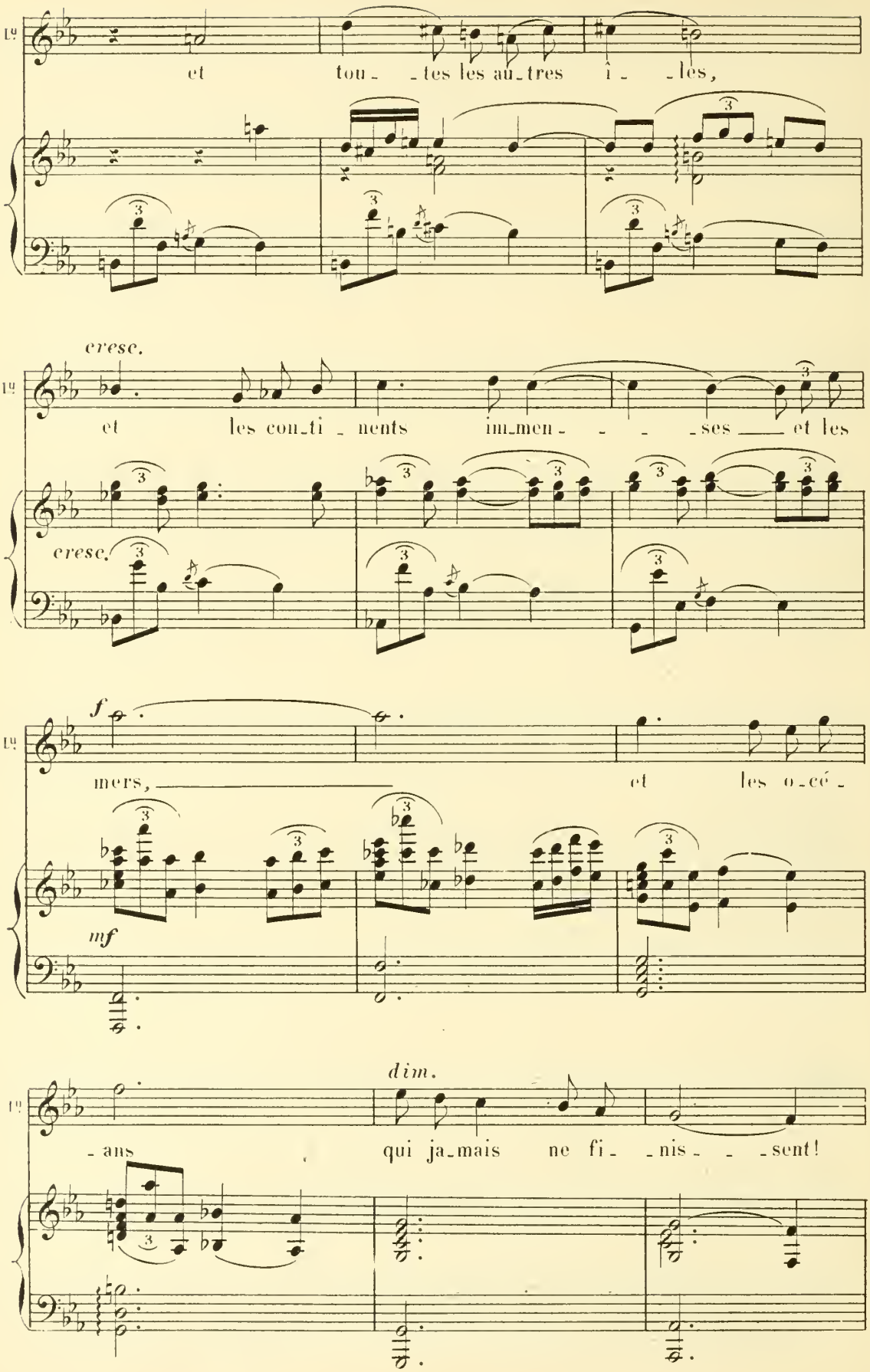
Lu

- tite à cô - té du vaste et joyeux mon - de! Oh! mon

pp

Lu

i - le de là - bas, si ver - te, si clai - re, si par - fu - mé - e,


1u
et tou- -tes les au-tres î- -les,
cresc.
et les con-ti-nents im-men- - - -ses et les
cresc.
f
mers, et les o-cé-
mf
dim.
-ans qui ja-mais ne fi- -nis- - -sent!

RICHARD, souriant.

p

Oui, je sais, tou_jours par les mers, Lu_

p

R.

_lu, fille a_dop_ti_ve de mon cœur,

R.

ma pe_tite hi_ron_delle voyageu_se, Lu_lu,

R.

nom de mu_sique et de ca_res_se, Lu_

R.

_lu, _____ bri_ _ _se du soir dans les

pp

cresc.

p

R.

pal_ _mes lé_gè_res, Lu_lu, _____ mur_

R.

_mu_ _re cris_tal_lin du ruisseau sous les her_ _ _ _bes,

p

R.

Lu_lu, ___ gazouil_lis, parmi les branches, de l'oi_seau ___ chan_teur.

Un peu retenu

1er Mouvt

p

p

LULU

p

C'est pour toi que l'oiseau chan - te, maître, et c'est

dim.

pp

Lu

toi que par - tout la pe - tite hi - ron - delle accom - pa - gne, Lu -

Lu

- lu qui ne t'a plus quitté de - puis que tu as é - té bon, Lu - lu qui ne te

Gervais est rentré en scène. Il regarde Richard, s'étonne, hésite, puis le reconnaît, très ému.

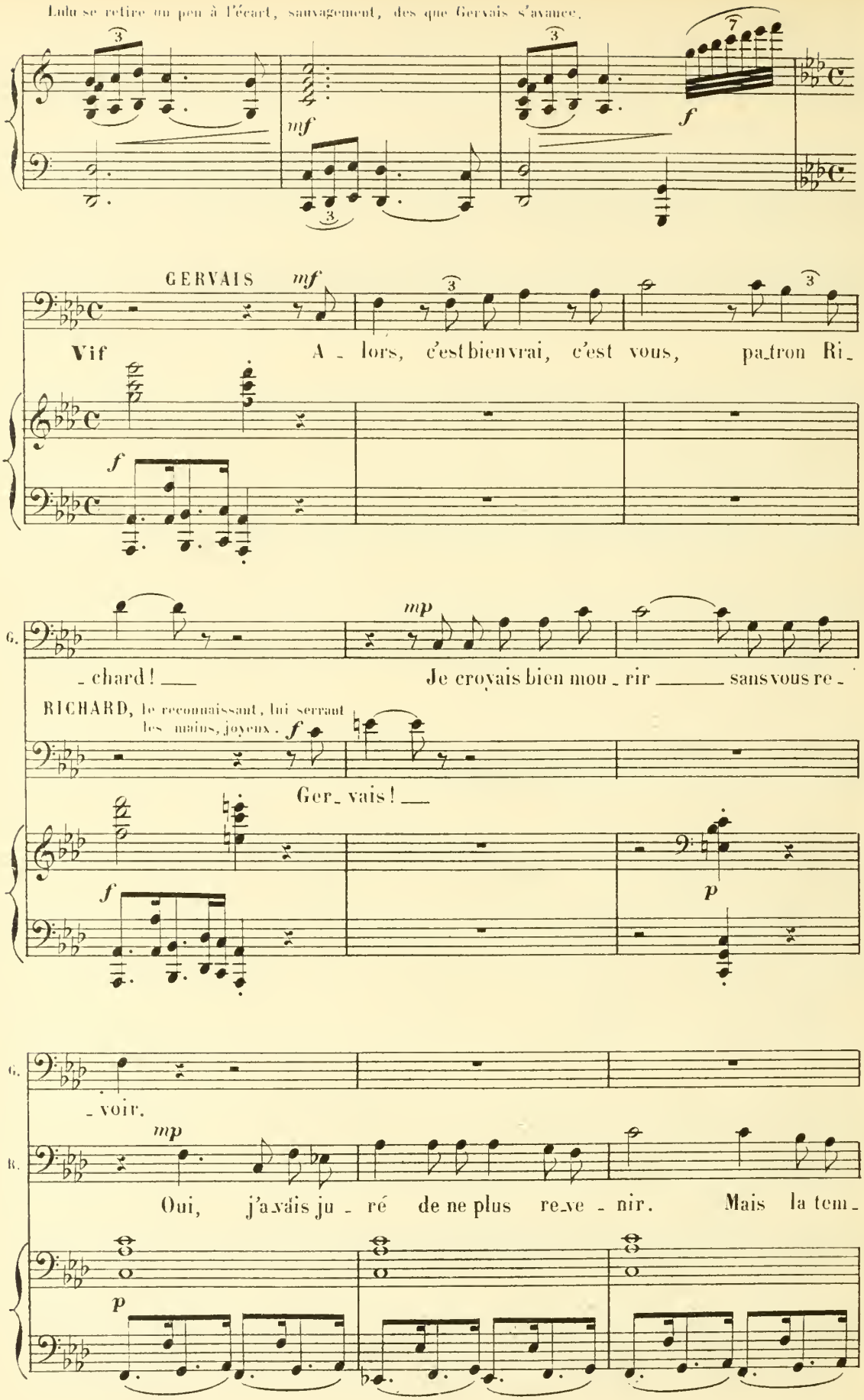
Lu

quitte - ra jamais plus dans l'éter - nel voy - a - - ge!

Retenu **Très large**

pp

Lulu se retire un peu à l'écart, sauvagement, dès que Gervais s'avance.



cresc.

R.

_pê_ _ _te me ra_mè_ _ne...

cresc.

f

ff

R.

mp

Et tout va bien à la mai_son?

p

GERVAIS *mp*

Je ne suis plus des vô_tres, j'ap_par_

G.

_tiens à pré_sent à da_me Ma_ri_ _an_ _ne.

RICHARD, étonné.

mf

Toi !.. toi qui nous as ber_cés, qui nous as

LULU, s'avançant.

p

Maî_tre, je te lais_se...

R.

mis la première rame à la main!

Modéré

p

Lu.

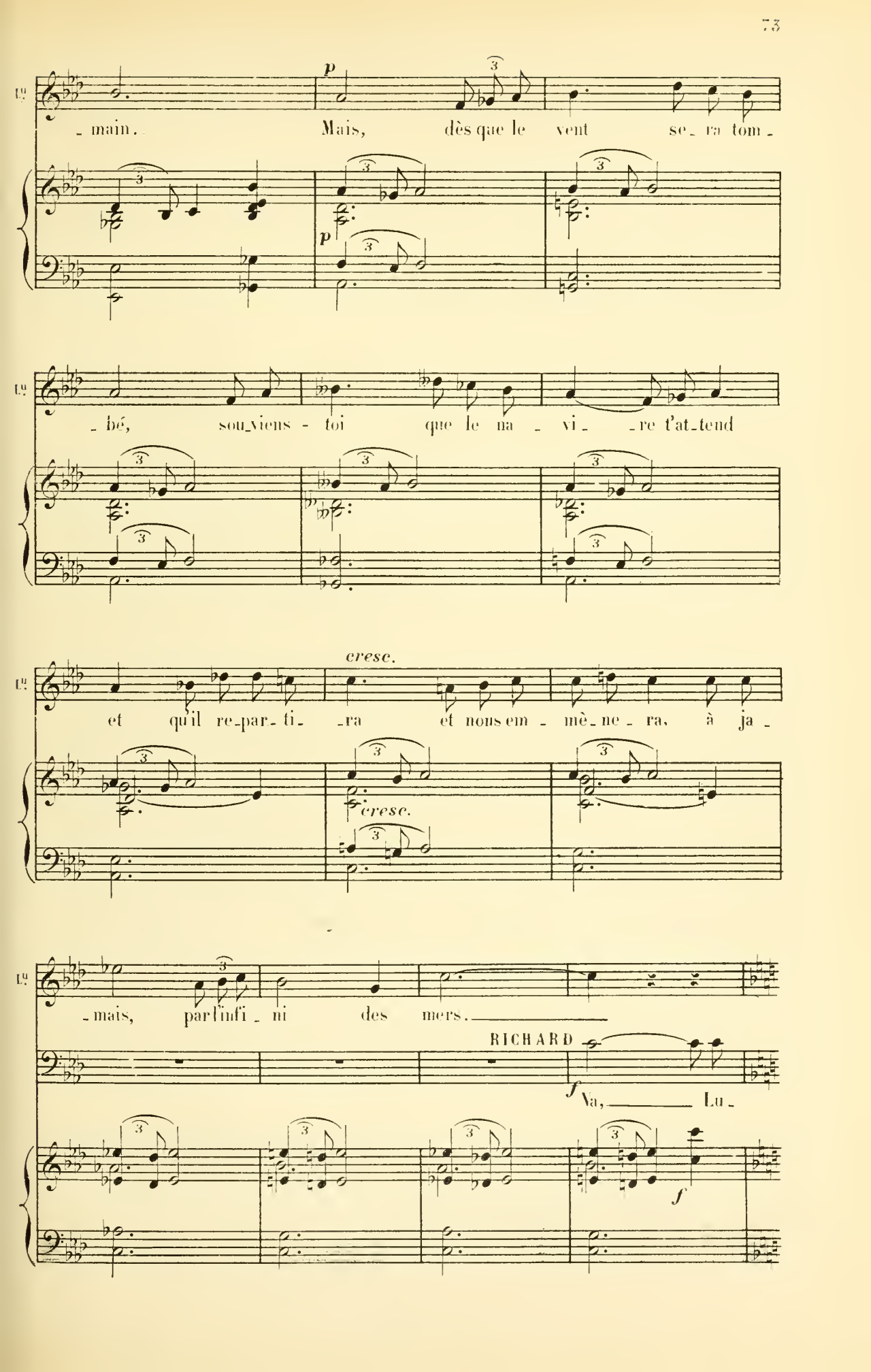
Ce sont les tiens, ceux d'autre_fois, et je n'ai rien à faire i_

cresc.

Lu.

ci. Mon cœur n'y est pas, je ne te veux que pour le toujours de de

cresc.


Lu
p
_main. Mais, dès que le vent se_ra tom_
_bé, sou_viens - toi que le na _ vi _ _re t'at_tend
cresc.
et qu'il re_par_ti_ _ra et nous em _ mè_ne _ ra, à ja _
_mais, par l'infi _ ni des mers.
RICHARD
f
Va, Lu_

R.

mp

_lu, pe _ ti _ _ te sau _ _

p

R.

_va _ _ _ ge. Res _ _ te l'in_con _ nu, le con_ti_nu_el dé_

R.

_part pour des cieux i_gno _ rés...

R.

p

Gervais, reconduis-là jusqu'au na _ vi _ _ re.

(Gervais emmène Lulu par le fond)

Même Mouv!

pp

Le ciel et la mer deviennent noirs, l'ouragan va grandir de plus en plus.

cresc.

JEANINE, sortant lentement de la maison, apercevant Richard, puis se jetant à son cou.

Animé

ff *ff* *mf*

Richard!.. Ri - chard!.. O Dieu

J. bon! Sauvez - moi!

RICHARD, bouleversé. *f*

Jea - ni - - - -

Très vif

ff *p*

R. - ne. qu'a - vez - vous?.. Pour - -

R. -quoi ce cri de dé - tres - - - - se?

JEANINE, se dégageant.

mp

Rien!.. rien!.. Qu'ai-je dit?

p

J. C'est la sur - pri - - se devons re - trou -

J. - ver là, si brus - que - ment,

J.

lors_ _que je croy_ _ais ne vous re_

cresc.

cresc.

J.

voir ja _mais.

f

f

RICHARD, la regardant.

mp

Mais vous a_vez pleu_ _ré, Jea_ _ni_ _ne.

p

R.

Vo_ _tre pau_vre vi_ _sa_ge, si beau, est mai_

R. -gri par les lar- -mes... Vous n'ê- tes donc

JEANINE *mp*

Heu- reu- -

R. pas heu- reu- -se?

p

J. -se, si, je vous l'as- su- re... Heu- reuse au-

J. -tant qu'un- ne femme peut l'ê- -tre...

f

(Prise de terreur en entendant Landry venir.)

J. Ah! Ri - chard, cachez-vous, cachez-vous, le voi-

p

(stupéfait, Richard se recule et regarde.)

J. - ci!

f

LANDRY, furieux, sans voir son frère.

f

Quinze é - cus! Ma - ri - anne o - se m'of -

p

L. - frir quinze é - cus de ces fi - lets qui m'en ont con - té

(S'avançant sur Jeanine)

L'

cent! Et c'est ta fau_ _te, pa_res_

f *p*

L'

sen _se, qui n'a pas eu le cœur de les ré_pa_

f *p*

JEANINE *mp*

Ma fau_ _te?

L'

rer! Oui, ta fau _te

Un peu moins vif

p

L'

si j'ai ven_du les bar_ques, si je vends les fi_ _lets,

JEANINE *f*

Ma fau_ _te si tu

L.

fem_ me de trouble et de mal_ heur!

cresc.

Très vif

J.

jones, si tu bois main_ te_ _nant!

f

LANDRY

f

(levant le poing sur elle.)

Ah! c'est as_ sez!.. Tais -

cresc.

L.

toi!

RICHARD, lui retenant le bras. *f*

Mal_ heu_ reux, tu la

LANDRY, se retournant, le regardant.

R. bats! Qui donc es - tu, toi qui te mê - les de nos af - fai - res?..

L. Ri - chard! tu es mon frè - re Ri - chard? tu n'es pas son fau - tô - me?..

L.

Est - ce donc l'ou - ra - gan qui t'ap - por - - - te?..

f

L.

(Terrifiée, Jeanine s'est reculée et à laissé

Et que dis - tu? que veux - tu?

RICHARD

f

Je dis

p

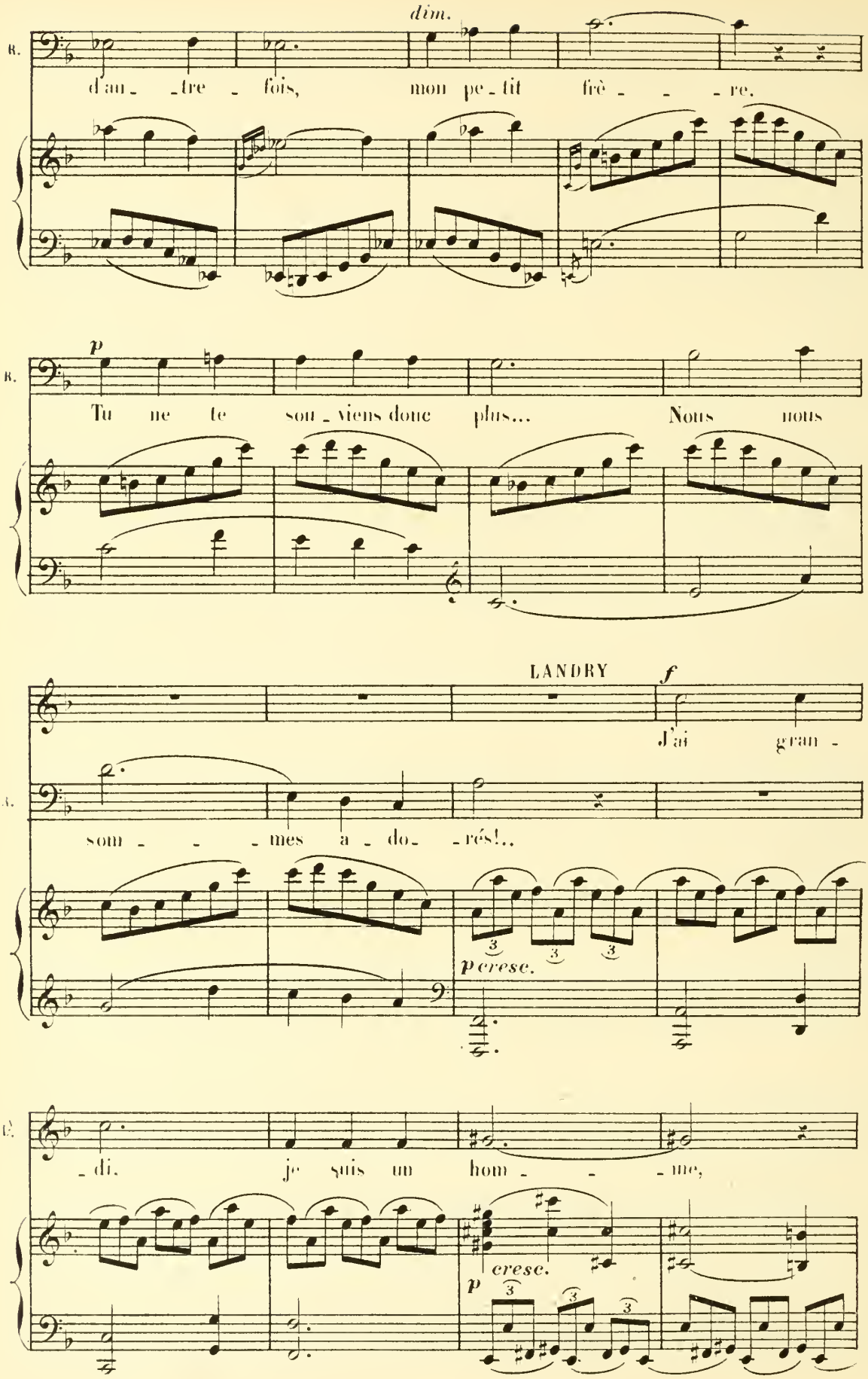
les deux hommes face à face. L'ouragan grandit toujours.)

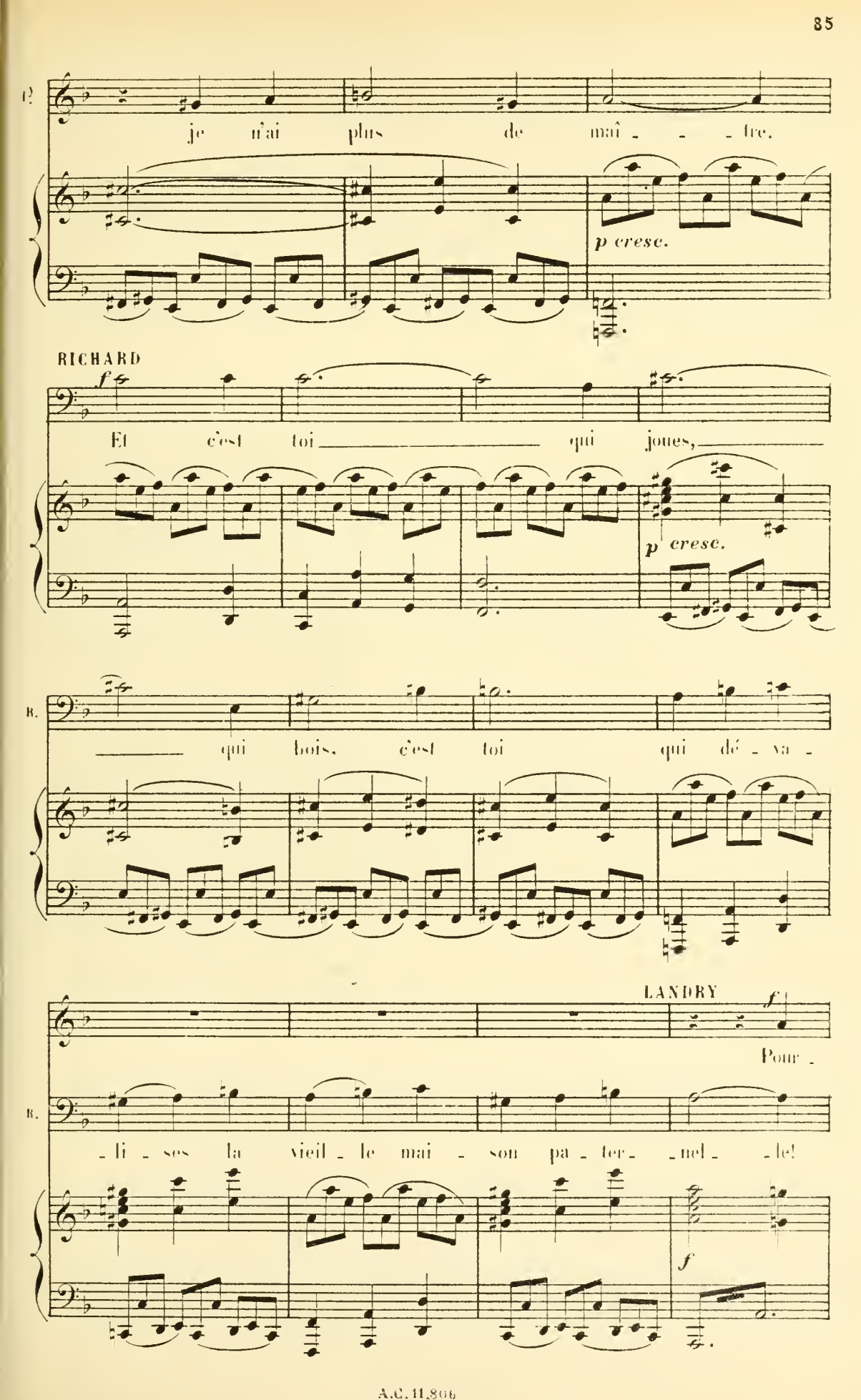
R.

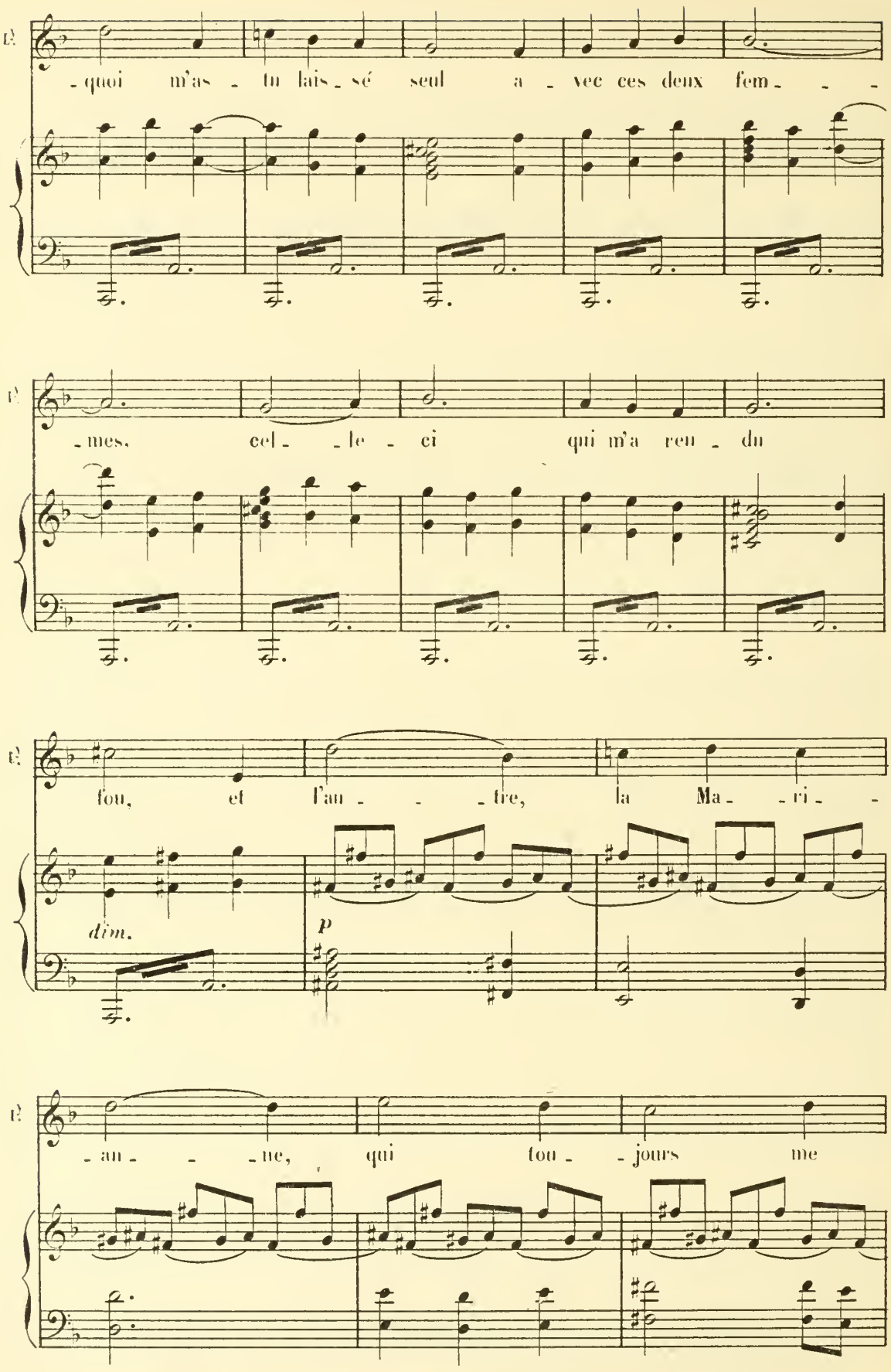
que c'est lâche à toi de la battre et je

R.

veux que tu sois le Lan - dry


dim.
R.
d'au_ _tre _ fois, mon pe_tit frè _ _ _re.
p
Tu ne te sou_viens donc plus... Nous nous
LANDRY
f
J'ai gran_
som _ _ _mes a_do_ _rés!..
p cresc.
_di. je suis un hom _ _ _me,
cresc.
p


je n'ai plus de maî - - tre.
p cresc.
RICHARD
f
Et c'est toi qui joues,
p cresc.
R.
qui bois, c'est toi qui dé - va -
LANDRY
f
Pour -
R.
- li - ses la vieil - le mai - son pa - ter - - nel - - le!
f


quoi m'as - tu lais - sé seul a - vec ces deux fem - - -
mes, cel - - le - ci qui m'a ren - du
fou, et l'au - - - tre, la Ma - - ri - -
dim.
p
- an - - - ne, qui tou - - jours me

guet - - - te pour me dé - - vo - -

- rer... Tu é - -

- tais par - - ti,

je n'a - vais plus de frê - - - re.

mp

RICHARD

Mais, si je suis par - ti, c'est pour ta

cresc.

joie, c'est pour te lais - ser Jea - nine

et je me suis ar - ra - ché le cœur, car

LANDRY *f*

Tu l'ai - mais, je le sa - vais

je l'ai - mais.

JEANINE, terrifiée.

f

O Ri -

il veut se jeter sur elle.

L.

bien et je la cor - ri - ge - rai.

p

J.

- chard, sauvez-moi!

RICHARD, retenant Landry.

f

Je te dé - fends de la tou - cher.

cresc.

JEANINE, terrifiée.

f

O

LANDRY, voulant encore se jeter sur elle.

Elle est à moi, je la bat - trai si tel est mon plai - sir.

J. Ri - chard, sau - vez - moi!

RICHARD, la faisant fuir par le fond. *f* Va,

Un peu largement

mf

R. va, pau - vre fem - - - me,

R. je te re - fais li - bre, puisque tu souf - fres

R. taut. Va, t'en sous la pluie et la ra - fa - - le,

En animant peu à peu

LANDRY, voulant passer.

f

Richard, lais_se -

(Il barre la porte du fond à Landry.)

R.

l'ou_ra - gan est ton hô - - te. Va!

L.Y

moi la pour - sui - vre.

f

R.

Non, tu ne pas_se - ras pas.

L.Y

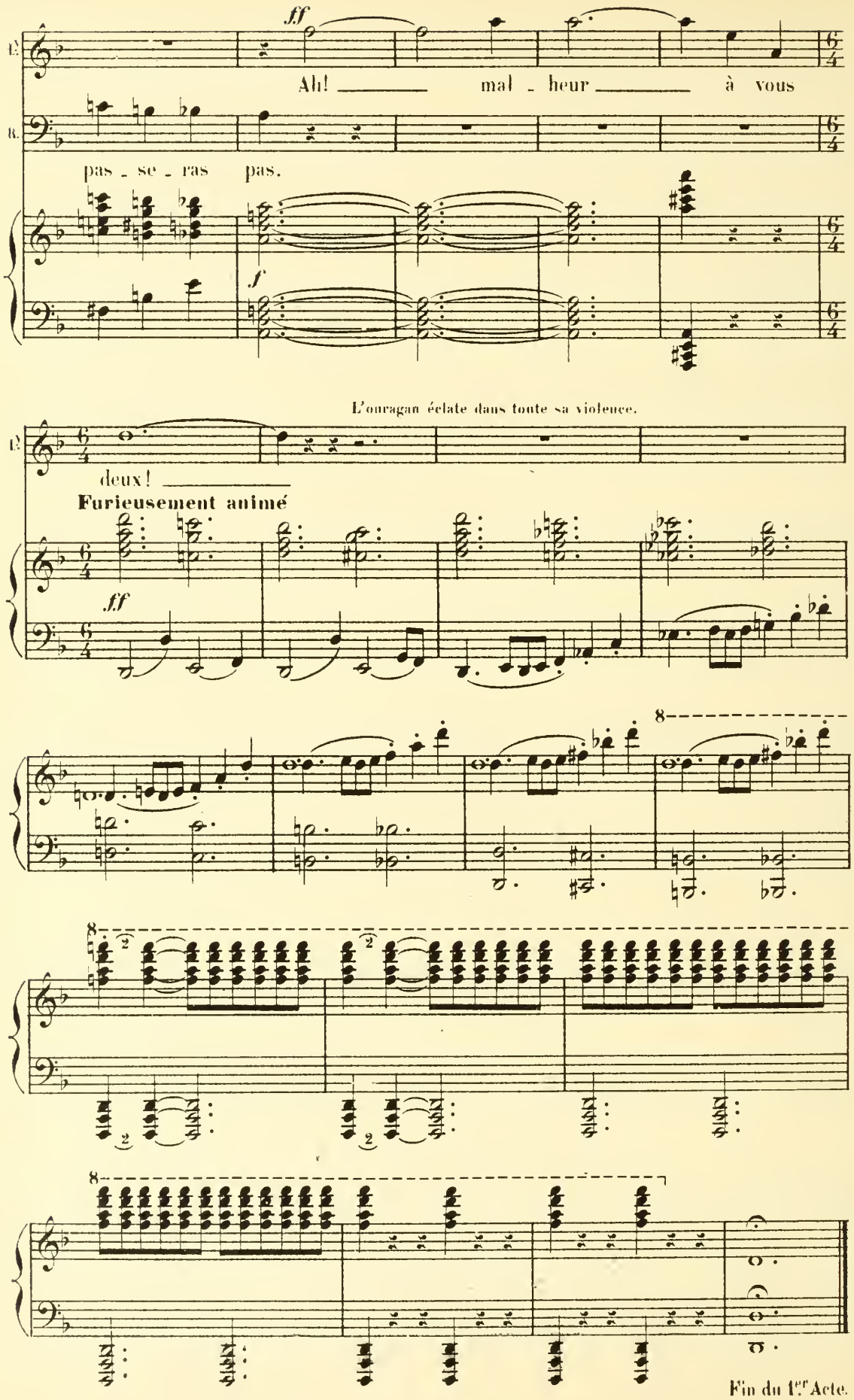
f

Tu l'ai_mes en - core et c'est pour toi que tu la prends.

R.

f

Tu ne

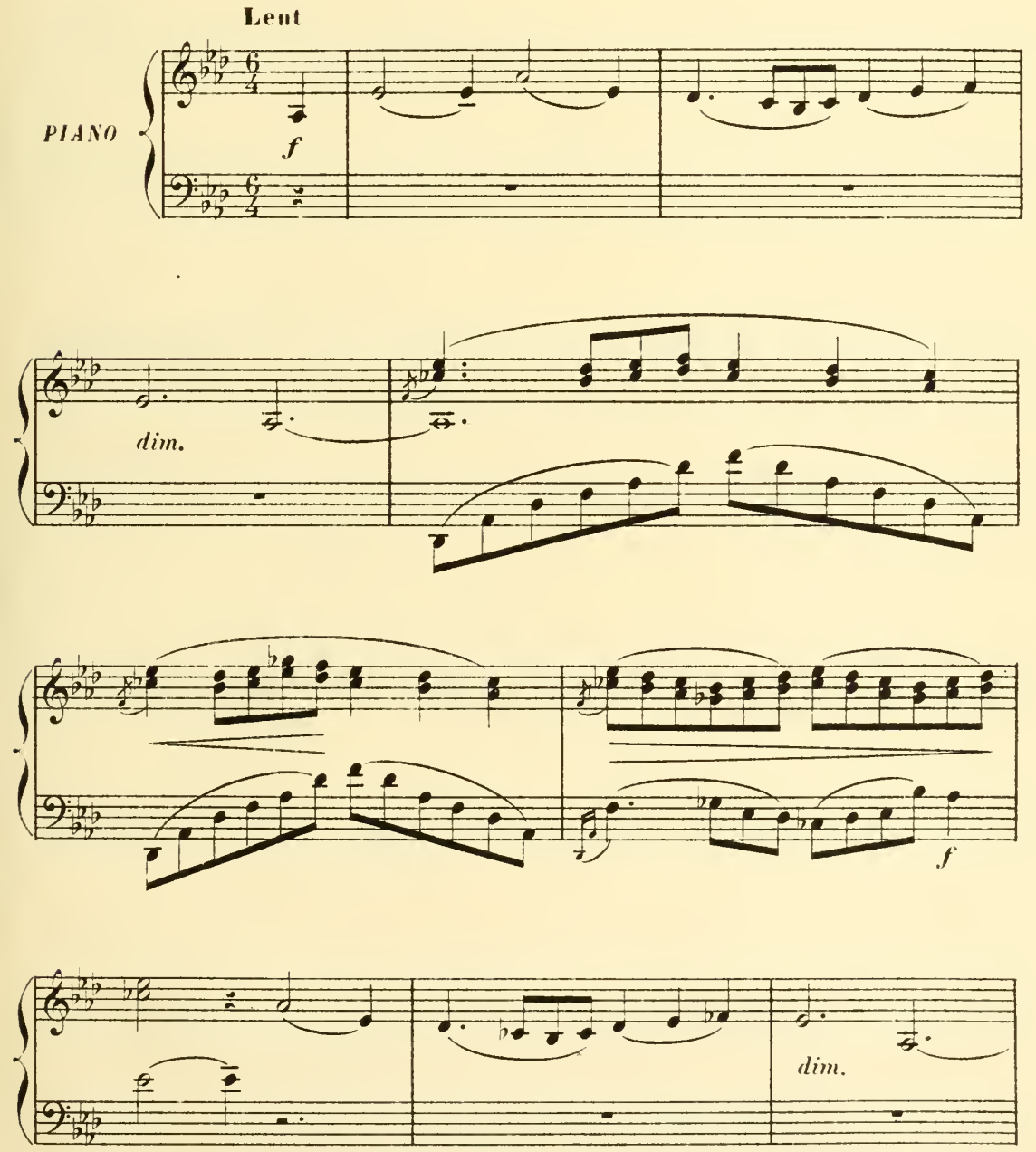

ff
Ah! mal - heur à vous
pas - se - ras pas.
f
L'ouragan éclate dans toute sa violence.
deux!
Furieusement animé
ff
Fin du 1er Acte.

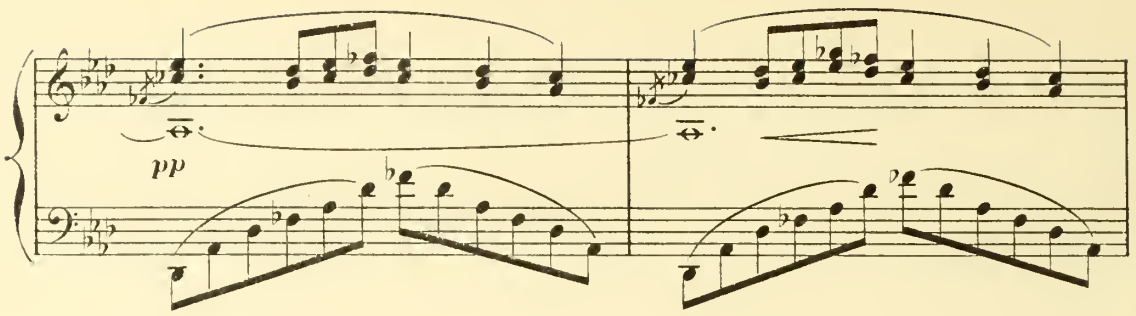
Cliché Moivet RICHARD (M. Bourbon) MARIANNE (Mme Delna)

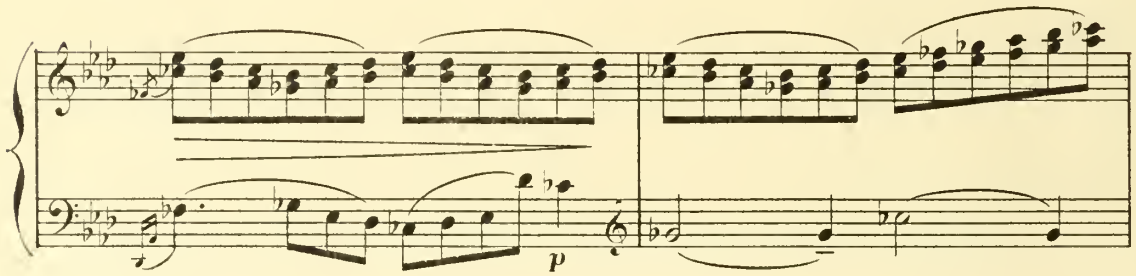
ACTE II

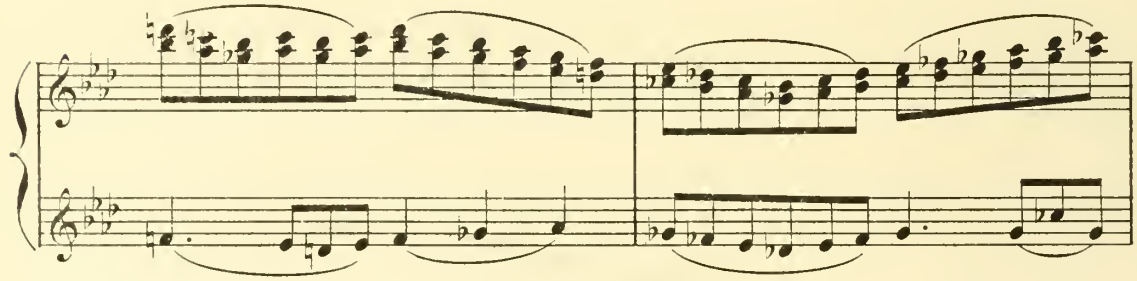
ACTE II

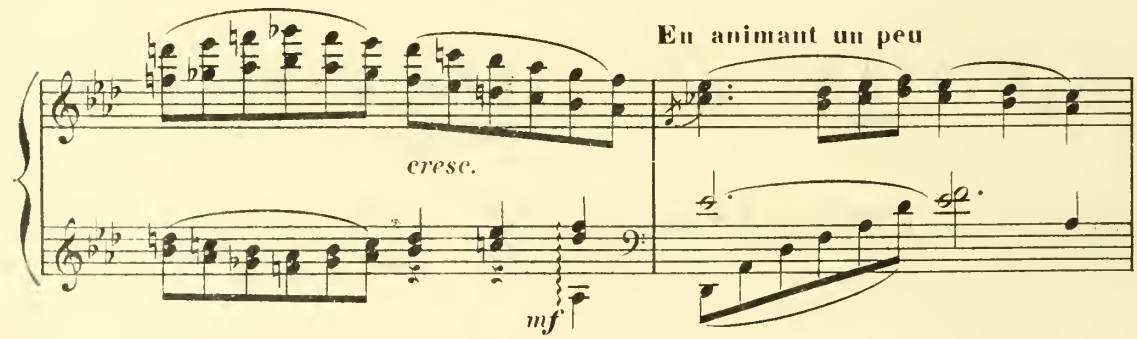
La baie de Grâce. Un vallon boisé, s'ouvrant sur une baie intérieure, d'une paix édénique. Dans ce coin de terre féconde, abrité du vent, visité par des courants tièdes, une végétation formidable a poussé. Ce ne sont que plantes hautes, que verdures puissantes. A droite, le tronc d'un arbre géant se dresse, qui, de ses branches, couvre la terre d'alentour. — Dans le fond, on aperçoit la baie, d'un vert pâle, endormie; et il y a là, immobile, un navire, dont on ne voit que les mats. — Une lumière fine, sans soleil, noie la baie d'une pure clarté élyséenne.

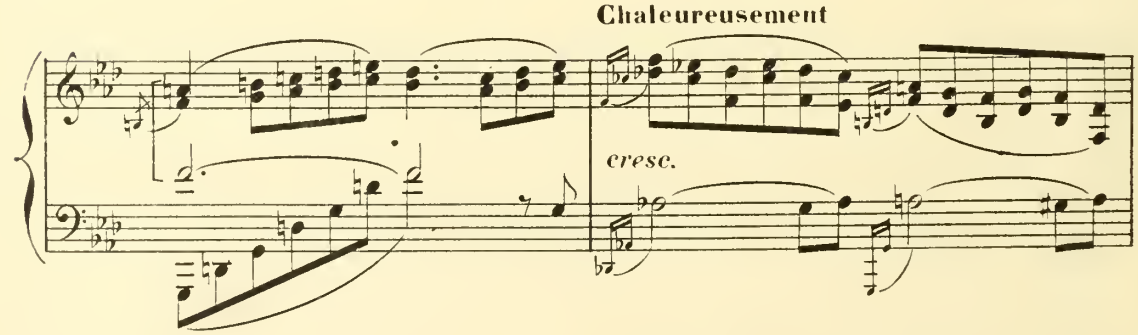


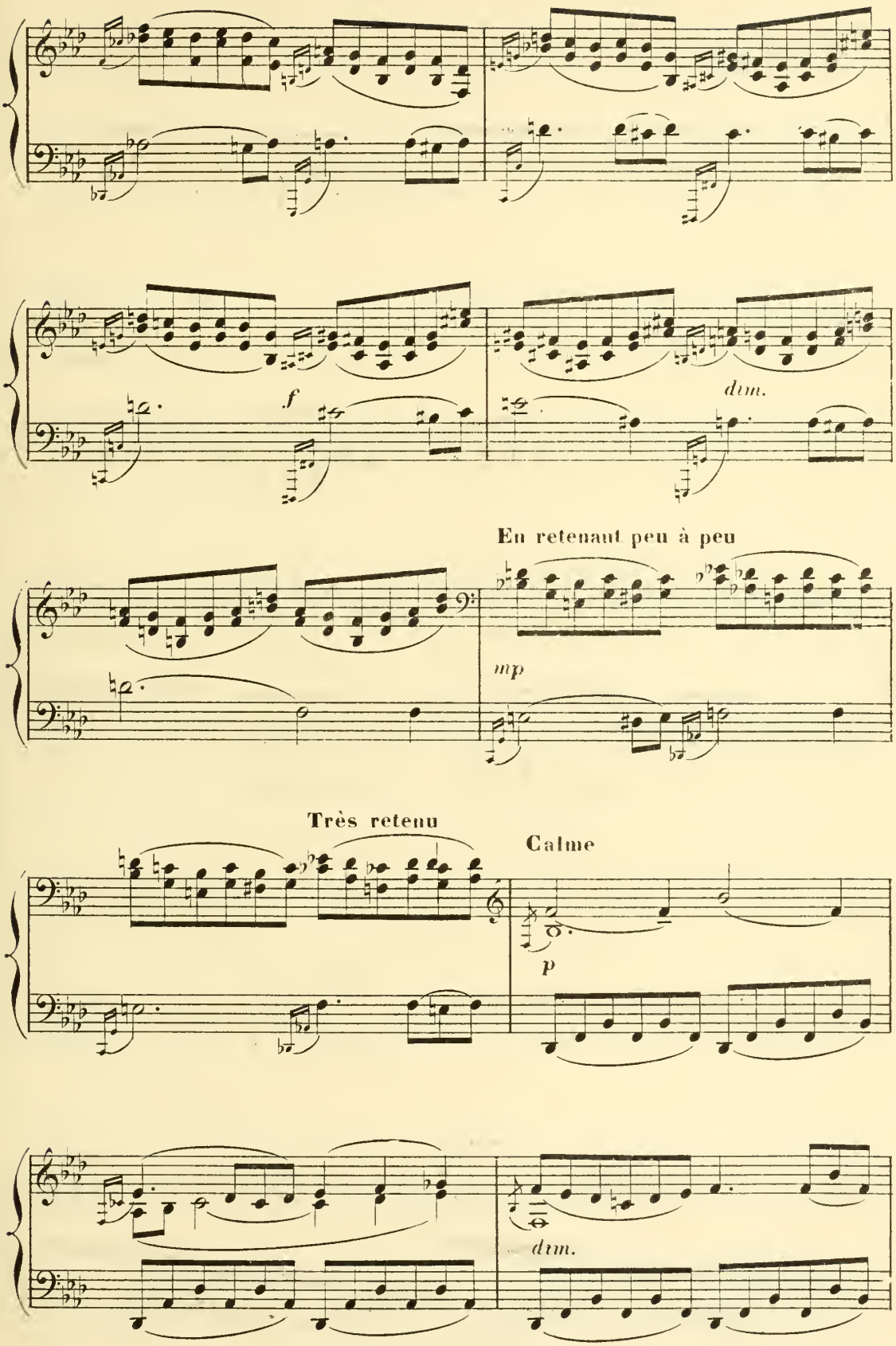

pp

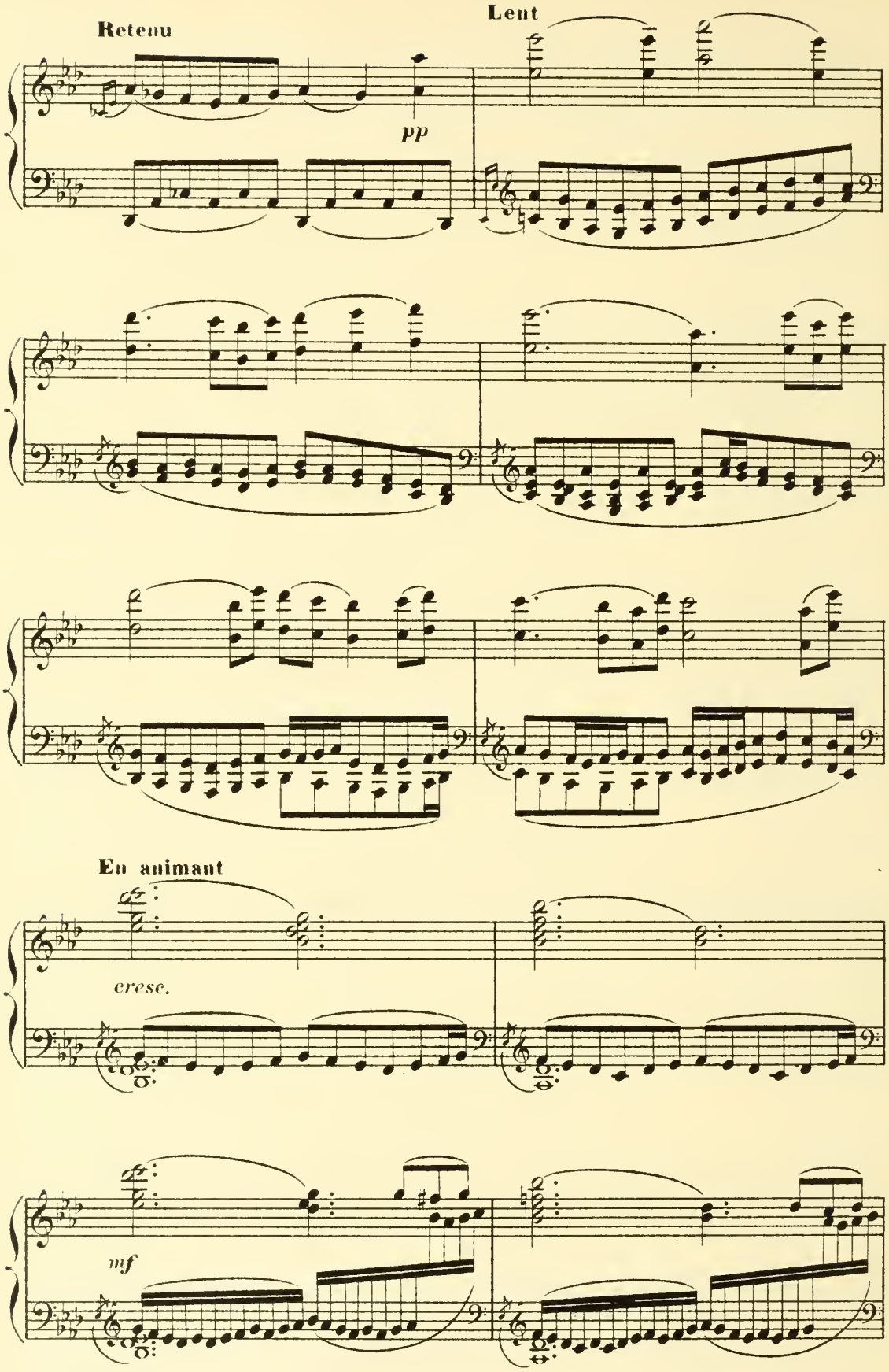

p

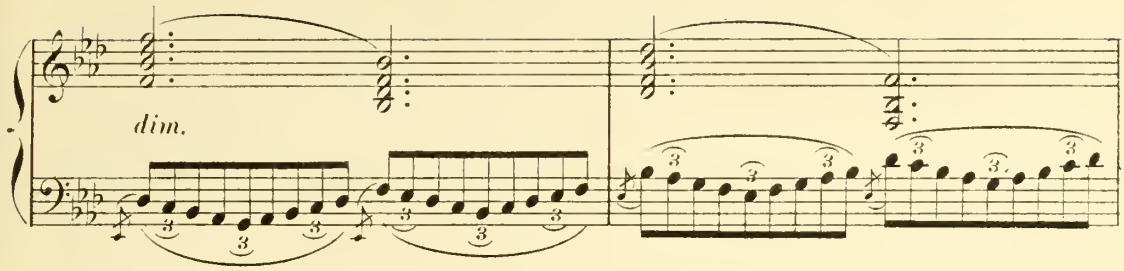


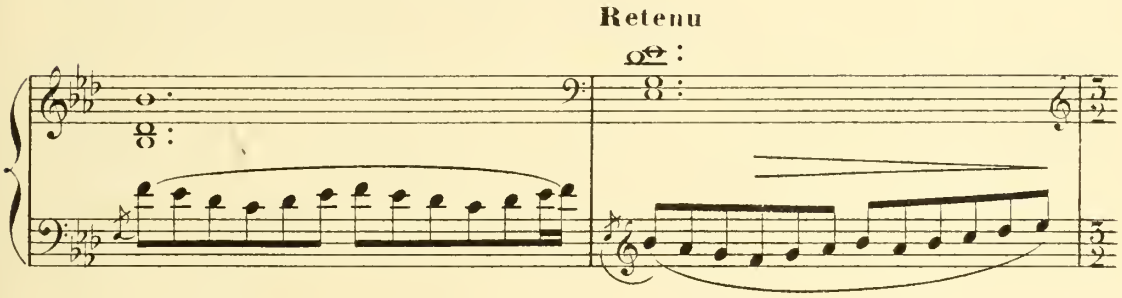

En animant un peu
cresc.
mf

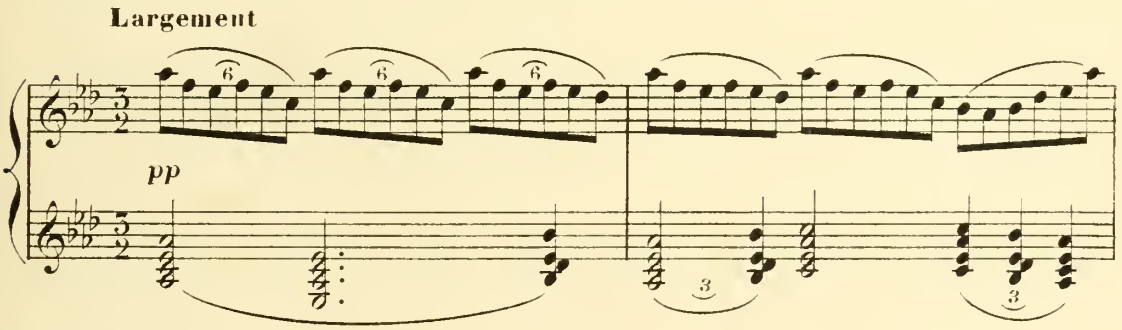

Chaleureusement
cresc.

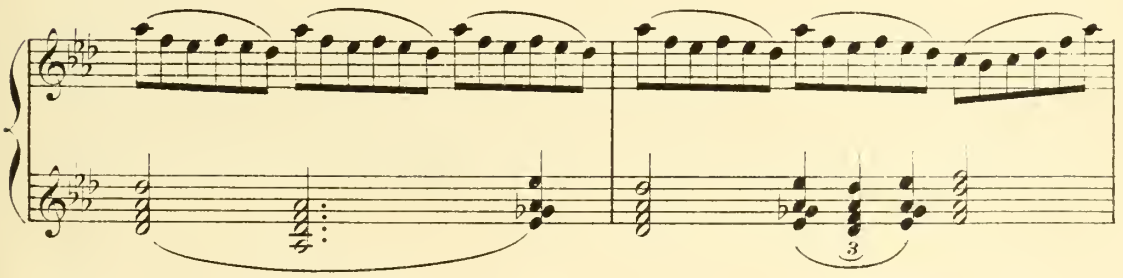

f
dim.
En retenant peu à peu
mp
Très retenu
Calme
p
dim.

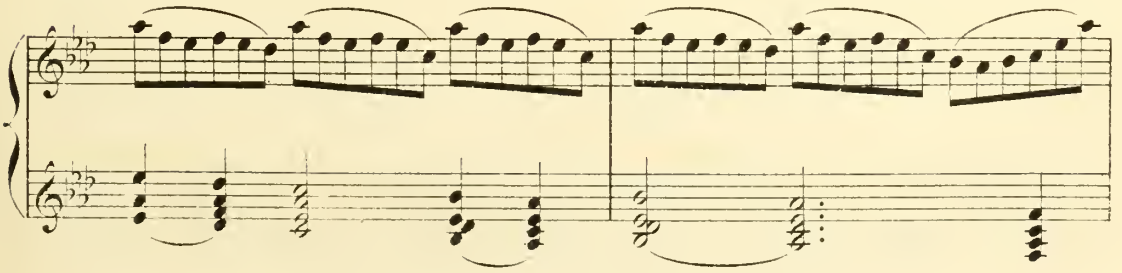

Retenu
Lent
pp
En animant
cresc.
mf



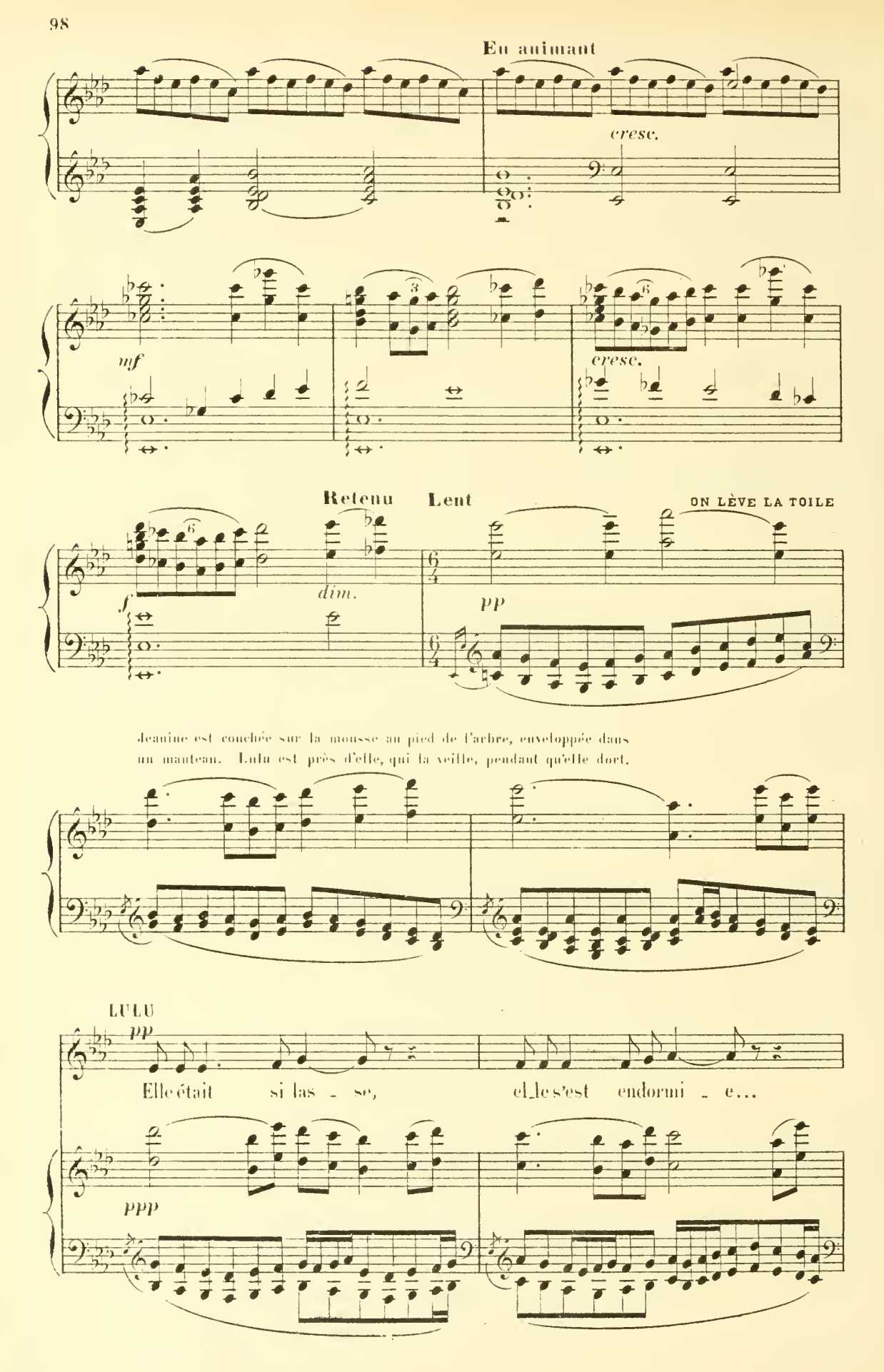




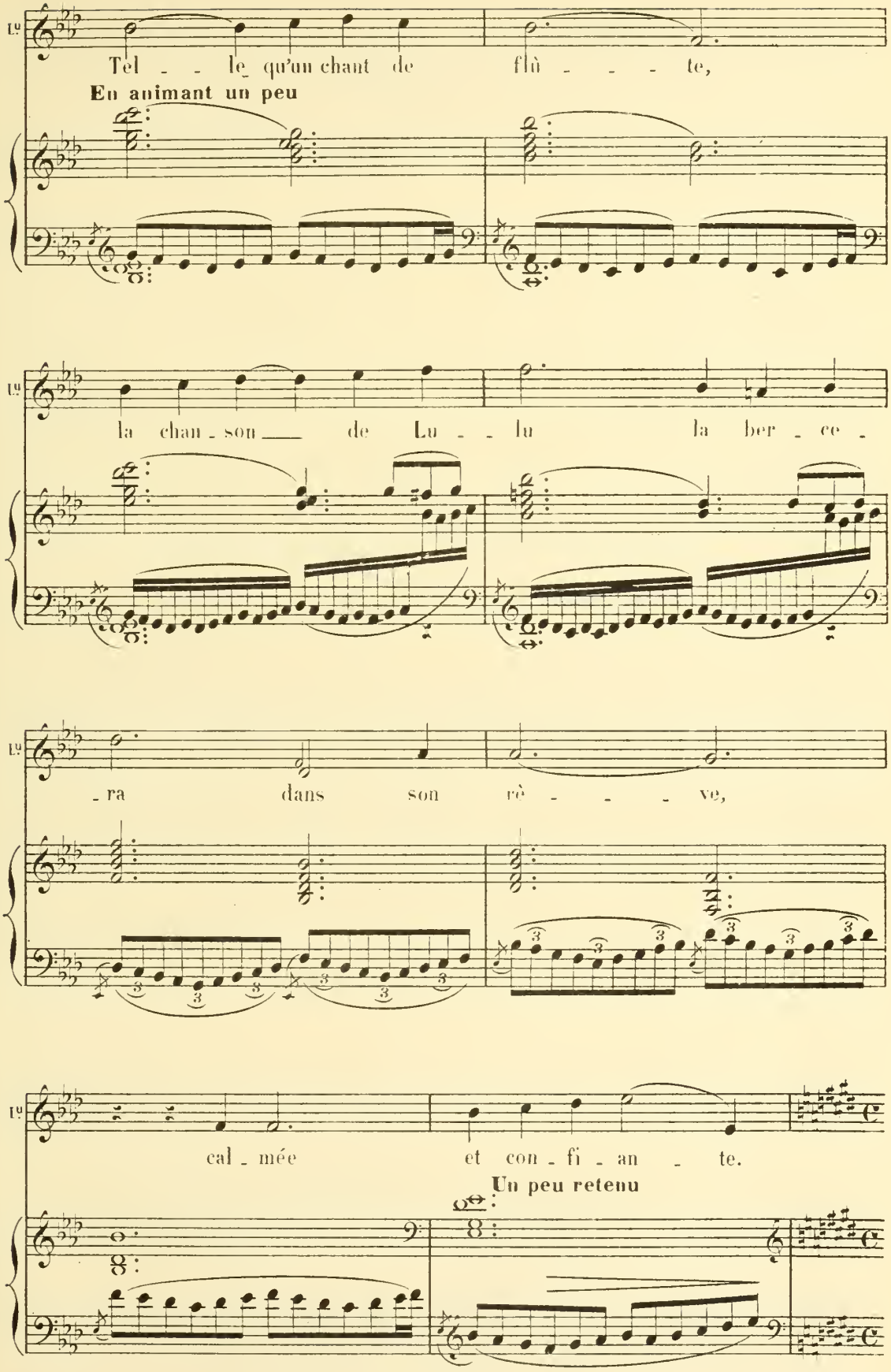




X.C. 11.506



deanine est couchée sur la mousse au pied de l'arbre, enveloppée dans un manteau. Lulu est près d'elle, qui la veille, pendant qu'elle dort.


1er
Tel - - le qu'un chant de flû - - - te,
En animant un peu
la chan - son de Lu - - lu la ber - ce -
- ra dans son rè - - - ve,
cal - mée et con - fi - an - te.
Un peu retenu

Modéré

pp

LULU Elle chante doucement.

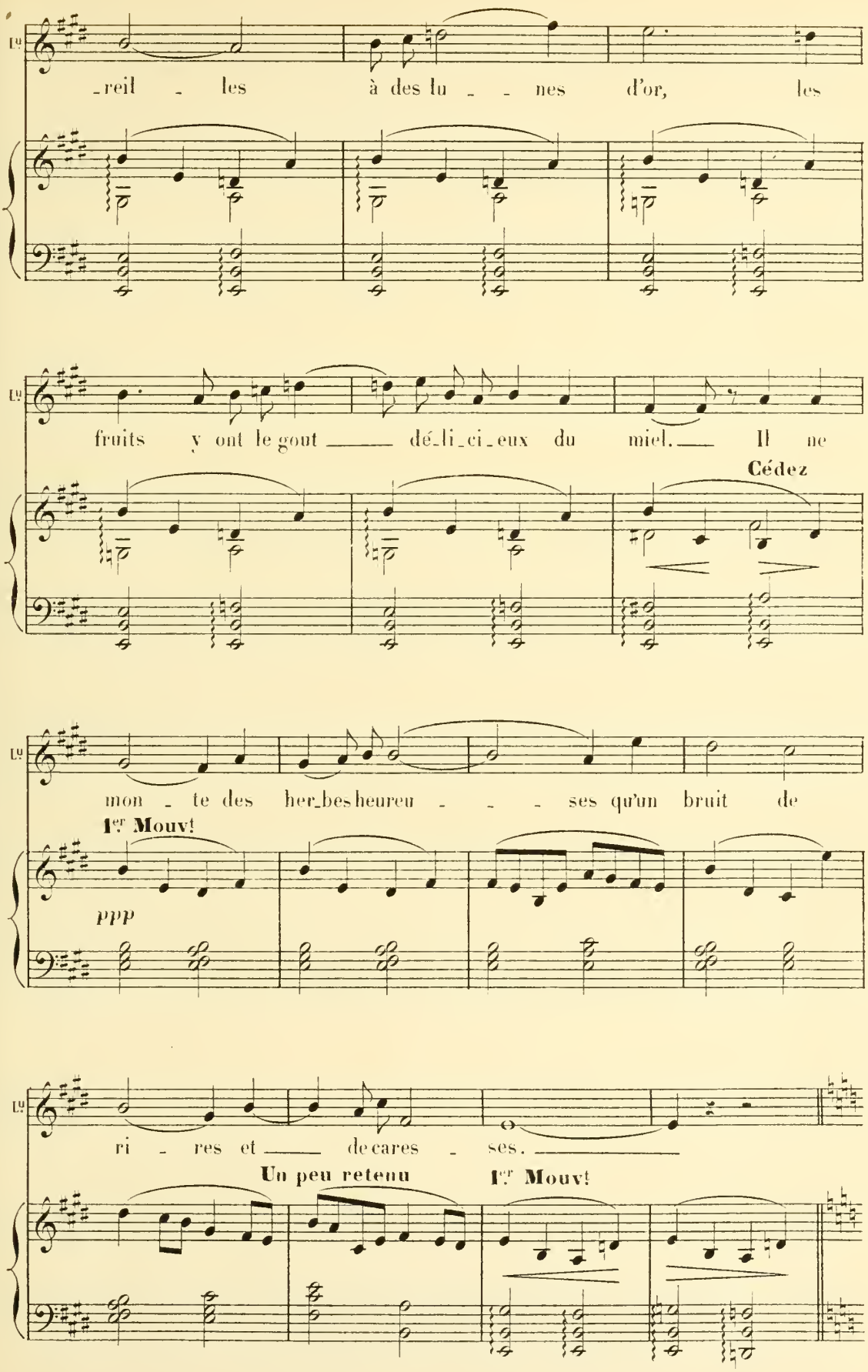
pp

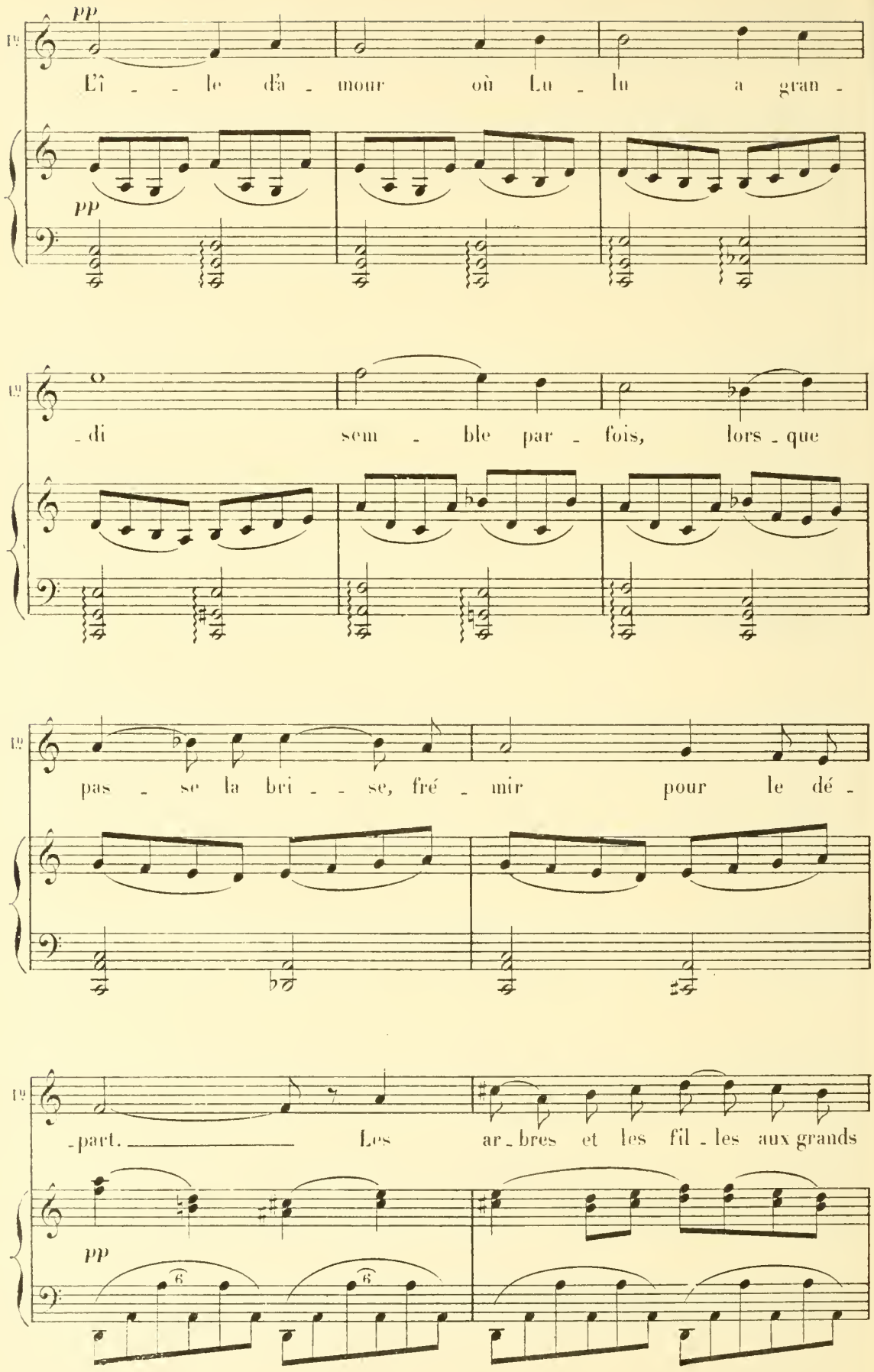
L'î - le de joie où Lu - lu est née est

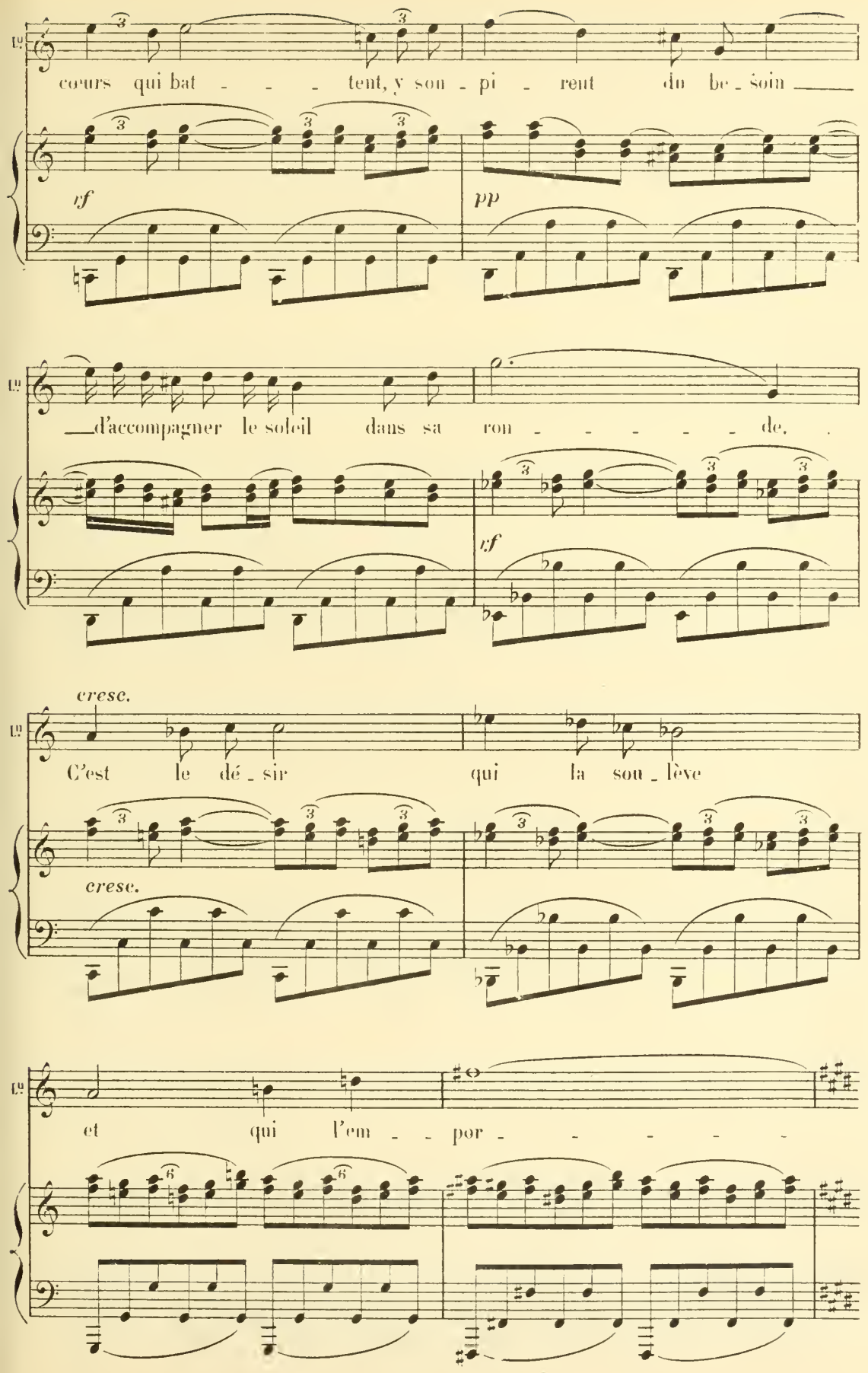
ppp

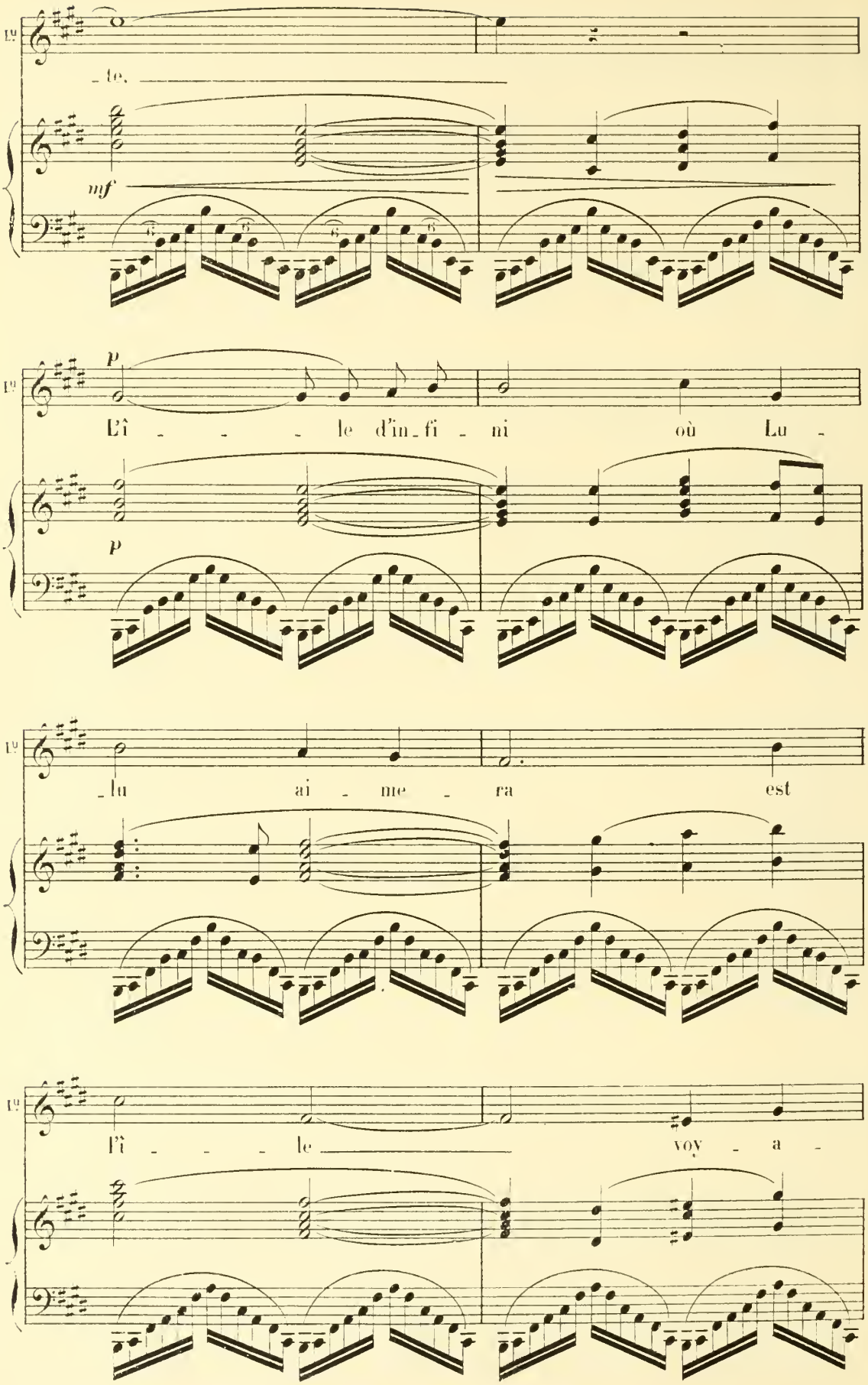
1.º comme un ba-teau de feuil - lage, à l'an - - cre

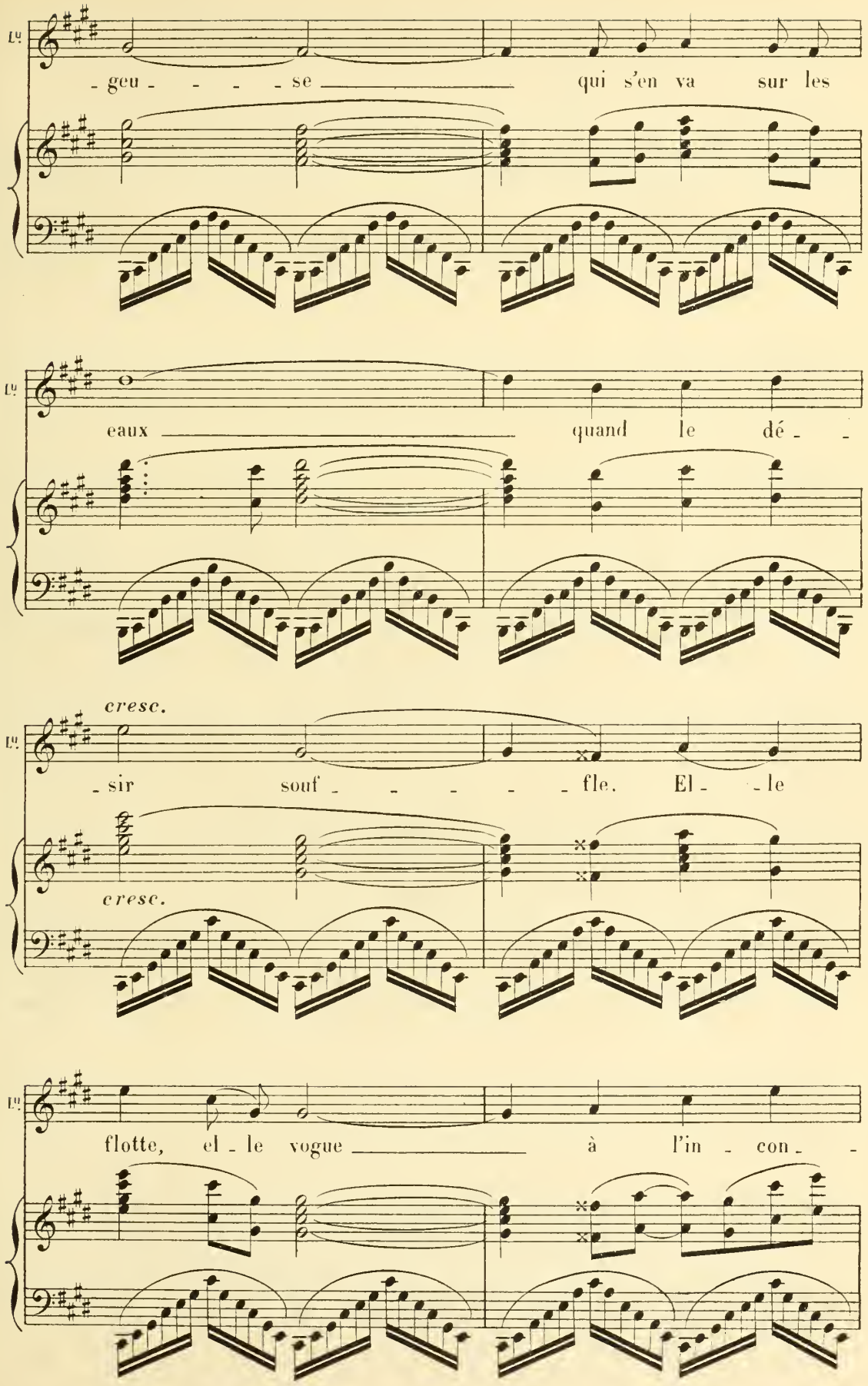
1.º dans l'archi-pel par-fu - mé. Les fleurs y sont pa -


reil - les à des lu - - nes d'or, les
fruits y ont le gout dé-li-ci-eux du miel. Il ne
Cédez
mon - te des her-bes heureu - - - ses qu'un bruit de
1er Mouv!
ppp
ri - res et de cares - ses.
Un peu retenu
1er Mouv!


pp
L'î - le d'a - mour où Lu - lu a gran -
pp
- di sem - ble par - fois, lors - que
pas - se la bri - se, fré - mir pour le dé -
- part. Les ar - bres et les fil - les aux grands
pp


cœurs qui bat - - - tent, y son - pi - rent du be - soin
rf
pp
d'accompagner le soleil dans sa ron - - - - - de.
rf
cresc.
C'est le dé - sir qui la sou - lève
cresc.
et qui l'em - - por - - - - -


Lu
_te.
mf
p
L'î _ _ _ le d'in_fi _ ni où Lu _
_lu ai _ me _ ra est
l'î _ _ _ le voy _ a _


geu - - - - se qui s'en va sur les
eaux quand le dé - -
cresc.
sir souf - - - - - fle. El - le
cresc.
flotte, el - le vogue à l'in - con - -

mf

-nu, dans sa pas - - si - -

mp

-on de l'as - - - - - - - tre

cresc.

cresc.

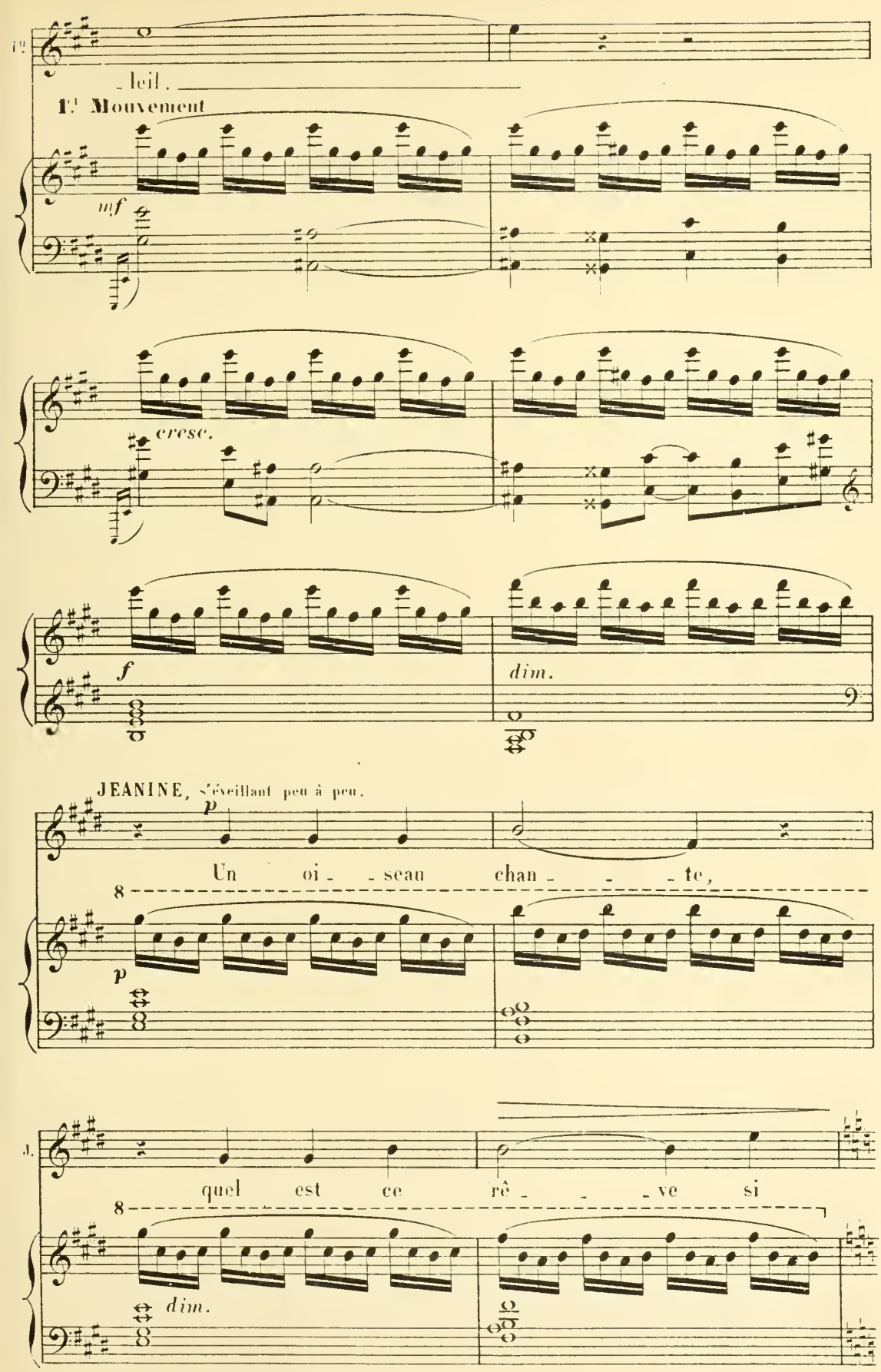
qui jamais ne s'ar - rê - - - - te. Tou - jours plus

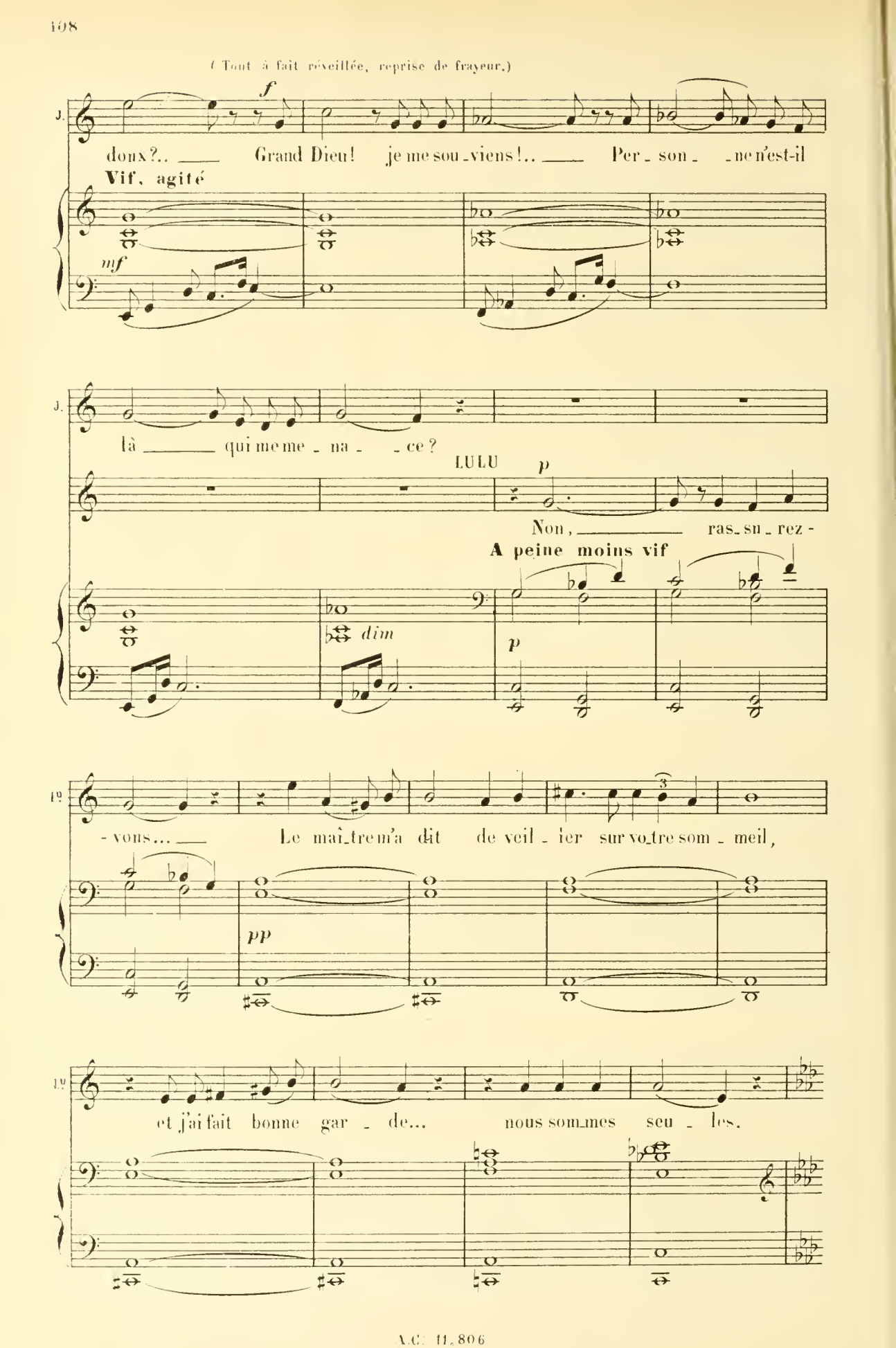
f

mp

loin, et dans plus de tendresse et dans plus de so -

Un peu retenu


leil.
1.er Mouvement
mf
cresc.
f
dim.
JEANINE, s'éveillant peu à peu.
p
Un oi - seau chan - te,
p
J.
quel est ce rê - ve si
dim.


(Tout à fait réveillée, reprise de frayeur.)
J.
f
doux?.. Grand Dieu! je me sou_viens!.. Per_son_ne n'est-il
Vif, agité
mf
J.
là qui me me_na_ce?
LULU
p
Non, ras_su_rez-
A peine moins vif
dim
p
1º
-vous... Le maî_tre m'a dit de veil_ler sur vo_tre som_meil,
pp
1º
et j'ai fait bonne gar_de... nous som_mes seu_les.

JEANINE

mf

C'est vrai, ——— j'ai fui, et comme u_ne barque en dé_

Un peu modéré

p

J.

_tres_se, j'ai couru m'abri_ter à la baïe de Grâ_ _ _

dim.

En cédant

1er Mouvement

pp

dim.

J.

_ce... Quel_le dou_ceur et quelle paix sou_ve_

pp

pp

J.

rai _nes, lors_que, près de nous, l'ou_ra_gan hurle et fait

cresc.

cresc.

J.

ra - ge!

LULU *mf*

La mer démon - té - e broie les é-cueils de la

rf *p* *rf* *p*

1º

cô - te, le vent ar-ra-che les pier - res.. E-coutez, é-cou-

cresc.

rf *p* *rf* *p*

JEANINE, qui a écouté.

mf Oui, oui, je l'en-

1º

f

- tez!

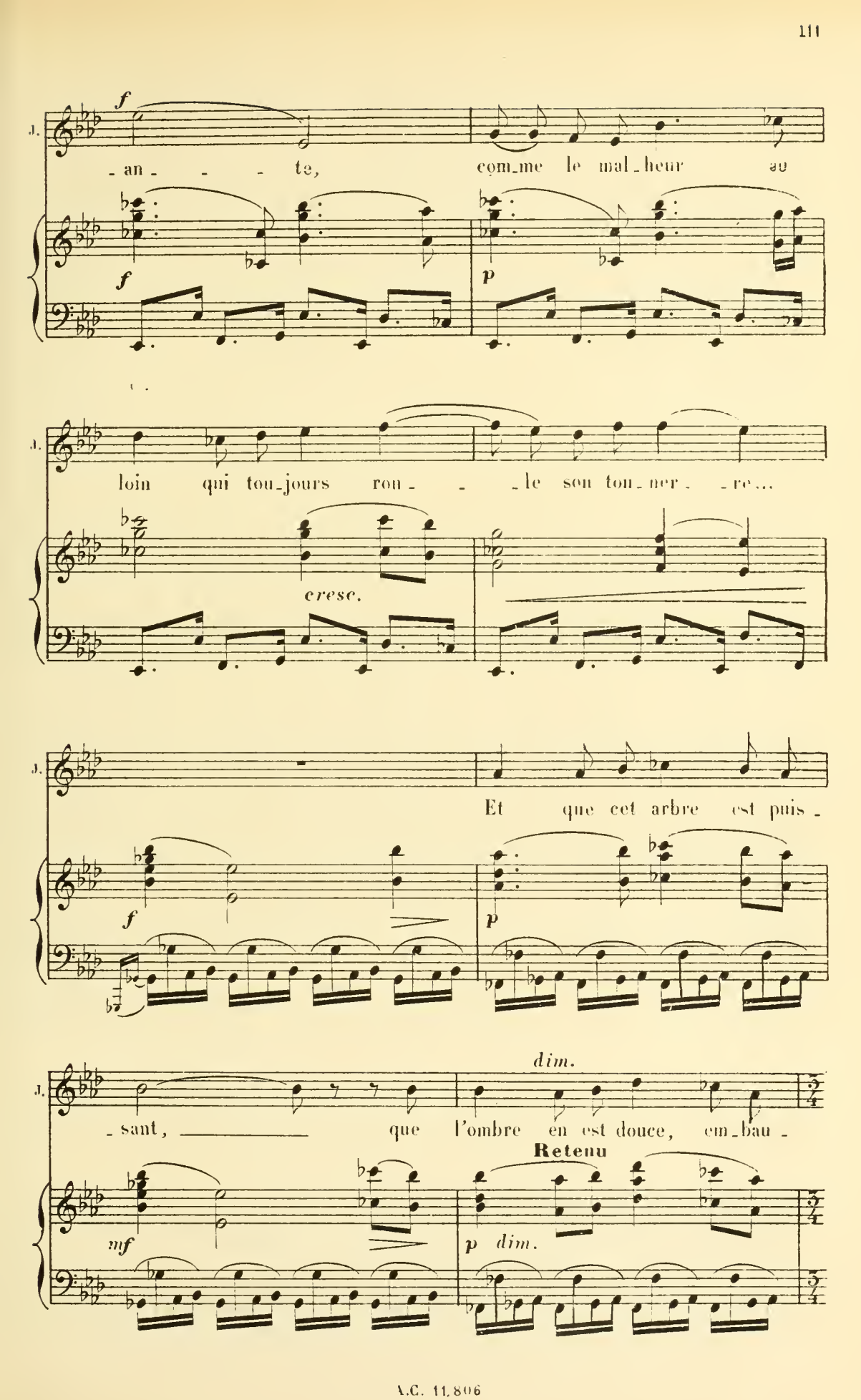
f *p*

J.

- tends. C'est u - ne cho - se me - na-çante, ef - fray -

cresc.

cresc.


f
J.
- an - - - te, com-me le mal-heur au
f
p
J.
loin qui tou-jours rou - - - le son tou-ner - - re...
cresc.
J.
Et que cet arbre est puis -
f
p
dim.
J.
- sant, que l'ombre en est douce, em-bau -
Retenu
mf
p dim.

J. *p*

_mé_ _ _e!

LULU *p*

Un peu plus modéré

Par les mers, au

pp

cresc. *dim.*

Lu

sein des î_les i_gno_ré_es, il est des re_fu_ges pa_reils...

cresc. *dim.* *p*

Lu

Et c'est pour ces pa_ra_dis lointains que je vais re_par_

Lu

_tir, a_vec le maî_ _ _ _tre.

Un peu vif

dim. *pp*

JEANINE

pp

Par - lez - vous donc de Ri - - chard, mon en - fant? —

JEANINE

Le cou -

LULU

pp

Je par - - - - le de mon maî - - tre.

J.

- nais - sez - vous — de - puis long - temps? —

LULU

Là - bas, —

LU

— dans l'i - - - - - le for - tu - - né - - e, quand —

pp

il m'a re_cueil_lie, a_

_près le mas_sa_cre des miens, j'a_vais douze ans, et j'en aurai bientôt

cresc.

quin_ze. Mais je le con_nais de_puis tou_

cresc.

JEANINE

p

Vous ne l'a_vez

mf

_jours.

mf

p

J.

plus quit_té?

LULU

p

Je suis son

Lu

om_ _ _ _ _ bre qui l'ac_com_ _pa_ _gne. Et pour_

Lu

_tant c'est moi qui l'em_mè_ _ _ne, c'est moi qui suis son

cresc.

cresc.

mf

Lu

à_ _ _ _ _ _me voy_a_ _ _geu_ _ _se.

f

Modéré

cresc.

f

p

JEANINE, la voix tremblante.

p

Et vous l'ai _ mez? ___

Lº

p

Mon sang est à lui, ___ mon

Lº

souffle est à lui.

dim.

Il est mon maître, et je l'ai _ _ _ _

Retenu

dim.

JEANINE, entendant un bruit de pas.

mp

Quelqu'un vient...

Lº

pp

_ me!

Vif

p

effrayée.

J. N'est-ce point l'au - tre, qui va me battre en - co - re?

p

LULU, regardant.

mf

C'est u - ne fem - me, là, par - mi les ver - du - res.

cresc.

JEANINE, reconnaissant sa sœur.

f

Ma sœur Mari - an - ne!

Très vif

f

LULU

p

Elle s'éloigne,

Je vais au na - vi - re chercher le maî - - - - tre.

p

pp cresc.

f

pendant que Marianne descend en scène.

MARIANNE

f

Toujours vif et emporté

Je pensais bien te trou_ver i_ ci, dans ce lieu d'a_

ff

f très marqué

M.

_si _ _ _ le...

Landry est chez

f

ff

f

M.

moi en u_ne ra_ge de ja_lou_ sie af_freu_ se.

Et je sais tout.

f

JEANINE

p

Que sais-tu donc, ma sœur?

MARIANNE *mp*

Même mouvement

Ri _ _ _

p

M. -chard a vi - o - - lé son ser - - -

M. -ment, il est re - ve - - nu et _____ vous at - ten -

cresc.

M. -dez que l'ou - ra - - gan ces - - se,

M. pour que ce na - vi - re vous em - - por - - - - - - te.

f

JEANINE

mf

C'est ta ja - lou - sie à toi qui

p

J.

par - - - le, ma sœur. — MARIANNE, dans un cri de souffrance.

f

Ma ja - lou - sie, —

cresc.

M.

— ah! oui! — Mon

f

M.

cœur s'est rou - - vert et saigne a - - tro - - ce - -

dim.

JEANINE

mp

Guéris - le, ma sœur, je n'y puis rien... Menacé-e, bat-

M.

-ment.

Un peu retenu

p

J.

-tu - - - - e, j'ai dû fuir et demander a - - sile à

J.

l'ar - bre sa - - - cré, respecté de tous.

MARIANNE

mp

Est-ce donc ce

p

M. que je dois répondre à Lan - dry qui m'attend? — Faut-il qu'il vien - ne?

JEANINE

mf

Qu'il o - - - se m'arra - cher — de ce re - - fu-ge, vé-né-ré de nos

cresc.

J. pè - - - res! *f* Tout Go-ël — se lè-ve-rait con-tre

f

J. lui! — *f* Go - - -

J.

_ël! _____ Go_ _ël! il est au bord de ta baie de

dim.

Sans lenteur

mf *cresc.* *f* *dim.*

J.

Grâ _ _ _ _ _ ce, dans ce Pa_ra_dis ouvert ___

p *p*

J.

___ aux naufragés un ar_ bre co_los_ _sal et di_

f

Un peu large

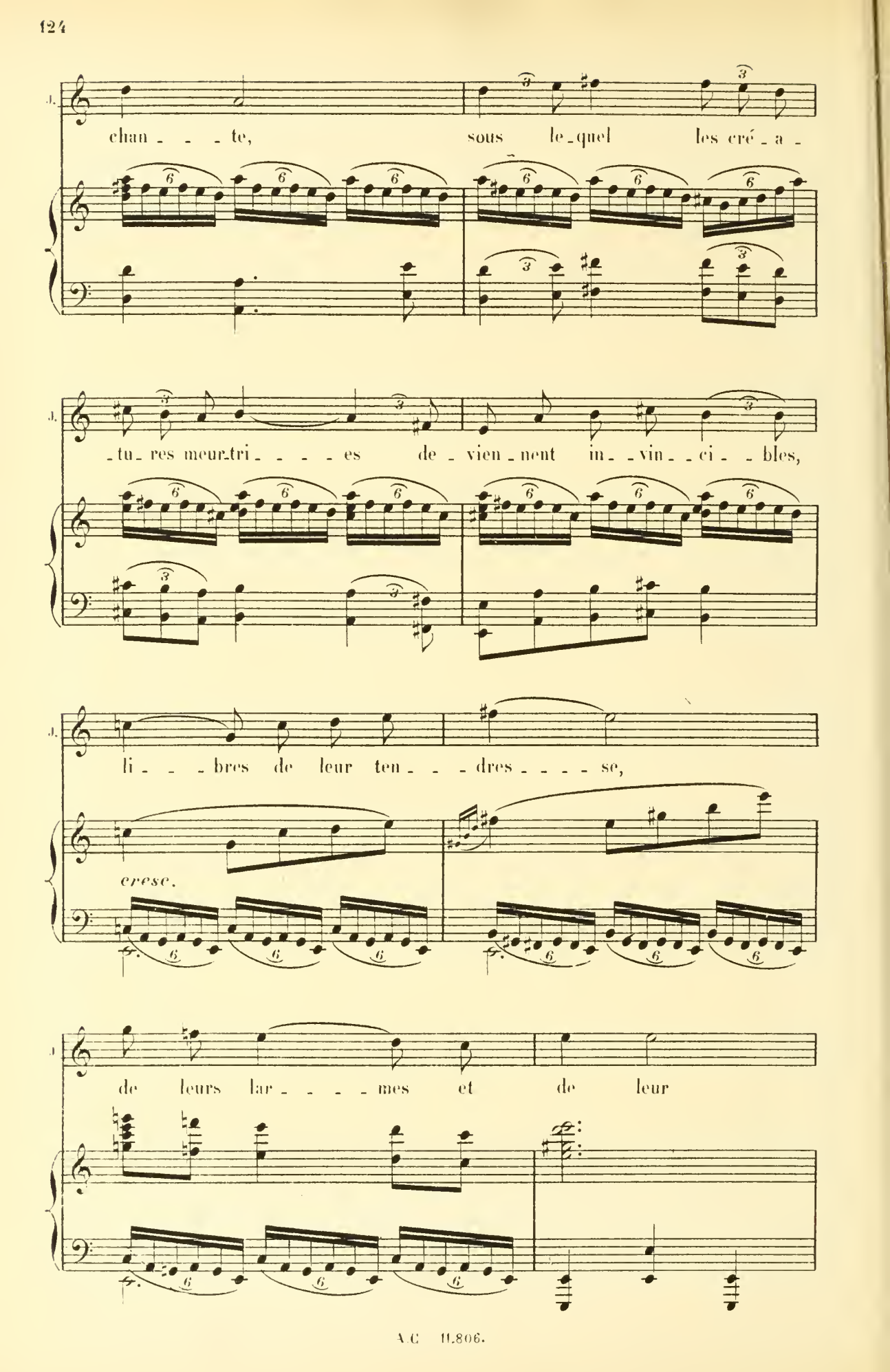
cresc. *f* *dim.*

J.

_vin, _____ l'ar_bre qui

Un peu animé

mf *dim.* *p*


chan - - - te, sous le - quel les cré - a -
- tu - res meur - tri - - - - es de - vien - nent in - - vin - - ci - - bles,
li - - - bres de leur ten - - - dres - - - - se,
cresc.
de leurs lar - - - - mes et de leur

S.N.I.C. Sc

J. joie.

MARIANNE

f

Chaleureusement

L'ar_bre com_pli_ce,

f *p*

M. l'ar_bre d'a_mour où s'a_bri_tent les a_

M. _mants cou_pa_bles et qu'u_ne sot_te cou_tu_me to_

crese.

M. _lè_re.

Animé

f

M.

Ah! que ne suis-je en - fin maîtresse de Go - - ël pour l'a - -

fp *f*

- bat - - - - - - tre!... Il chan - - - - - - te, dis-tu?

fp

JEANINE

f

Il ne chan - - te qu'aux o-reil - - - les, aux cœurs des a - mants.

M.

f

Reste donc —

Vif

mf *f*

— dans son ma-lé - - fi - - - - ce, — sœur folle —

M. — et sans pi - tié! — Et fais notre mal-

Un peu élargi

f

M. -heur à tous, si tu n'as pas la sa - ges - - - se — de te ré-fu-gi-

Elle s'éloigne violemment.

M. -er chez moi! —

Animé

f

Un peu élargi

ff

dim.

rf

JEANINE

mf *p*

Chez el - - - le! Il le fau-dra

Peu à peu, de plus en

p *rf* *p*

bien, lors-que la nuit va se fai - - - re. Mais la

plus calme

p

nuit est loin en - - co - - - re, et je suis

dim.

là, si heu - reu - - - se, dans l'at - ten - - - - - te de Ri -

cresc.

Calme

pp

J.

_chard qui va ve _ _ nir.

Chaleureusement

cresc.

f

Richard et Lulu paraissent parmi les hautes plantes.
Lulu s'arrête et montre de loin Jeanine, sans s'approcher.

J.

En retenant **Très retenu**

f *dim.*

LULU *p*

Maî _ _ _ _ _ tre, tu me l'a _ _ vais con _ fi _ _

Très calme

pp

Lu

_ée, et la voi _ _ _ _ ci...

Puisque tu n'as plus besoin de moi, je re - tourne au na - - - vi - - - re. Ah! que le beau temps re - vien - - - ne, et que les voi - les se gon - flent, pour que le na - vi - re nous rem - - por - te sur la mer im - -

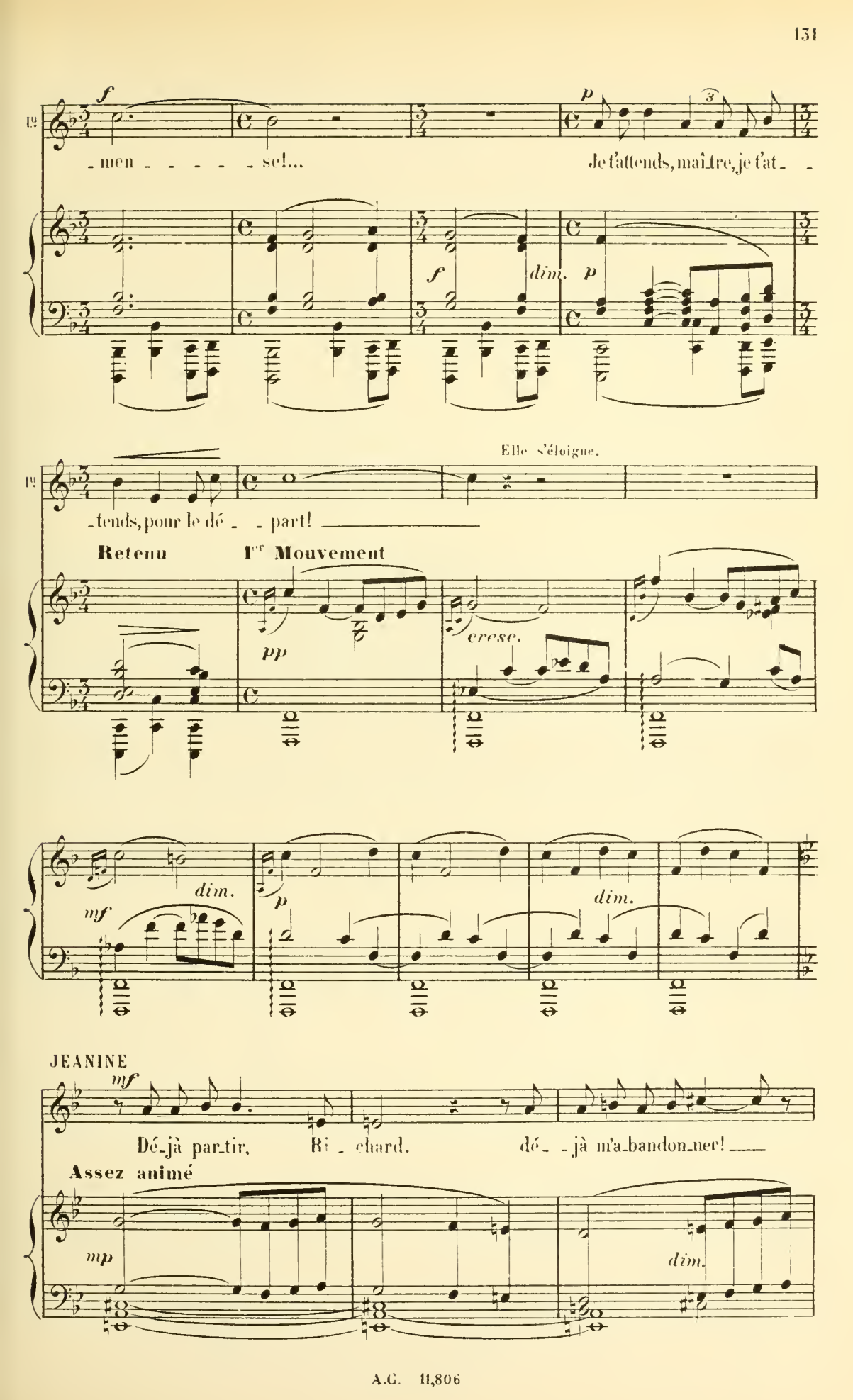
Retenu

mf

Largement

p

cresc.


f
p
men - - - - - se!...
Je t'attends, maître, je t'at - -
f
dim.
p
Elle s'éloigne.
tends, pour le dé - - part!
Retenu
1er Mouvement
pp
cresc.
mf
dim.
p
dim.
JEANINE
mf
Dé-jà par-tir, Ri - chard, dé - - jà m'a-bandon-ner!
Assez animé
mp
dim.

RICHARD

p

Non, Jea-ni - - - - - - - - ne, pas a - - - vant d'a-voir as-su-

p

JEANINE

p

Trois lon - - - gues an - -

R.

- ré vo - tre paix.

J.

- né - es d'absence, et ja - mais la moin-dre nou - vel - le!

R.

mp

Je m'en é - tais

mp

R.

fait le serment, je n'exis-tais plus pour vous.

cresc.

JEANINE

mf

Mais pour-quoi, Ri - - chard, cet - te du - re -

p

J.

- té qui nous met tous en lar - - - - - mes? ——

cresc.

RICHARD

p

Ne parlons pas de ces cho - ses, Jeani - - ne... Vous ê - - - tes la

p

R.

fem - - - me de mon frè - - re. C'est moi mê - - - - me

cresc.

JEANINE

f

Ah!

R.

qui, croyant bien faire, ai mis vos mains l'une dans l'au - - - tre.

f

J.

si je vous con - - tais ces trois an-nées — mau - di - - - tes!

J.

Plu-tôt que de re-tour - ner chez Lan - - dry,

p

J.

je me bri-se-rais le front con - tre les ro - - - ches.

cresc.

RICHARD

f *dim.* *p*

Grand Dieu! ai-je donc fait vo-tre mal- -heur? —

En cédant **Modéré**

fp *pp*

Un peu retenu

JEANINE

pp

Vous sou-ve-nez-vous, Richard, du temps où j'é-tais jeu-ne

Presque lent

pp

fil- - - - - le? C'é- -tait a-vec vous que les

J.

soirs d'é_té j'aimais à res_pi_rer sur un banc le vent du lar_ _ge!

J.

pp

Vous me trai_tiez un peu en ga_ _mi_ _ _ne, mais vous é_ _

J.

tiez si gai, si ten _ _dre, si vaillant!

RICHARD *mp*

Oui, Jeani_ne,

p

R.

je me souviens. Vous é_tiez pour moi u_ne pe_ti_te fil_ _ _le,

pp *p* *pp*

R.

car j'a_vais quinze ans de plus que vous. Je vous bat_

Un peu animé

p pp

R.

_sais sur les che_veux. quand vous vous pen_diez à mes é_

R.

_pau_les. Et nous é_tions de grands a_

Retenu

pp

JEANINE

p cresc.

Et vous souve_nez-vous, Richard, du jour où ma sœur Ma_ri_

R.

_mis.

Un peu animé

p cresc.

J. _anne à vou_lu me faire é_pou_ser votre frè _ re? J'ai pleu_

dim.

Un peu retenu

dim.

Calme

pp

J _ ré dans vos bras, vos pleurs ont cou _ lé sur mes mains.

J. *p* Ce_la é_tait très doux et ce_la me dé_chi _ rait

RICHARD, s'abandonnant peu à peu. *mf* Je me souviens, Jeani _ ne.

Sans lenteur

zfp

p

R. Je ne vou_lais que vo_tre bon _ heur à tous et j'ai

p

R.

cru don_ner ma vie à cet_te mi - nu - te pour que la

p

R.

vô_tre fut heu_reu - se. Je vous ai_mais, Jea_ni - -

f

fp

JEANINE, avec éclat.

f

Di_tes-le donc,

R.

- ne, c'est pour_quoi je suis par_ti.

Chaleureusement

mf

J.

di_tes-le donc que vous m'ai_miez, puisque vous n'avez point o_sé le di - - re!

p

mf

p

J. *mp*

Je vous ai_mais, et moi non plus je n'ai point o_sé,

J. *f*

é_touf_fé_e de lar_mes!

RICHARD *f*

Non!

f

R. *mp*

vous ne m'ai_miez pas, ne di_tes pas que vous m'ai_miez! J'é_

cresc.

JEANINE *f*

Vous é_

R.

_tais vo_tre grand frè_re.

J. _ tiez mon é_poux et mon roi. Je vous aimais, Richard,

Un peu élargi.

f

J. _ et je vous ai _ _ _ me!

RICHARD, oubliant tout.

f

Un peu largement

Ah! Jea _

f

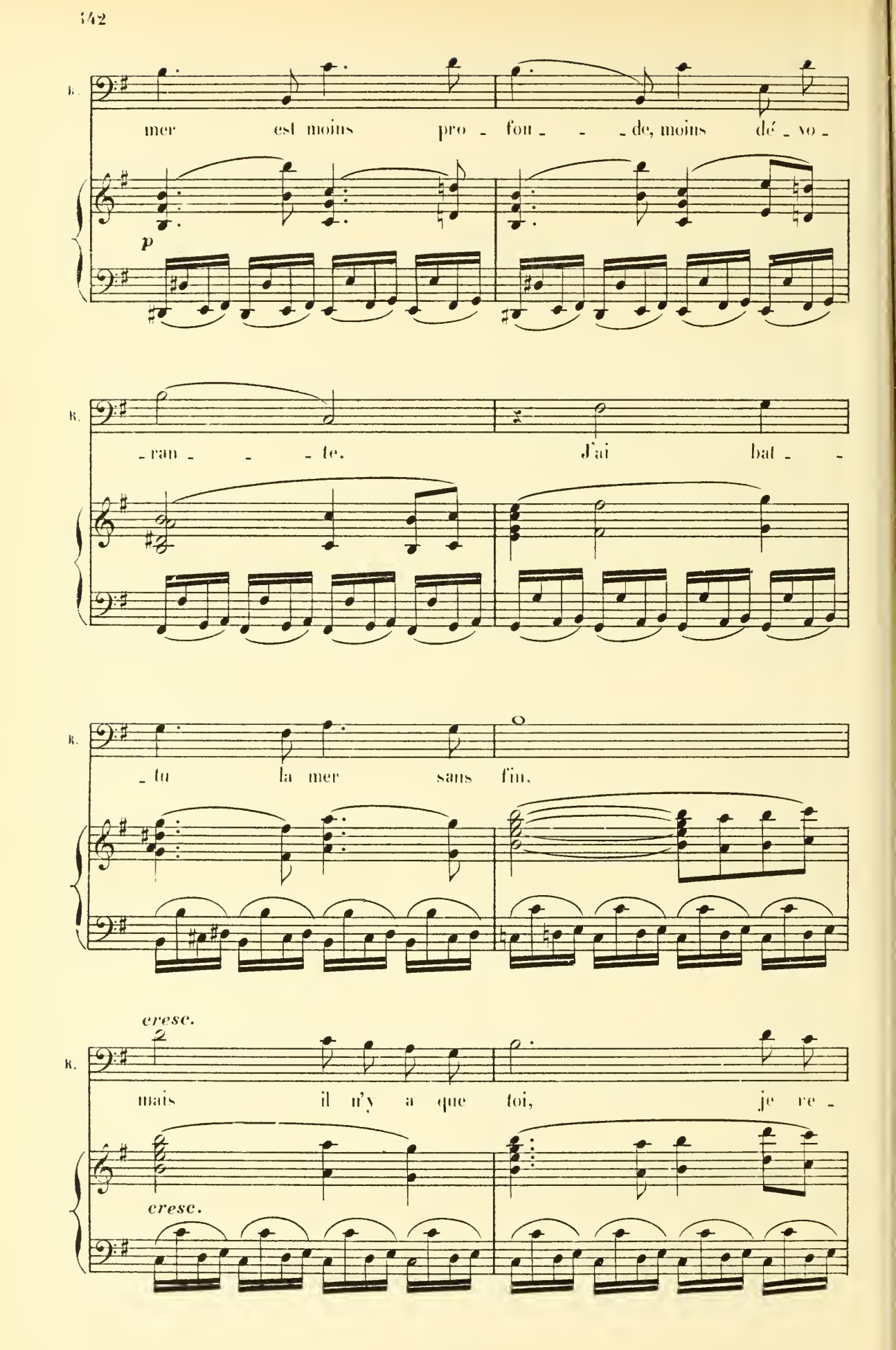
R. _ ni _ _ _ ne, femme en _ _ tré _ e dans ma chair, dans mon

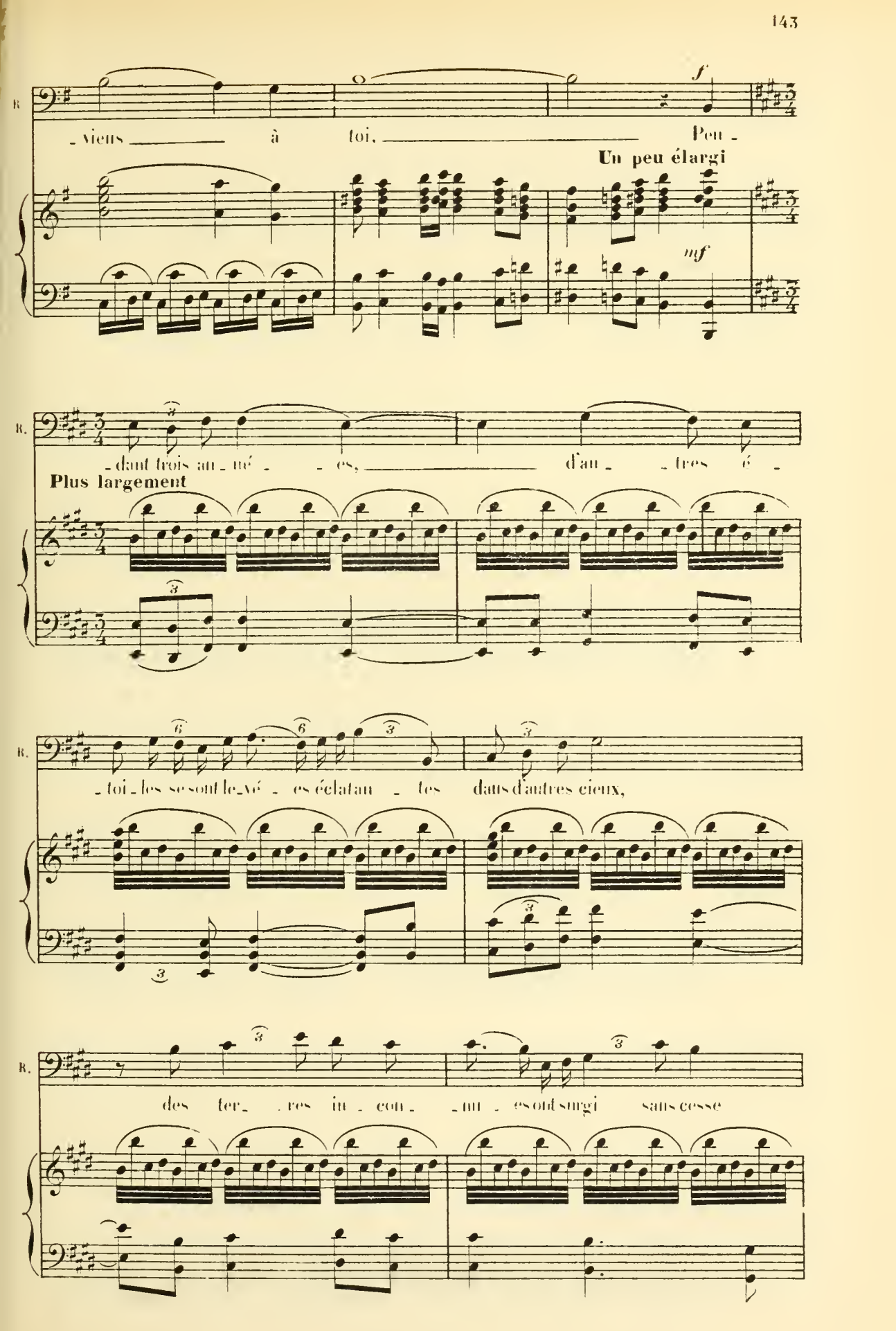
p

R. â _ me! Qui te ren _ contre f'aime et te donne sa vi _ _ e! La

mf

dim.


B.
mer est moins pro - fon - - - de, moins dé - vo -
p
B.
- ran - - - te. J'ai bat - -
B.
- tu la mer sans fin.
cresc.
B.
mais il n'y a que toi, je re -
cresc.


R.
viens à toi, Peu
Un peu élargi
f
mf
R.
_dant trois an_né_es, d'au_tres é_
Plus largement
R.
_toi_les se sont le_vé_es éclatan_tes dans d'autres cieux,
R.
des ter_res in_con_nu_es ont surgi sans cesse

R.

à l'ho_ri_zon pour s'y ef_fa_cer en_sui_te.

R.

Et, de_bout, à la prou_e du na_

Avec un peu plus de mouv!

R.

_vi_re, je n'ai ja_mais cher_

R.

_ché que toi, mes

R.

yeux n'ont ja - mais vu que

R.

toi. Mal - gré mon ser - ment, me voi -

Chaleureusement

p

R.

- ci de re - - tour,

R.

je t'ap - - par - - - tiens.

R.

C'est ta for_ce sou_ve_rai_ne qui soufflait dans la voile, et l'ou_ra_

cresc.

R.

_gan qui me ra_mè_ne n'est que la vi_o_len_ce

mf

R.

de ton dé_sir. Prends_moi donc, rien n'est

cresc.

R.

plus, ni li_ens, ni de_voirs, ni pen_sé_es.

R.

Je ne veux vi_vre que de toi.

Un peu retenu

Très animé

f

ff

JEANINE, à son cou.

f

Cher a_ _mour, je suis heu_

mp

inquiète.

mp

J.

reu _ _se... mais est-ce mon

dim.

pp *sf* *pp*

J.

cœur qui bat trop vi_ _ _te?

sf *pp* *sf* *pp*

J.

Est - ce, là - bas, les pas d'un gé - -

sf *pp*

J.

- ant qui mar - - che? J'en - -

sf *pp*

J.

cresc.

- tends tou - - jours le ga - lop d'une é - ter -

sf *pp* *cresc.*

J.

dim. *p*

- nel - le pour - - sui - - - - - te... É -

dim. *sf* *p*

J. - con_te, é - cou_te.

RICHARD *p*

Oui, là - bas, sans cesse, autour de nous...

p

R. *cresc.* C'est l'ou_ra - gan, cher a - mour. *f* Le

cresc.

R. vent ru - - git, le dé - sas_tre de par - tout nous en_vi_

f

R. - ron - - - ne, pen - dant que nous som - mes i -

dim.

dim.

R.

_ ci dans la paix en_chan _ té _ _ e de no _ tre

Retenu

R.

p

rê _ _ ve.

Plus calme

p

JEANINE, l'entraînant sous l'arbre.

p

Viens, viens nous a _ bri _

dim.

J.

_ ter sous l'ar _ _ _ bre tu _ té _

J. - lai - - re. Il est l'a - sile i - nex - pu -

Largement

Orchestre invisible derrière le décor

pp

Orchestre de la salle.

J. - gna - - ble... En - tends-tu

J. la di - vi - - ne mu - si - - que?

RICHARD *p*

Oui, j'en - -

cresc.

R.

_ tends un con _ cert délicieux qui m'en _ ve _ loppe et me pé _

JEANINE

p

Il chan _ _ te, il

R.

_ nè _ _ _ _ tre.

dim.

p

J.

chan _ te sous la bri _ se, l'ar_bre d'a _ mour! Il

J.

chan _ _ te pour nous et veut que nous

J. nous ai - mions.

RICHARD *p* *cresc.*

Son tronc é - nor - - me

cresc.

R. chan - - - - - te, ses branches lé - gè - - res

En animant peu à peu

R. chan - - - - - tent, ses feuilles sans nom - - bre

cresc.

R. chan - - - - - - - - tent,

cresc.

R.

chan - - - - - - - tent ta beau - - -

f *dim.* **Retenu**

R.

- té et mon dé - - -

f *dim.*

JEANINE *p*

A son om - bre des mil -

p

R.

- sir.

Calme, mais sans lenteur

p

J.

- liers d'oi - seaux chan - tent no - tre ra - vis - - se - -

J.

-ment, les mous - ses se ré-jou-is - sent, les her - bes nous ca -

cresc.

J.

-res - - sent, tan - dis que ses ra - meaux ——— sup -

En animant

cresc.

mf

-por - - - tent sur nos tê - - - - tes la

mf

dim.

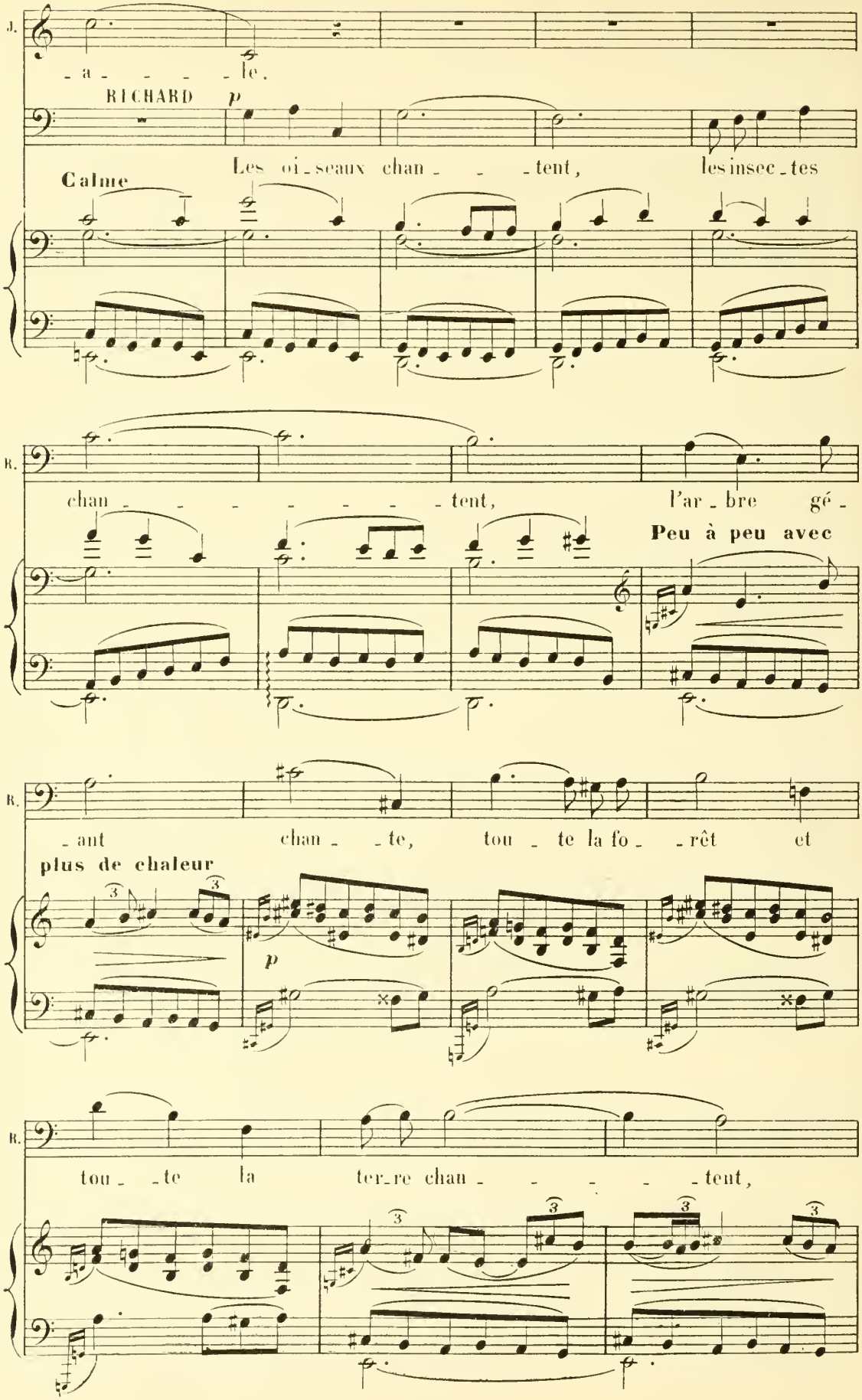
J.

ten - - - - te nup - - - ti - - - -

Un peu retenu

dim.

p


J.
_a_ _ _ _ _le.
RICHARD
p
Les oi_seaux chan_ _ _tent, les insec_tes
Calme
R.
chan_ _ _ _ _ _ _ _tent, l'ar_bre gé_
Peu à peu avec
R.
ant chan _te, tou_te la fo_ _rêt et
plus de chaleur
p
R.
tou_ _te la ter_re chan_ _ _ _ _tent,

R.

le con - cert de l'é - ter - - nel - le vi - - e

p

JEANINE *mf*

Je suis comme u - ne de ses ti - - ges

R.

chan - - - te, nous u - nit et nous em - por - te.

J.

cresc.

hau - - - tes, je sens la sè - - ve mon - -

cresc.

J.

- ter du sol dans mon ê - - - tre, et je re - -

cresc.

J. -nais à la lu - miè - re et je fleu - ris.

RICHARD *cresc.*

Com-me lui, je res - pi - re lar-ge-ment,

Chaleureusement

mf *cresc.*

R. plein de force et de sé - - ré - ni - té. Je

cresc.

R. suis, com-me lui, puis - sant, immense et bon, de-puis que tu

JEANINE *cresc.*

Et je se-rai tienne, vê - tu - e de ma seu - le che-ve-

R. m'ai - - - mes.

cresc. *p*

J. -lu - re, et tu me pren_dras tou - te,

R. Et mes lè - vres te bai_se - ront si fort qu'el_les i -

cresc.

J. dans un bai - ser si long, si fort,

R. - ront jusqu'à ton cœur et mes bras te possède - ront si fort que ta

p

cresc.

J. que j'é_pui - se - - rai, en un souffle, l'en -

R. vi - e se fondra dans ma vie,

A.C 11.806

Un peu retenu

f Animé

J. -tier bonheur de l'ex - is - - - ten - - - - -

R. à ja - - - mais!

Animé

f

J. -ce. Et tu m'emmè - ne - - ras loin d'i - -

R.

mp

J. -ci, loin de l'affreux pas -

R. Et je t'emmè - ne - - rai dès que le vent d'es - poir au - ra gon -

J. -sé. Et tu m'emmène - ras dans quelque

R. -flé la voi - - le du na-vi - re.

cresc.

J. île i - gno - ré - e plus verte en - core, et plus douce

J. et plus ten - - - dre.

RICHARD *f*

Je t'emmènerai dans une î - le d'a - mour et d'éternel so - leil!

Un peu largement

f

m.d.

cresc.

J. Et nous serons seuls, à ja - mais, aux bras l'un de l'autre, et nous n'aurons pas as -

cresc.

R. Et nous serons seuls, aux bras l'un de l'autre, à ja - mais, — et

Animé

cresc.

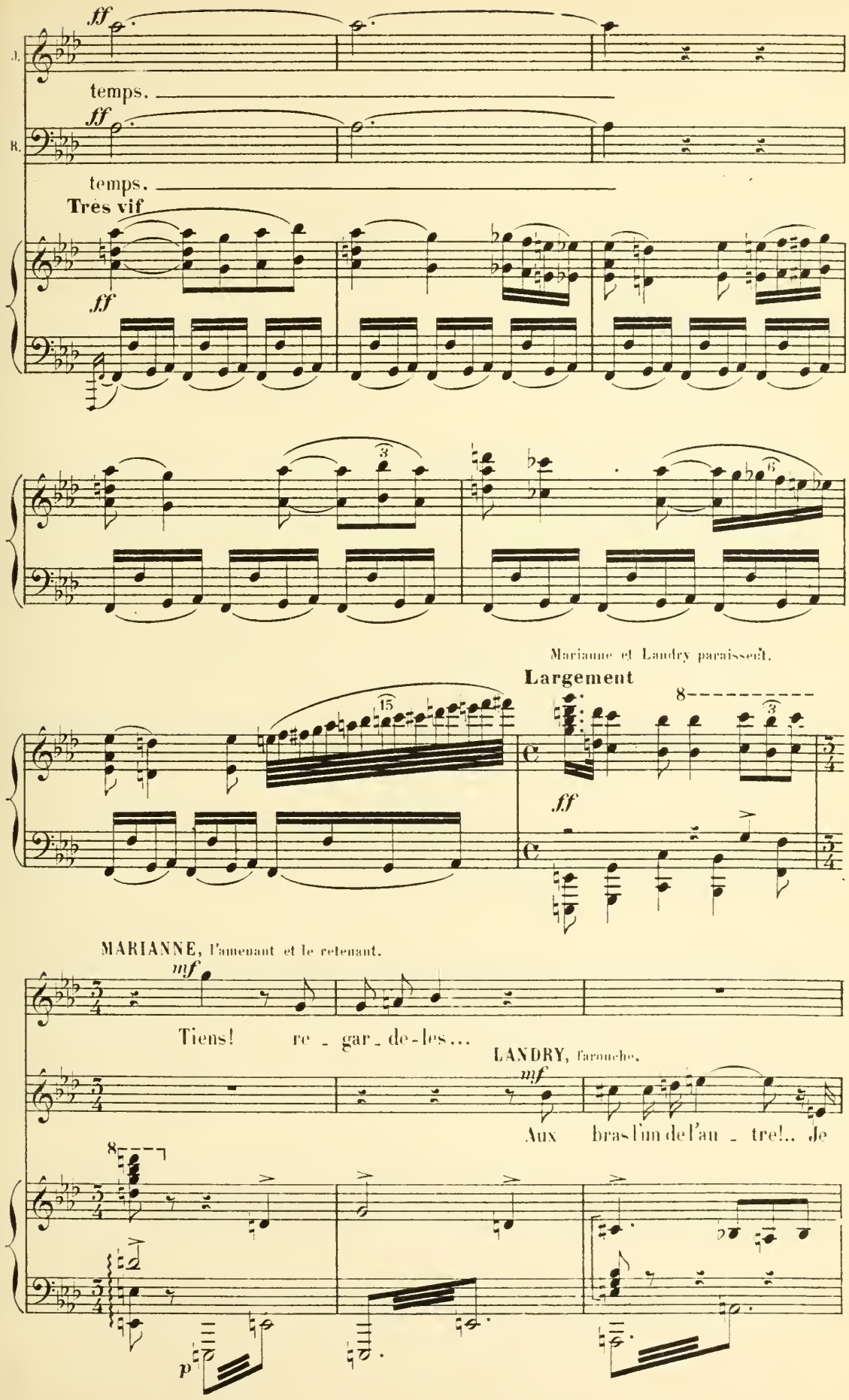
J. - sez pour nous ai - mer et nous é - treindre, de l'in - fi - ni

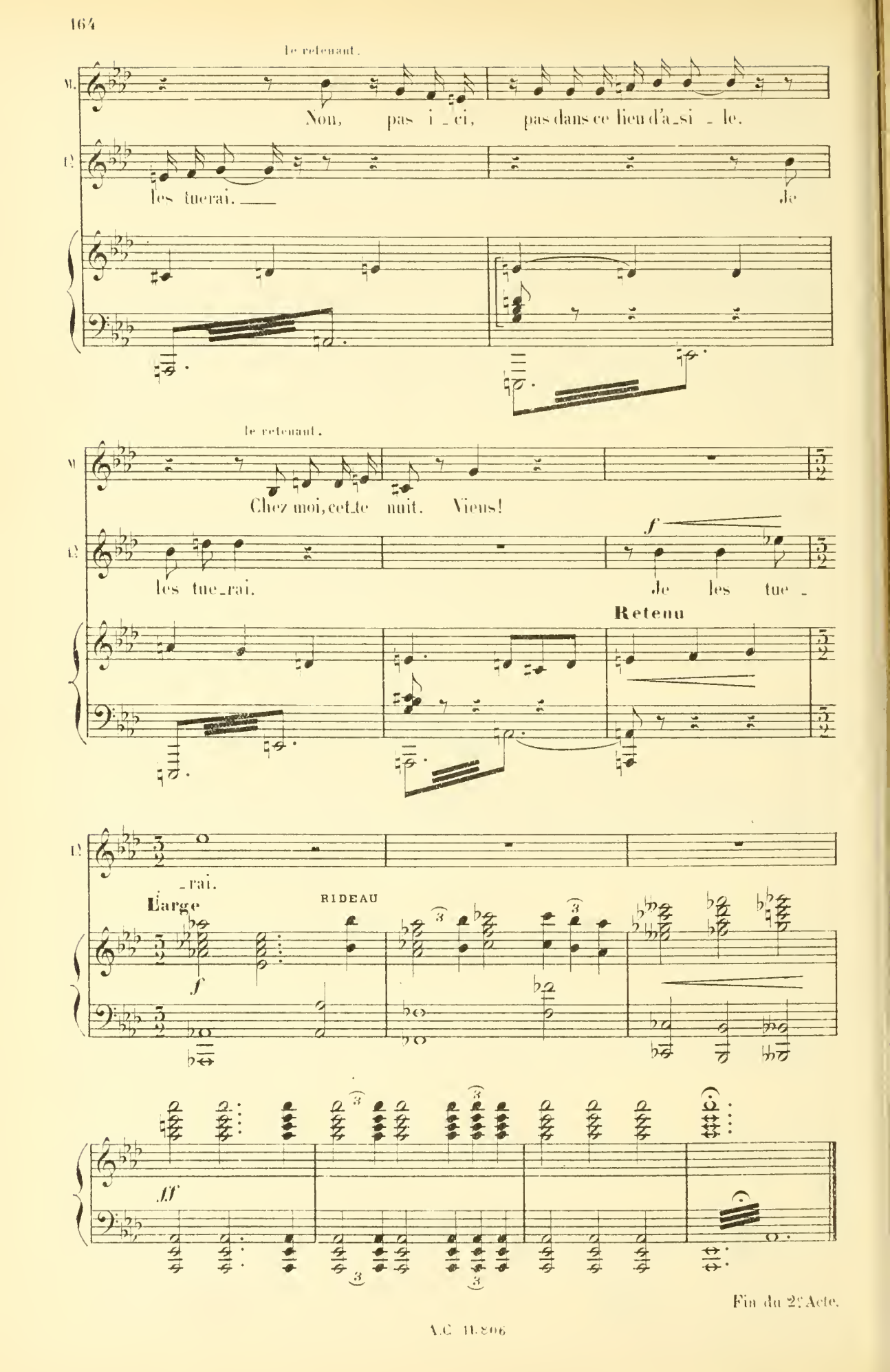
R. nous n'aurons pas as - - sez pour nous é - treindre, de l'in - fi - ni

J. de l'es - pa - ce et de l'é - ter - ni - té des

R. de l'es - pa - ce et de l'é - ter - ni - té des

Un peu retenu


ff
temps.
ff
temps.
Très vif
ff
Marianne et Landry paraissent.
Largement
ff
MARIANNE, l'amenant et le retenant.
mf
Tiens! re - gar - de - les...
LANDRY, farouche.
mf
Aux bras l'un de l'au - tre!.. Je
p



Fin du 2e Acte.

ACTE III

Chez Marianne. La salle du Rez-de-chaussée. Un intérieur de grande maison de pêcheurs, antique, rude, barbare. Des filets pendus, des cordages entassés, des voiles pliées, amoncelées dans un coin. Une large table, des chaises, des bancs de chêne, mal équarris. Un escalier de bois monte à gauche, mène à une chambre supérieure, où a couché Richard. Au fond, la porte d'entrée donnant sur la mer. A droite, la porte de la chambre de Marianne, où a couché Jeanine. Une lampe fumeuse est allumée, sur la table. La nuit, avant le lever du jour. — Pendant tout l'acte, l'ouragan fait rage, au dehors. A chaque fois qu'on ouvre la porte du fond, sur les ténèbres de la mer, la rafale entre en un souffle furieux.

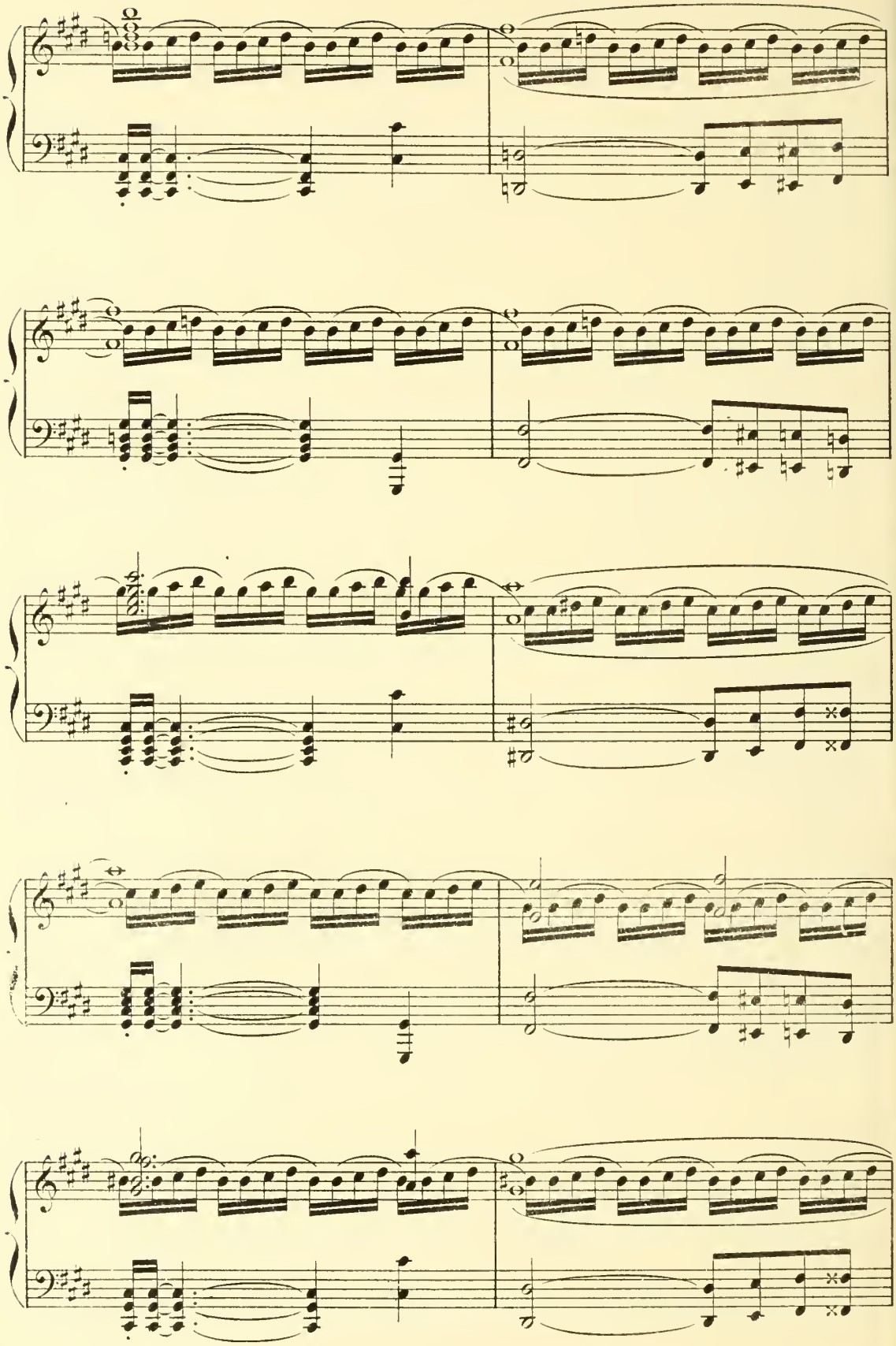
Très brutalement animé

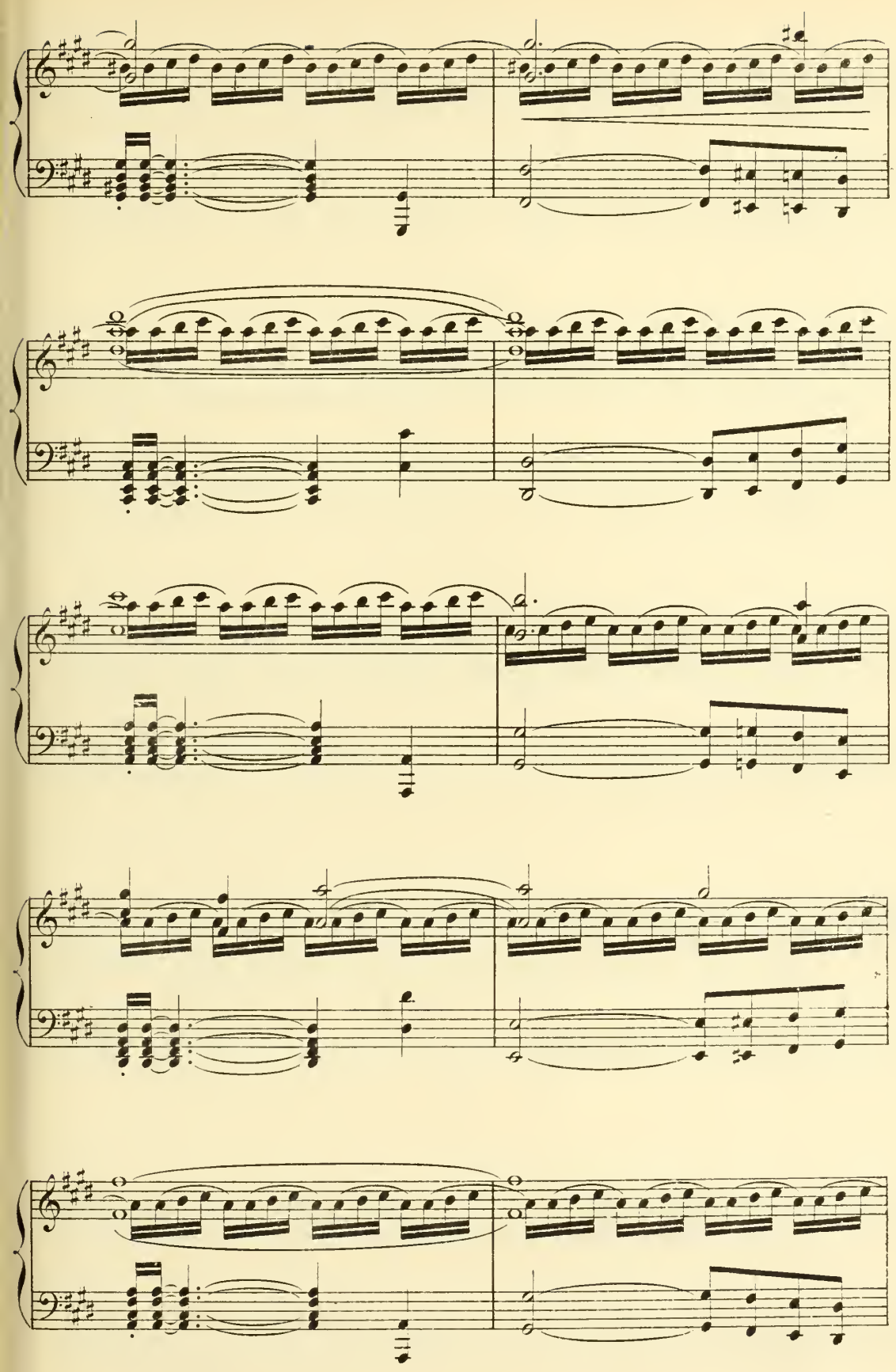
PIANO

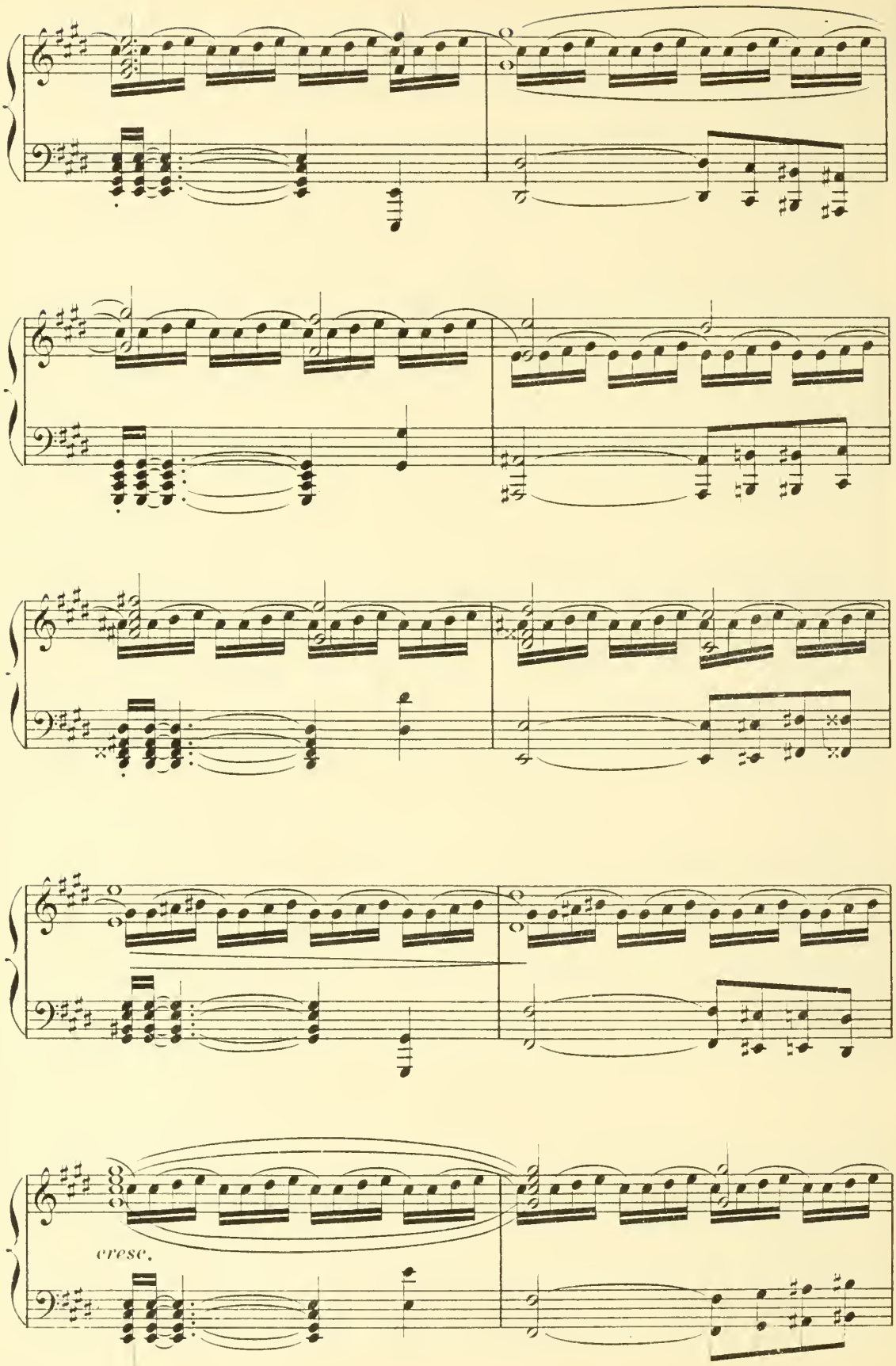
f

Passionnément chanté.

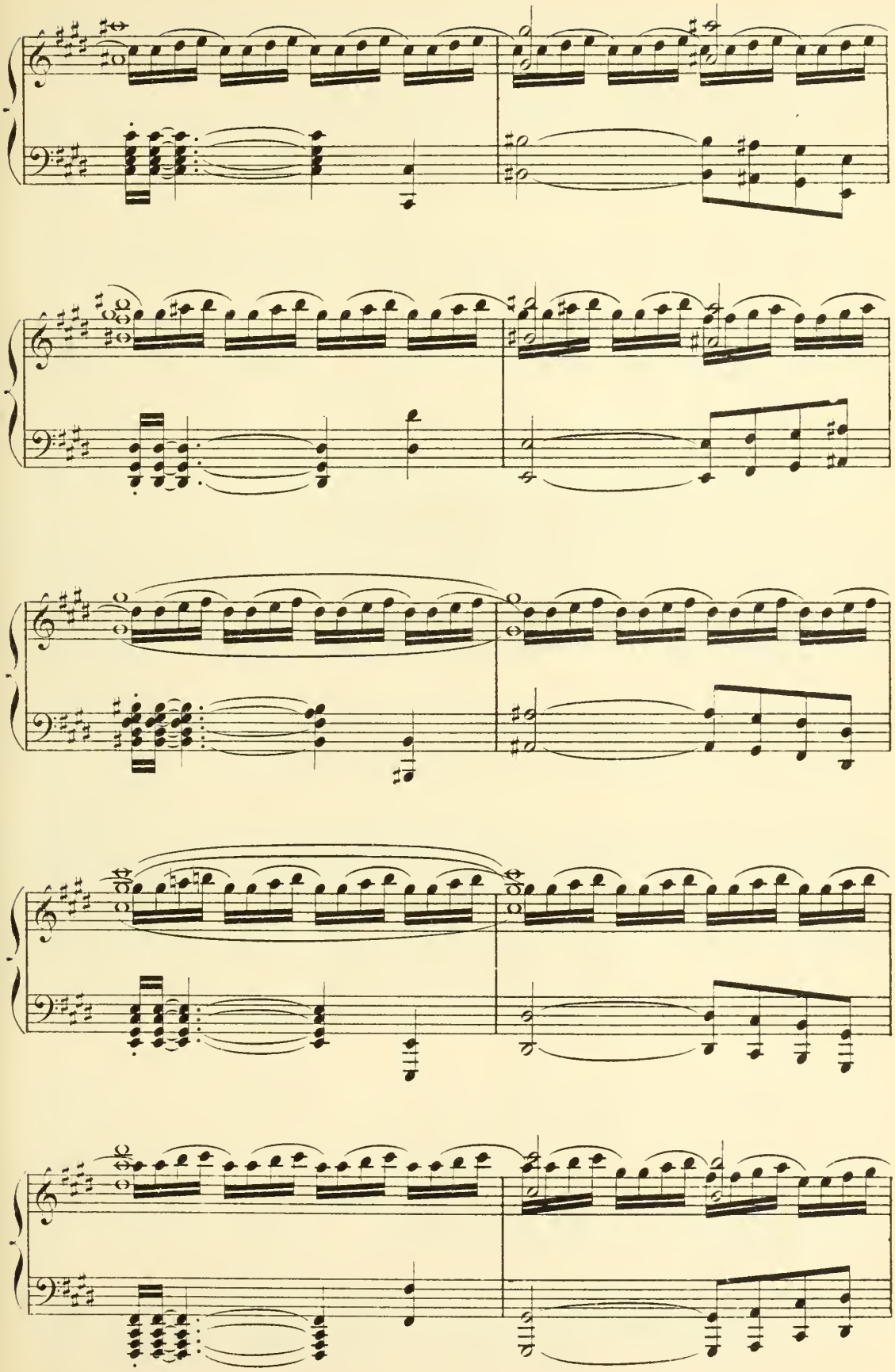
f

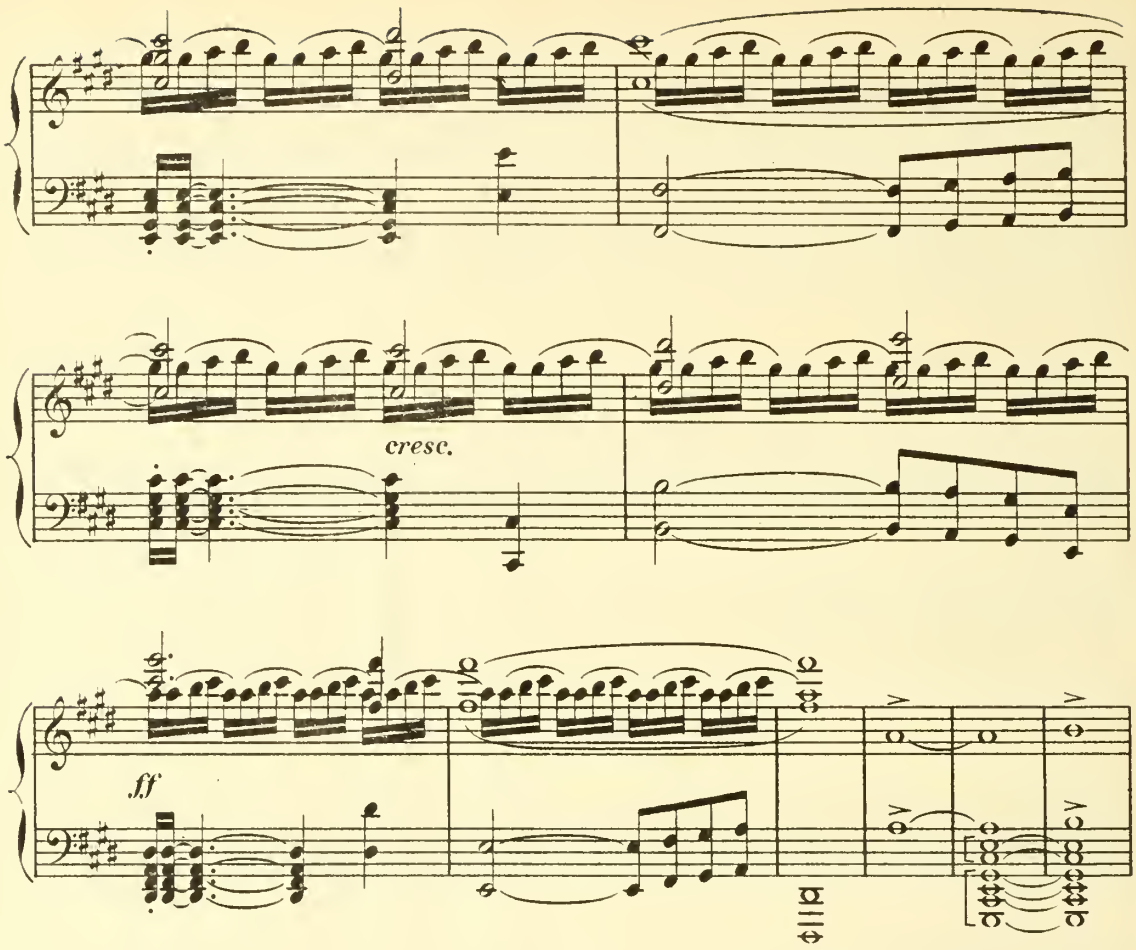






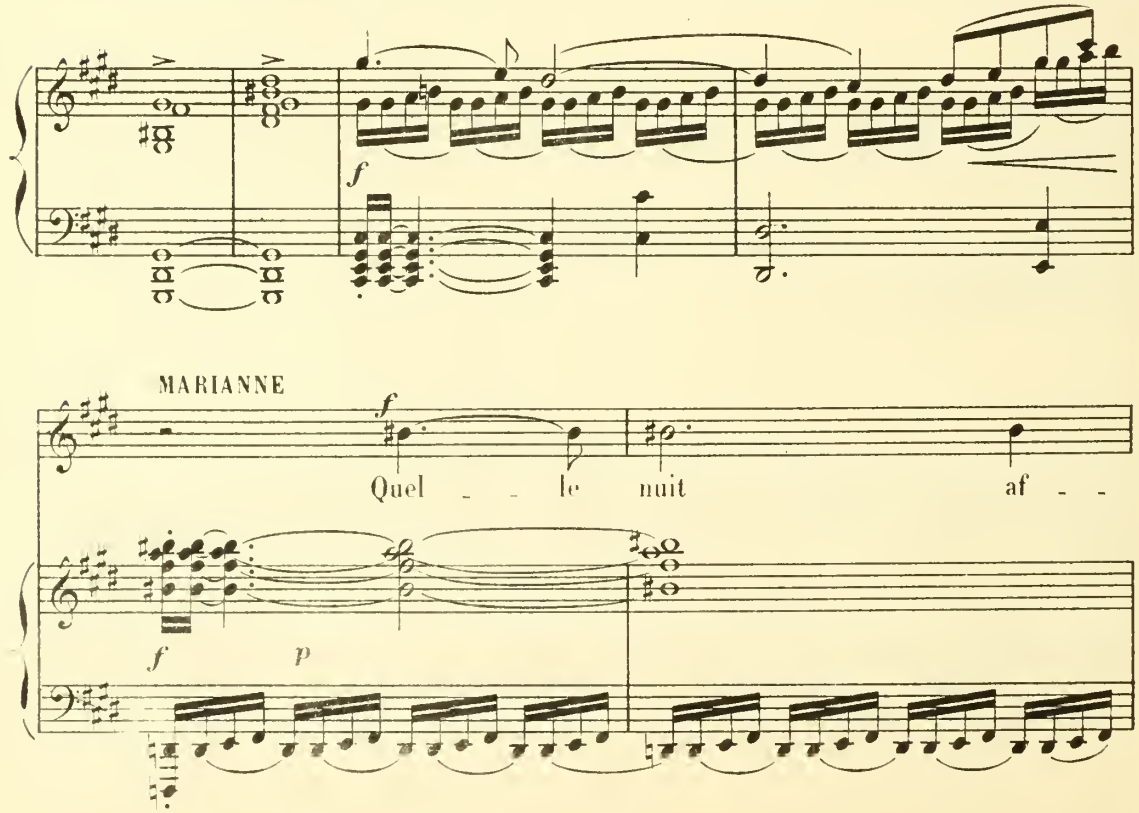
A C 11806





ON LÈVE LA TOILE

Marianne est assise près de la table, à coté de la lampe, songeuse et farouche, Gervais, debout au fond, tient d'une main la porte grande ouverte, et a, dans l'autre, un falot allumé.



M.

freu - - - - se!..

f

M.

L'ou - ra - gan n'a ces - sé de rou - ler son ton -

f *p*

M.

ner - - - re.

f

GERVAIS, regardant au dehors.

f

Ni ciel, ni eau, ——

f *p*

G.

rien que le cha_os dé_chai_né des té_

f *p*

G.

_nè_ _ _ bres.

f *cresc.*

MARIANNE, se retournant.

f

Gervais, fer_me donc cet_te por_ _te.

ff *mp*

M.

Tou_te la tem_pê_te qui en_ _ _tre fait craquer la

M. sal - - - - le.

GERVAIS *mf*

Mai - -

f

dim.

G. tres - - - - - - se, je

p

G. guet - - - te les feux de nos

G. bar - - - - - - ques... Les

G.

fem - - - mes sont là, sur le

G.

port, mal - gré la

Une cloche commence à sonner, au loin.

G.

pluie, dans l'hor - rible at -

G.

- tente, à plon - ger leurs pau - vres

crescc.

G.

yeux au fond de ce né -

dim.

Il pose son falot par terre, près de la porte.

G.

-ant.

LES FEMMES, au dehors.

SOPR. et CONTR.

f

O Dieu de bon -

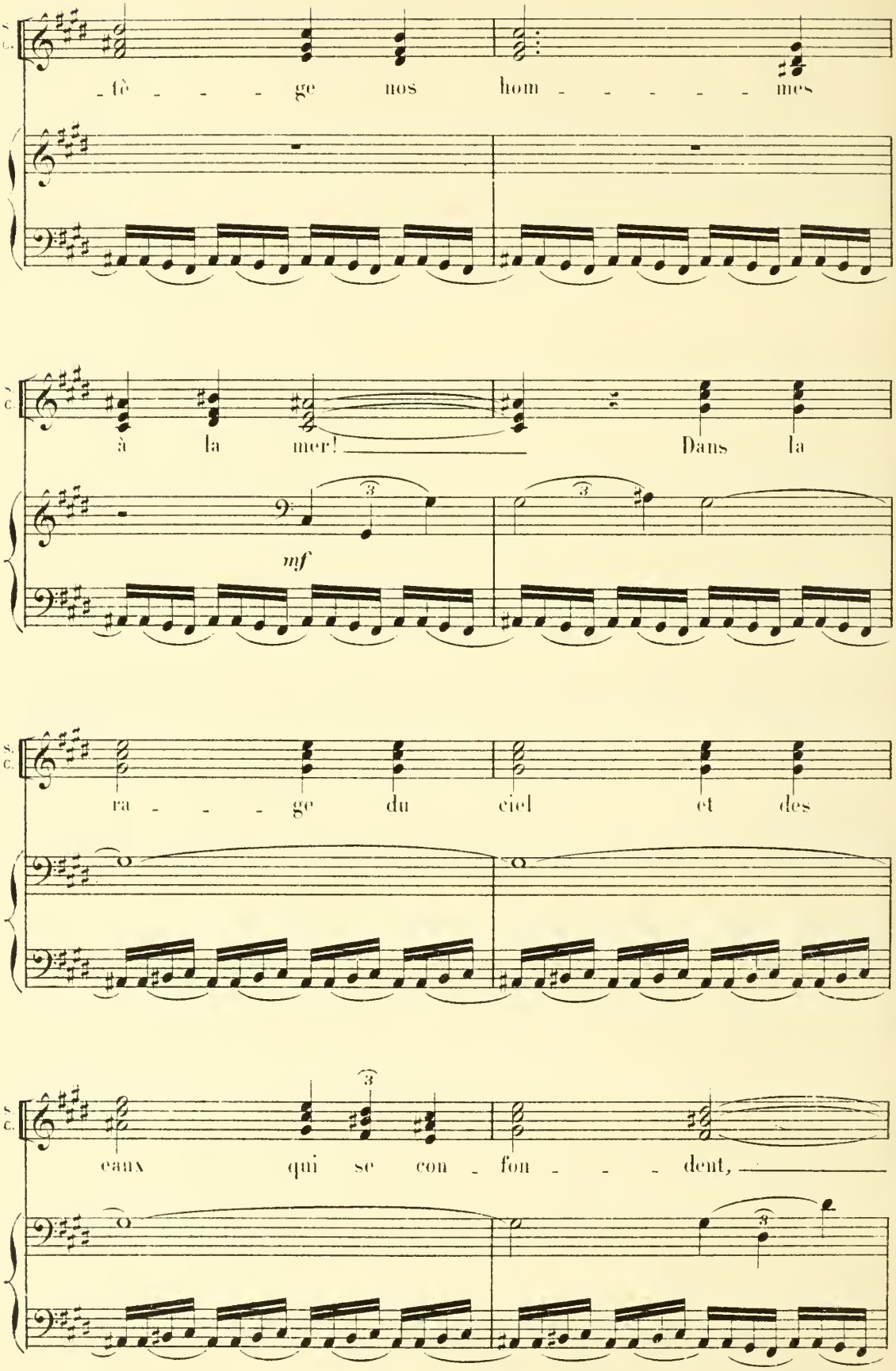
p

S. C.

-té et de mi - sé - ri -

T. C.

-cor - - - de, pro - - -


S.
C.
_tè _ _ _ ge nos hom _ _ _ _ _ mes
à la mer! Dans la
mf
ra _ _ _ ge du ciel et des
eaux qui se con _ fon _ _ _ dent,

s.
c.

tends - leur ta main

s.
c.

se - cou - - rable, ô

cresc.

cresc.

s.
c.

Dieu de bon - - té et

GERVAIS

f

Ah!

s.
c.

de mi - - sé - - ri - - cor - - - - - - -

G.

cet - te la - men - ta - ti - on des fem - - -

S. C.

ff

- de!

f

G.

- mes dans la nuit. tan -

p

G.

- dis que les hom - - - - mes

G.

sont en per - di - ti - on,

G.

on ne sait où!

LES FEMMES. SOPR. et CONTR.

f

O

p

S. C.

Dieu de bon - - té et

S. C.

de mi - - sé - - ri - - cor - - - de,

mf

S. C.

rends - - moi mon en - -

- fant, rends - - moi mon é - -

s. c.

- poux, rends - - moi mon pè - - -

s. c.

- re, rends - moi mon frè - - - - re!

s. c.

Que ta co - - lè - - - re s'a - -

s. c.

- paise, et nous te bé - - ni - -

s. c.

cresc.

- rons, ô Dieu de bon - -

cresc.

s. c.

- té et de mi - - sé - - ri - -

s. c.

- cor - - - - - - - - - - - - -

GERVAIS, s'agenouillant, répétant.

mf

O

ff

S. C.

- de!

f

G.

Dieu de bon - - té et

p

G.

de mi - - sé - - ri - - cor - - - de,

G.

rends - - moi mon pe - - tit

G.

Pier - - - re, rends - - - moi mon pe - - tit

G.

Jac - - - - - - ques.

G.

Ne me les prends pas

p

G.

com - me tu m'as dé - - jà pris

G.

mon grand fils, leur

G.

pè - - - - - - re.

cresc.

G.

Et je te bé - ni -

cresc.

G.

- rai, ô Dieu de bon -

G. -té et de mi - sé - ri -

dim.

G. -cor - - - - - - de.

MARIANNE, à elle même.

mf

Oui, c'est ter - ri - - -

p

M. - - - - ble d'a - voir ceux qu'on

M. aime en pé - - ris - de

M. mort.

cresc.

M. Mais il est d'au - - tres ou - - ra - -

cresc.

M. - gans, et j'en ai.

M.

moi, le cœur dé - chi -

M.

- ré... Fer - me,

f *ff* *mp*

M.

fer - me la por - te, Ger - vais! Le vent va souf -

M.

- fler la lam - pe.

ff

GERVAIS, fermant la porte.

mp

Je n'ai pas sou - ve - nan - ce d'u - ne

Presque aussi animé

p

G.

nuit pa - reil - le. Et j'ai

G.

vu tant de bar - ques bri - sé - es,

G.

tant de corps meur - tris je -

G. _ tés sur le sa _ _ ble...

Même mouvement

p

mf

G. Ah! _____ cet _ te vie du pê _ cheur, _____ l'â _ pre _

G. _ té du flot qui tan _ ne le vi _ sa _ ge, le dan _ ger _____

G. ___ des bri _ sants qui raf _ fer _ mit le cœur, _____ le sau _

cresc.

G.

-vage a - mour de la mer qui ne lâ - che plus les

cresc.

G.

hom - mes qu'elle a con - quis! Ah! la gueu - se,

f

Un peu large

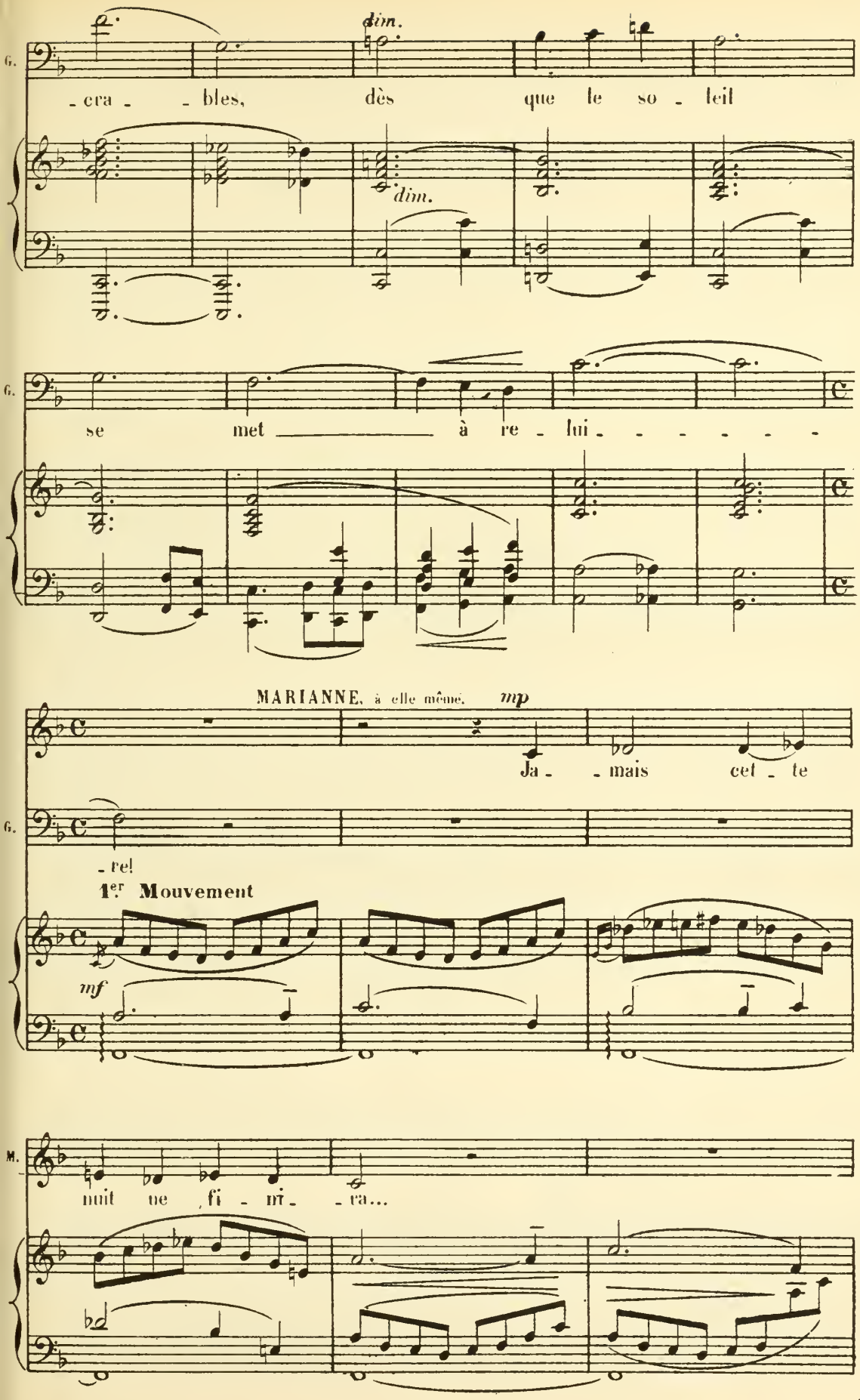
mf

G.

l'as - sas - si - ne, que nous maudis - sons en l'a - do - rant,

G.

en nous redon - nant à el - le corps et âme, après ses meur - tres e - xé -


dim.
G.
-cra - - bles, dès que le so - leil
dim.
G.
se met à re - lui - - - - - -
MARIANNE, à elle même.
mp
Ja - - mais cet - te
G.
- re!
1er Mouvement
mf
M.
nuit ne fi - ni - - ra...

Quatre heu - res! Le jour va pourtant bientôt naî - - - tre.

p

GERVAIS

mp

Maîtres - - se, vous ne vous ê - tes point cou - ché - - - e?

MARIANNE

mp

Non, je n'ai pu dor - - mir.

GERVAIS

mp

Qua - - tor - - ze de vos bar - - ques sont en

Agité

p

MARIANNE *mp*

Quoi?

G. mer, et ce se - rait pour vous la ru - i - ne...

M. que me dis-tu? Ah! oui, mes bar - - - ques!

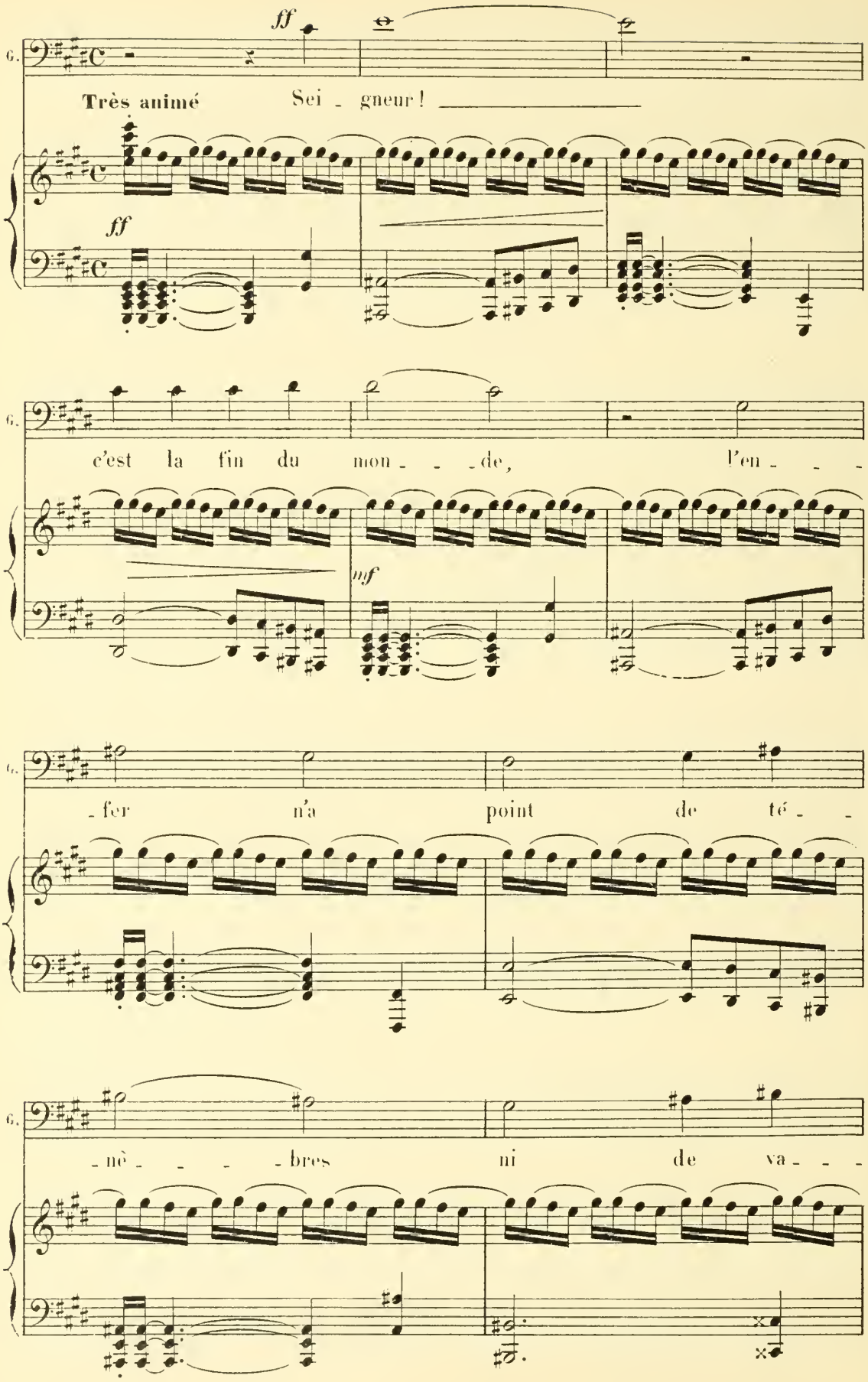
GERVAIS *mp*

Et je com - prends qu'a - vec un tel sou -

Il va rouvrir la porte toute grande.

G. - ci on ne puis-se dor - mir...

cresc.


G.
ff
Très animé
Sei - gneur!
ff
G.
c'est la fin du mon - - - de, l'en - - -
mf
G.
- fer n'a point de té - -
G.
- nè - - - - bres ni de va - - -

G.

car - - - - me pa - - - reils!..

G.

f

Je vais re - join - - - - - dre les

p

G.

fem - - mes, je veux voir mon Pierre et mon

Il reprend son falot.

G.

Jac - - - - ques re - ve - - nir.

MARIANNE

f

Fer - me, fer - me la porte et laisse-moi!.. Le

ff *mp*

Gervais sort et referme la porte.

M.

vent va souf - fler la lam - - - pe.

ff

M.

f

Un peu modéré

Mes bar - ques!

f

m.g.

rf p

M.

Ah! qu'elles cou - - - lent, qu'el - - les pé - ris - sent, et les

f

rf p

M.

hom - mes, et le mon - - - de! Que l'ou-ra -

f

M.

- gan redouble et qu'il em - por - - - - te

rf p

f

M.

cet - te mai - son comme u-ne feuille sè - - che!

rf p

M.

Vent de tem - pê - te, vent de mort,

En animant

mf

12

M. souf - - - - - fle, souf - - - - - fle!

cresc.

M. Il est dans mon cœur un ou-ra-gan plus sau - vage en -

Modéré

f

mp

M. - co - re. Je n'ai pu dor - mir, mon a -

Très animé

p

M. - mour lutte avec ma ra - - ge, et c'est un af - freux com -

M.

_bat où ma rai_son _____ chan_cel_ _le. Lan_

p cresc.

M.

_dry va ve_nir, dois_je lui li_vrer Ri_chard, qui

dim.

M.

dort _____ con_fi_ant sous mon toit? Ri_ _

express. **Sans rigueur** **Un peu moins vif**

p *f*

M.

_chard que j'a_do_ _ _re! _____ Ri_ _ _

dim. *p*

M. _chard, grand Dieu! sous le cou_teau de son frè_ _re!

M. Ah! le per_ _ _dre, le voir là, san_

M. _glant à mes pieds, a_bat_ _

cresc.

M. _tu, mort! Tou_ _ _te ma

En retenant peu à peu

M.

for - ce se bri - se, je l'ai - me trop.

M.

f

Mais, non, qu'il meu - re, puisqu'il re - fu - se d'être à moi pour se don-

Un peu modéré

f

xf p

M.

-ner à une au - - - - tre! Ah! oui,

f

cresc.

M.

le sa-voir mort, plutôt qu'une au-tre ne me le vo - le!

Un peu largement

ff

Animé

On frappe à la porte.
Elle va ouvrir.

Très animé

ff

f

LANDRY, échevelé, méconnaissable.
Il a refermé vivement la porte.

f

La pluie m'a veu - - gle,

Modéré

fp

MARIANNE, ne le reconnaissant pas.

p

Qui

L.

le vent m'emporte les che - veux. C'est à rendre fou.

pp

M.

donc es - tu, toi, que la tem-pê - - te m'a - mène, ha-gard,

p

M.

— à moitié dé_vê_ _tu?... — Ah! oui, Lan_

p

Retenu

pp

M.

dry que j'at _tends! La mort est a_vec

pp

Modéré

pp

M.

toi, el_le t'a chan_gé le vi_sa_ _ge... A_lors, c'est toi?

Retenu

LANDRY

mf

A l'heu_ _ _re que tu m'as fi_xé_e... Ils sont là tous les deux?

p

Modéré

p

MARIANNE

mf

Oui, comme je te l'ai pro - mis... Tout à l'heu - re, pour se rendre au na -

cresc. *dim.*

M.

- vire, ils vont traverser cette sal - le... Ils dor - ment en - co - re.

LANDRY. farouche.

f

Ensem - ble?

Vif

f

MARIANNE, hors d'elle. désignant les deux chambres.

f *mp*

En - semble! es - tu fou! Non, non! lui là - haut, elle i - ci,

f *fp*

M.

f

dans ma cham - bre... En - sem - - - ble! grand Dieu!

Retenu

f

M. est-ce que tu me ver - rais là, si tran - quil - - - le?

Un peu vif

Même mouv!

p pp

M. LANDRY Jalouse, oh! oui, ja - -

p f

Tu es donc jalou - - - se, toi aussi?

Vif

f

M. - lou - - - - se... Crois-tu donc que c'est pour le plai -

mf p

M. - sir de les fai - re tu - er chez moi que je te les li - - - vre?

f f

M. *f* *p*

J'aimais Richard, tu le sais bien. — S'il n'est pas à moi, je te le don - ne.

p

M. *mf*

LANDRY

Et de mê - me mer -

mf

Que m'impor - te! Donne-les moi, et mer - ci!

p *cresc.*

M. *f*

- ci à toi, si tu venges ma tor - tu - - re de femme dédaignée et jalou - -

Un peu retenu

fp

M.

- - - - - se!

LANDRY, avec une rage croissante.

mf

Très animé

Ja - lou - - - - - se, tu te

p

mf

crois ja - - lou - - - - - - se?

f

mf

Sais - tu seulement ce que c'est?

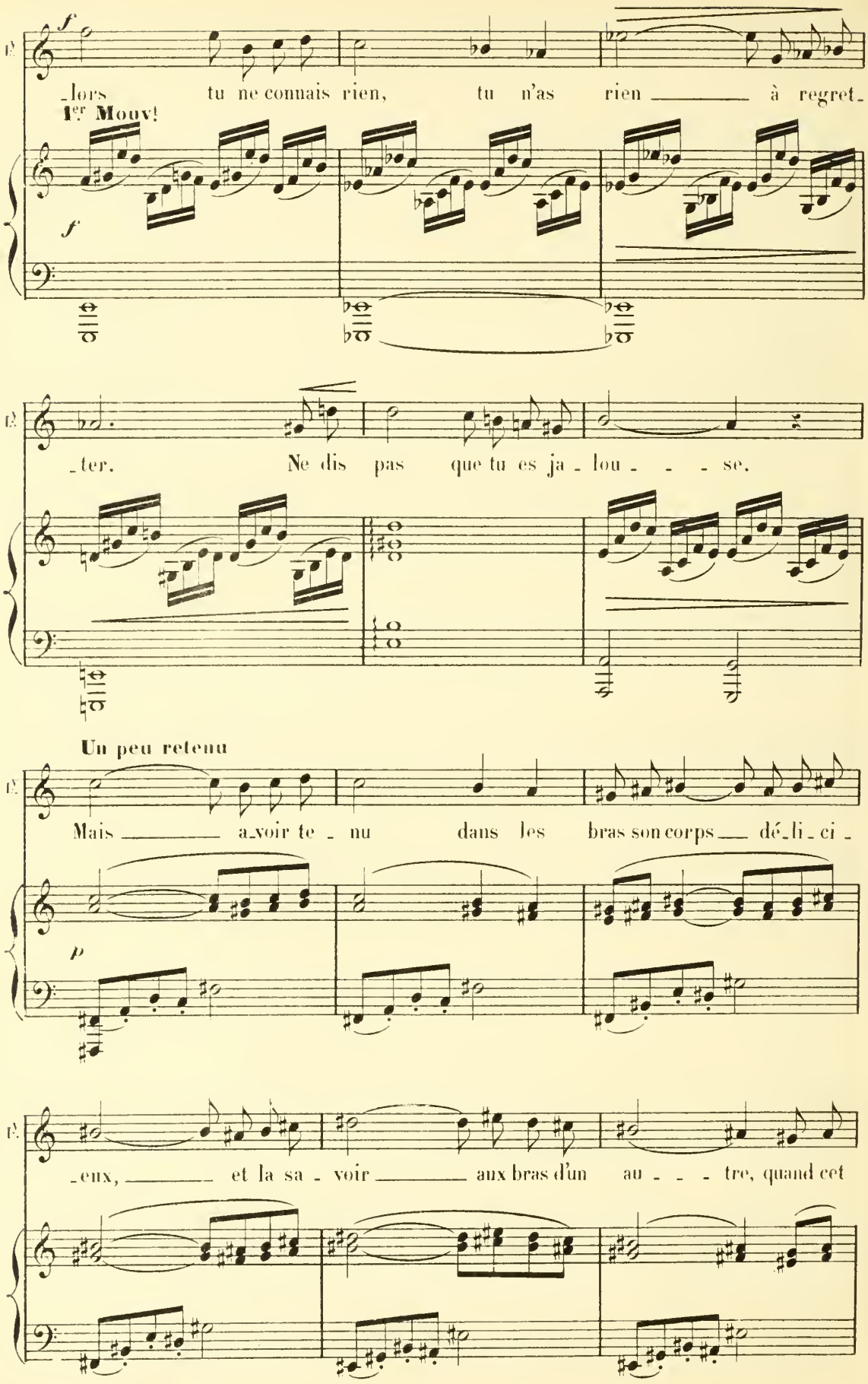
p

Tu ne l'as pas pos-sé - - dé, l'être aimé, tu ne connais pas la brû -

Sans rigueur

cresc.

-lu-re de sa chair, le gout puissant de ses lè - - - vres? A -


f
lors tu ne connais rien, tu n'as rien à regret-
1er Mouv!
f
ter. Ne dis pas que tu es ja-lou-se.
Un peu retenu
Mais avoir te-nu dans les bras son corps dé-li-ci-
p
eux, et la sa-voir aux bras d'un au-tre, quand cet

cresc. *f*

autre _____ est votre frè - re, qu'il est le seul hom - - - me pour qui ce

cresc. *f*

corps de fem - me ___ devrait ê - tre sa - - cré, qu'il a - -

f

- joute ain - si à la tra - hi - - - son u - ne saveur brû -

f

- lan - - - te d'a - bo - mi - na - ble cri - - - - - me!

retenu

f

C'est ainsi que tou - jours je les vois, dans leur crime de dam-

Plus largement

f

mf

-nés, en - - la - - - cés comme un nœud de serpents.

Chaleureux

p

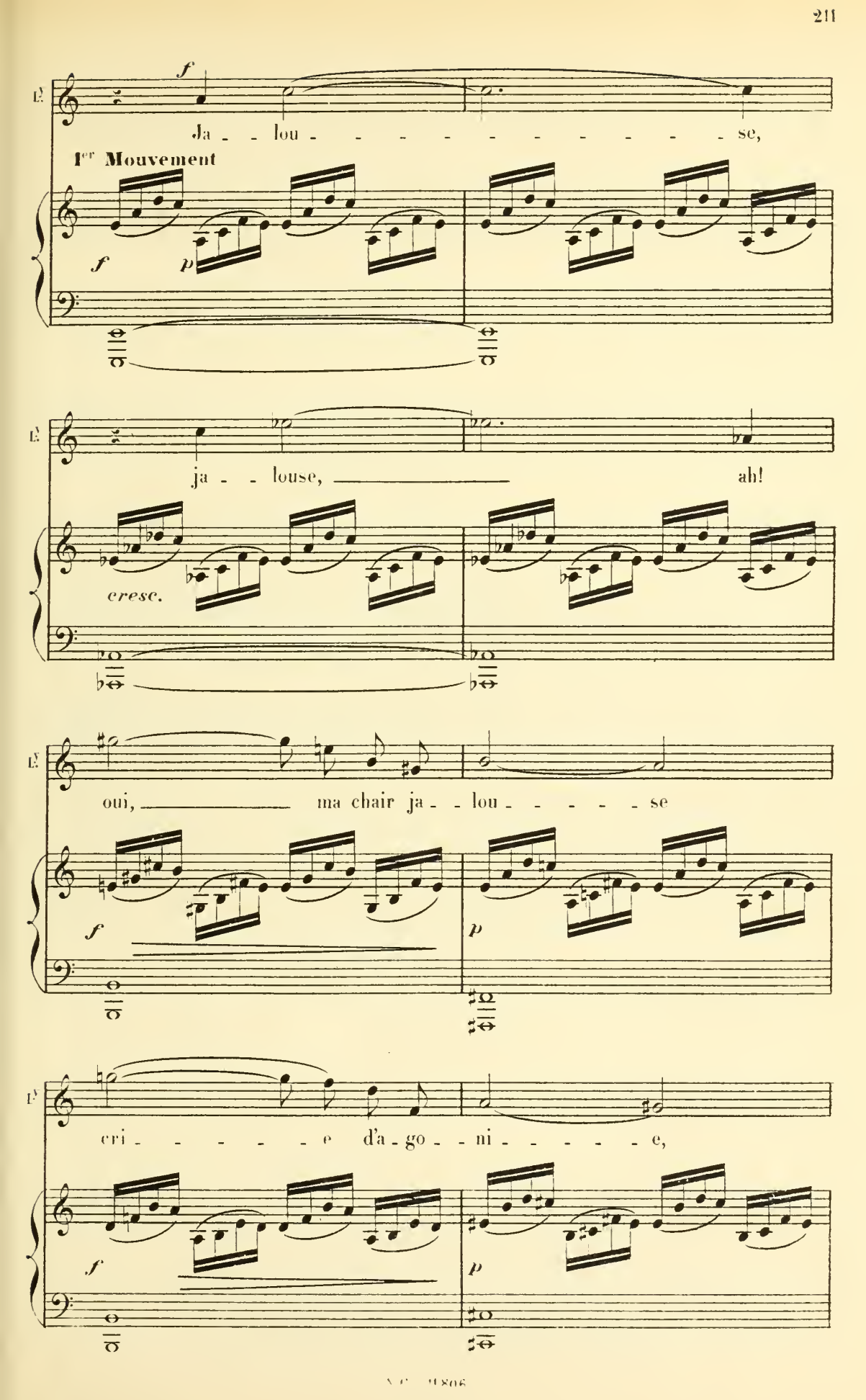
cresc.

Et ce sont d'af - freu - ses i - ma - ges qui me han - - tent du spec-

cresc.

-ta - - - cle des ca - res - - - ses per - - - du - - - es.

en retenant


Ja - - lou - - - - - - - - - - - se,
1er Mouvement
ja - - louse, ah!
cresc.
oui, ma chair ja - - lou - - - - - se
cri - - - - - e d'a - go - - ni - - - - - e,

E.

car ja-mais je n'ai ai-mé Jea-ni-ne da-van-

Un peu plus largement

mf

E.

-tage et seul le sang peut é-tein-dre ce bra-

f

f

MARIANNE, écoutant.

f *dim.*

Tais-toi, cache-toi, Ri-chard va des-

E.

-sier de tor-tu-re!

Vif

fp

M.

-cen-dre... Mais je n'entends pas que tu te jet-tes sur

p

Un peu modéré

pp

M.

lui, comme un loup. Je veux au-pa-ra-vant lui par - ler.

LANDRY

mf

A quoi bon, puisqu'il doit mou-

M.

f *p*

Je l'ai - me, je veux le lui dire en - - co - - - re...

D.

- rir?

Vif

p *p*

M.

Et ne t'a-vi - se pas de ve - - nir a-vant que je t'ap - - pel - le. Tu me trou-ve -

p

lui montrant un couteau, sur la table.

M. _rais en_tre lui et toi... Tiens, veux - tu ce couteau?

LANDRY

Mer_ci, j'ai le mien.

retenu

Il se cache sous l'escalier, tandis que Richard paraît en haut, à la porte de la chambre.

Un peu modéré

RICHARD, d'en haut.

J'ai cru que la mai_son al_lait être empor_tée. Ce

R.

vent ter_ _ri_ _ble ___ ne ces_se_ra donc plus!... ___

pp

MARIANNE *p*

Oui, quatre

apercevant Marianne. *p*

Il descend.

R.

Ah! vous ê_tes debout. Il est quatre heures, n'est-ce pas? ___

M.

heu _ res. Le jour paraîtra bien _ tôt...

M.

p

Alors, c'est déci _ dé, vous emmenez Jea_

Un peu retenu **Modéré**

pp

M. _ni _ _ ne? RICHARD, près d'elle. Ecoutez, _

mf Je l'em _ mène et je la dé _ li _ vre.

Vif

mp

Modéré

rf p

M. _ Richard, je vou _ drais vous par_ler rai_son. *cresc.* Je ne vous di_rai pas _

cresc.

M. _ que vous commettez un cri _ _ me. *p* Mais, au nom de vo_tre

p

M. paix, au nom de vo_tre bonheur mê _ me, ré _ flé _ chis _

M.

_sez. RICHARD

p

Jea _

p

El _ le m'aime et je l'ai _ _ _ me.

Avec plus de mouv!

p

M.

_nine est l'incons_tan _ ce, l'en _ _ fant ca_pri_ci _ _ eu _ _ se, si

M.

vi_te lourde aux bras qui la por _ _ _ tent. A_vec

M.

el _ _ le, vous n'au _ rez que la fem _ _ me de dé _ _ sir et de

p

M.

mort dont la ro - - be, derrière el - - - le, sè - me le

Un peu retenu

M.

deuil. Elle vous

RICHARD

p

El_le m'aime et je l'ai - me.

1.er Mouv!

p

mf

M.

ai - - - - - - me... Mais il en est une au - - tre qui vous

avec embarras.

p

p

M.

ai - - - - - - - - me... Si vous m'aviez ai - mé - - - e,

cresc.

M. — vous ne seriez point par - - ti. — Je vou -

M. -lais fai - re de vous le roi de cette

cresc.

M. î - - - le.

RICHARD

p

J'ai tout lais - - sé, tout don - né à mon

Un peu retenu

dim.

R. frè - - - re, pour n'em - por - - ter que mon cœur sai - - -

MARIANNE

p

Eh bien! aujour_d'hui, je vous offre en _ co_re la puissan _ _ _ _

R.

_ gnant.

Un peu modéré

p

M.

_ _ _ ce. Res _ tez, par_ta_gez Go_ël a_vec moi.

p

cresc.

M.

N'est _ ce donc rien que d'ê _ tre le maî _ tre? Comment pouvez-

cresc.

p

M.

vous pré _ fé _ rer Jea _ _ _ _ nine à moi, Ma _ ri _

3

M. an - - - - - - - - ne, cet - te pe - ti - te fille à

cresc.

M. moi la rei - - ne qui sait, qui veut et qui

cresc.

M. peut tou - tes cho - - - - - - ses?

RICHARD

f

Je ne dé - -

R. - si - - - re qu'être ai - mé ___ et je ne veux qu'ai - mer moi-

fp

MARIANNE. (très humble)

mp

Mais je vous ai - - me, ne le voy-ez-vous

R.

mê - - me.

Chaleureusement

p

M.

pas? Ri - - - chard;

M.

je vous ai - - - - - - me à en

M.

ê - - - - tre fol - - - - - - - le. Faut- -il

M.

donc que je me mette

M.

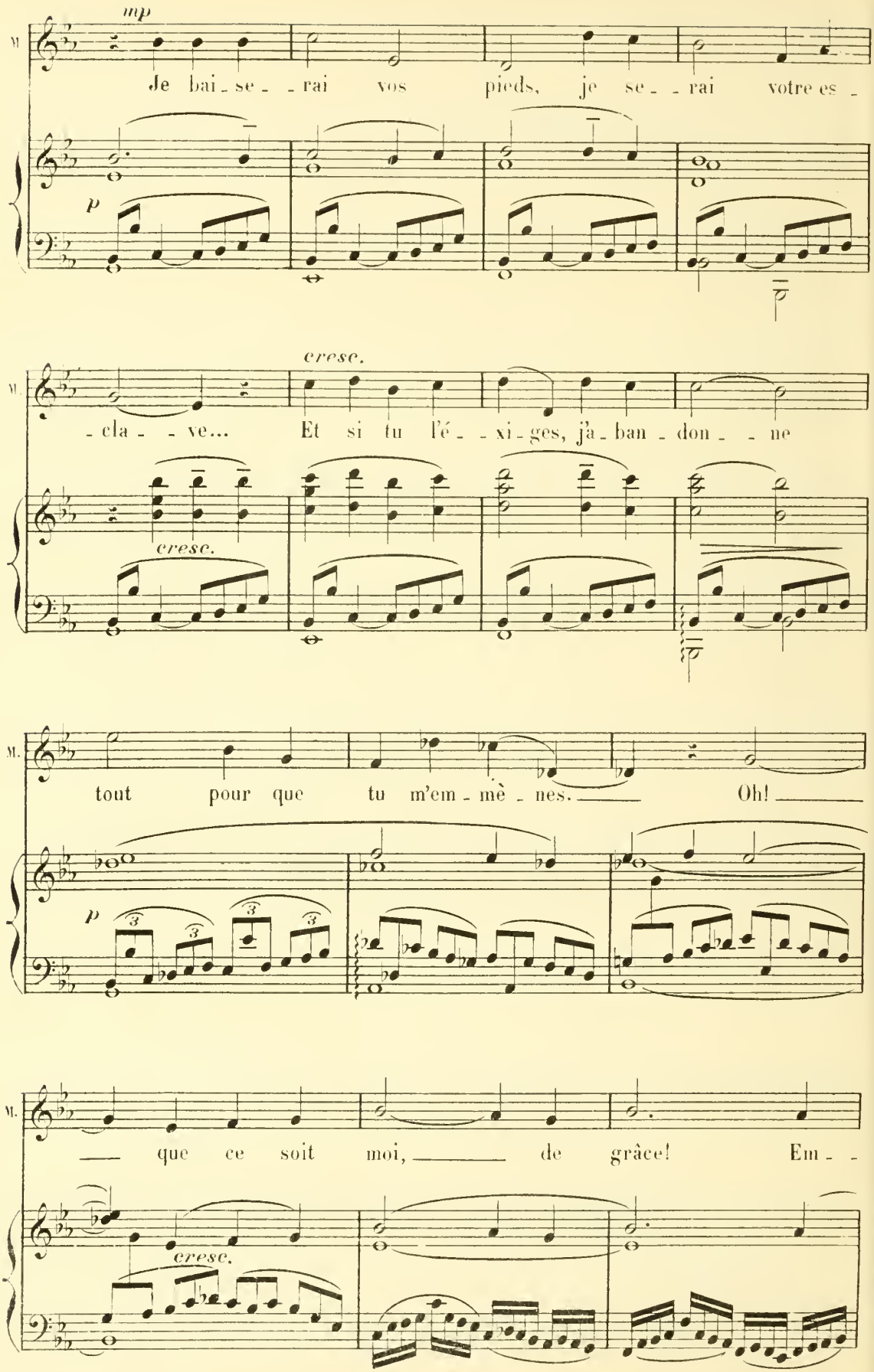
à vos ge - - - noux,

M.

moi, l'or - - gueil - - - leu - - - - - se,

M.

la sou - - ve - - - - rai - - - - - ne?


mp
M.
Je bai - se - - rai vos pieds, je se - - rai votre es -
p
cresc.
- cla - - ve... Et si tu l'é - - xi - ges, j'a - ban - don - - ne
cresc.
tout pour que tu m'em - mè - nes. Oh!
p
que ce soit moi, de grâce! Em - -
cresc.

M. -mè - ne - moi, em - mè - ne -

M. *f* -moi sur ce na - vi - re, là - bas,

M. *f* au bout du mon - de!

Un peu retenu 1er Mouv!, très chaleureux

ff

RICHARD *f* Pau - vre cœur!

mp

R.

J'ai - - me Jea - nine et Jea - ni - ne

cresc.

R.

m'ai - - - - - - - - me.

MARIANNE, désespérée et sombre.

f

Al_lons! Dieu m'est té - moin___ que j'ai tout fait pour vous sau_ver.

Large

fp

M.

On n'em_pè_che pas le dès - tin.

Très animé

f

cresc.

La porte de la chambre, à droite, s'ouvre brusquement et Jeanine entre.

JEANINE, enveloppée dans un manteau, prête au départ.

f

Ri_chard, par_tons

ff *p*

J.

vi _ _ te!.. Quel_le nuit d'affreux som_

J.

_meil, han _ _ té de cauche_mars,

cresc.

J.

dans le hur_le_ment de la tem_pê _ _ te!

8

f

MARIANNE, torturée.

f

Vous ne pou - vez par - - tir par un

p

M.

temps pa - reil — At-tendez le jour, le vent tombe -

cresc.

JEANINE, à Richard.

f

Non, non! — dans le vent, dans la

M.

- ra. —

J.

pluie, — emmè-ne - moi, — em - mè - ne -

Elle se jette dans ses bras.

Landry sort de sa cachette, son couteau à la main. Marianne le retient encore.

J.

moi!...

RICHARD, la serrant sur son cœur.

f

Oui, chè - re fem - me, je t'em-

Un peu plus large

f

R.

-mè - ne, pour ton bon - heur et pour le mien, a ja - mais aux bras l'un de

Marianne, désespérée, laisse passer Landry, qui vient se placer entre la porte et les amants.

LANDRY, avec éclat, le couteau à la main.

ff

Ri - chard, dé - fends - toi!

R.

l'au - tre!

Furieusement animé

ff

Jeanine se laisse tomber sur une chaise, terrifiée, sans un cri.
Mariamne, farouche, regarde.
Les deux hommes restent face à face.

LANDRY *mf*

Ri-

RICHARD, se retournant.

f

Landry, mon frè-re!

Modéré

-chard, mon frère, prends le cou-teau qui est là sur cette table, et défends-toi.

Agité

p

mf

Pourquoi? Nous nous som-mes ai-

RICHARD

p

Un du-el entre frè-res, non, non.

L.

-més, tu as veil-lé sur mon ber - ceau, je me suis cru longtemps

p

L.

ton enfant. Eh bien! Si l'un de nous est de trop aujourd'hui, pourquoi

p

p

L.

donc ne pas nous fai - re cet - te grâ - ce der-niè - re d'as-su -

L.

-rer le bonheur au plus fort?

RICHARD *p*

Non, non! pas entre deux

R.

frè - res! Je ne me dé - fen-drai pas.

cresc.

LANDRY

mf

Rien de plus simple, de plus bra - ve ni de plus fra - ter -

p

L.

-nel, et je veux bien que tu me tu - es, car je souf-fre

En cédant un peu

cresc.

L.

trop, si je ne retrouve le bon-heur en te tu-ant toi - mê - me. Ou l'un ou

f

1.er Mouv.

mf

L.

l'au - tre, faisons - nous ce cadeau, par ten - dresse et par pi -

L.

mf

- tié. A - lors, Richard, mon frè - re, je

RICHARD

mf

Non, non!

p

L.

vais te tu - er comme un chien.

R.

mf

Frappe donc! tue - moi, si tu l'o - ses!

LANDRY, s'affolant.

f

Frère ex - é - cra - - ble, frè - - - - re qui a vo -

f *p*

- lé la fem - - me de son frè - - - re, tu vas mou -

- rir.

RICHARD

mf

Je ne te l'ai pas vo - - lé - - e. C'est el - le qui li - bre -

- ment m'ac - com - pa - - gne pour fuir un maître ex - é -

cresc.

LANDRY

f

Je te ju - re que tu vas mou - rir,

R.

- cré!

f

L.

si tu ne te dé - fends pas.

cresc.

RICHARD, se tournant vers Marianne.

f

Toi qui as dres - sé le guet-a-pens, mi - sé -

p

R.

- ra - ble fem - - me, que tout le sang et que

cresc.

B. tou - tes les lar - mes re - tom - bent sur ta

dim.

B. tê - te!.. Et tu di - sais m'ai -

p

MARIANNE, bouleversée. *mf*

Oh!

B. - mer!

M. oui, je t'aime, à ne

cresc.

M. plus sa - voir ce que je veux! ——

LANDRY, se jetant sur Richard.

f Meurs donc, frè_re par_

p

le retenant. *f*

M. At_ tends, je veux lui parler en - co - re.

L. -jure, in_ces_tu_eux! *f* Non, qu'il

cresc.

Un peu retenu

dans un grand cri. *ff*

M. Je ne veux pas que tu le tu - - - - es, je

L. meu - re!

Largement

f

M.

l'ai - - - - - me!

Chaleureux

ff

LANDRY *f*

Ah! cœur de fem - - - - - me!

mf *p*

L.

Pour - - quoi me l'as-tu li - vré?..

cresc.

Landry se jette de nouveau sur Richard, qui attend, impassible. Marianne lutte furieusement avec lui pour le retenir.

MARIANNE, folle. *f*

Ah! mi - sè - re, mi - sè - re... Je ne veux

L.

Non, qu'il meu - re!

Agité

mf

M. pas! Je vais cri - er, appeler au se - cours, et

cresc.

M. je te dénoncerai!.. Ah! non, non, pas lui! je ne veux pas!..

cresc.

f

Dans la lutte, elle se trouve près de la table et y prend le couteau.

Un peu retenu

M. Meurs, toi, oui, toi, plu - tôt que lui!..

cresc.

Et, comme Landry s'élance sur Richard, le couteau levé, elle lui plante le sien dans le dos. Il tombe ainsi qu'une masse, sans un cri.

ff

M. Tiens! frère enra - gé qui veut tu - er son frè - re!

Très modéré

ff

ff p

JEANINE

p

Oh! Dieu d'hor_reur ——— et d'é_pou_van_ _te!

et RICHARD, debout, se serrant l'un contre l'autre, terrifiés.

p

Oh! Dieu d'hor_reur ——— et d'é_pou_van_ _te!

MARIANNE, le couteau encore à la main, devant le corps.

f Mort!.. il l'a voulu. Comment a-t-il pu croi_re que je lui

mf

La porte du fond s'ouvre et la tempête entre. La porte reste grande ouverte.

M. laisserais tu_er l'hom_me que j'ai_ _me?

Très brutalement animé

dim.

ff La cloche sonne de nouveau, au loin.

GERVAIS, éperdu, son falot à la main.

ff

Maî_tres_ _ _ _ _ _ _ _

G.

- - - se, les bar - - - - - - - -

mf

G.

- - ques, les bar - - - - - - - -

G.

- - ques... Neuf seu - le -

p

G.

- ment sont re - ve - nues. Les

au - - - tres ont cou - lé, tous les

cresc.

Il pose son falot par terre, près du corps de Landry, qu'il ne voit pas.

hom - - - mes sont morts!

SOPR. et CONTR.

LES FEMMES, au dehors. *ff*

O

fp

fp

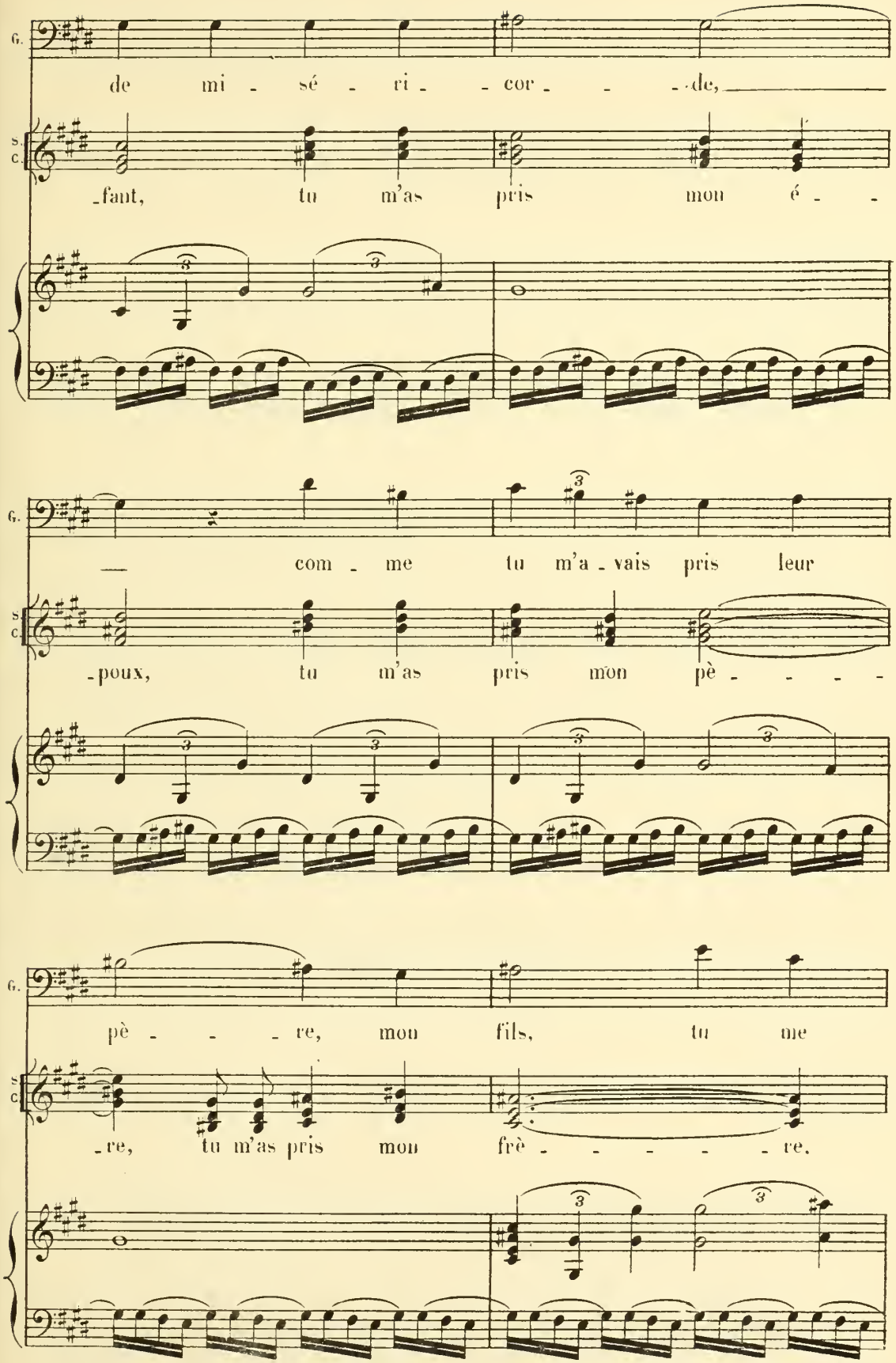
Dieu de bon - té et de mi - sé - ri -

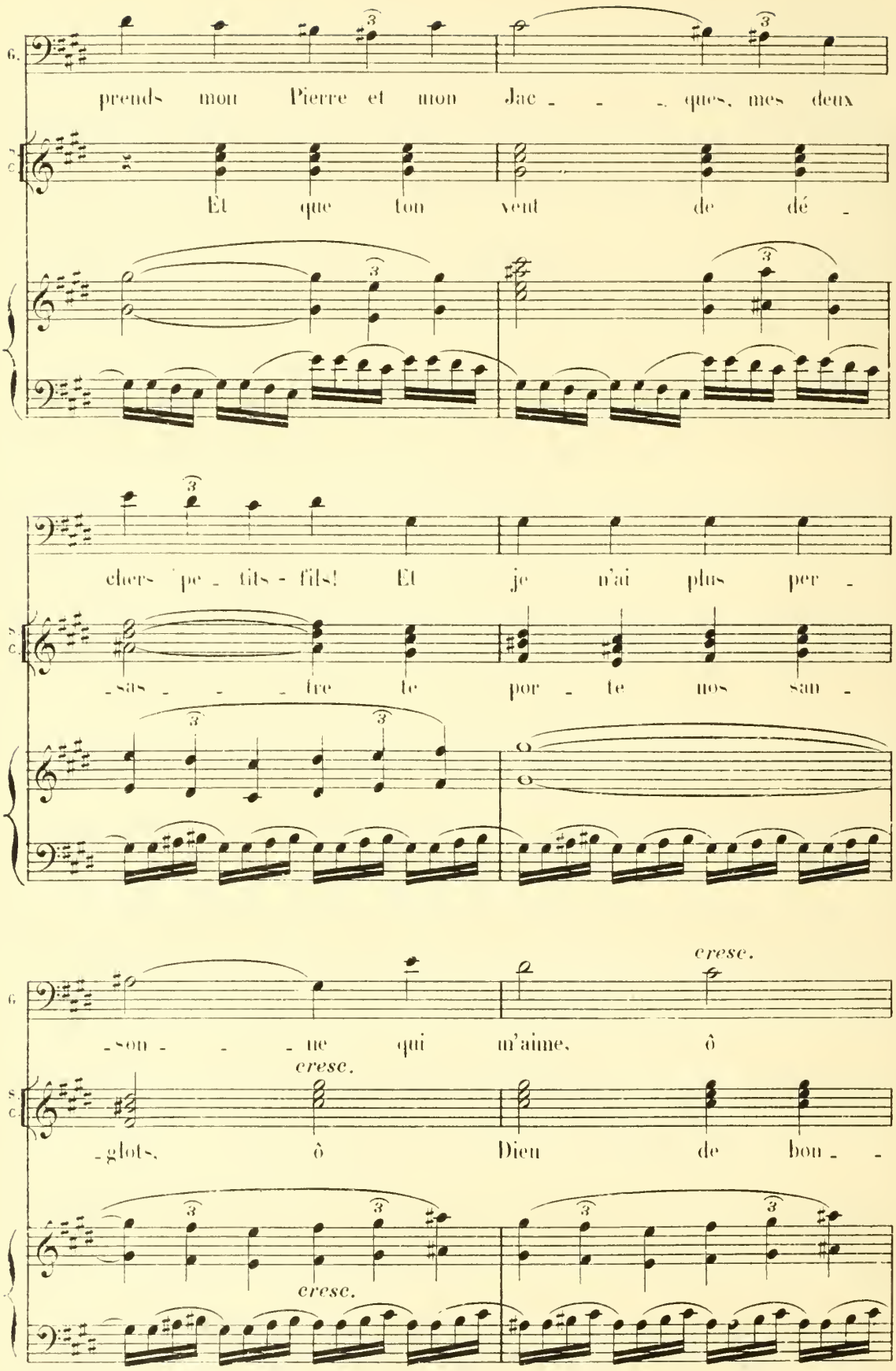
mf GERVAIS

O Dieu de bon - té et

- cor - - de, tu m'as pris mon en -

mp


G.
de mi - sé - ri - - cor - - - de,
S. C.
-fant, tu m'as pris mon é - -
G.
— com - me tu m'a - vais pris leur
S. C.
-poux, tu m'as pris mon pè - - - -
G.
pè - - - re, mon fils, tu me
S. C.
-re, tu m'as pris mon frè - - - - - re.


prends mon Pierre et mon Jac - - - ques, mes deux
Et que ton vent de dé -
chers pe - tits - fils! Et je n'ai plus per -
- sas - - - tre te por - te nos san -
- son - - - ne qui m'aime, ô
cresc.
- glots, ô Dieu de bon - -
cresc.

G.

Dieu de bon - té et de mi - sé - ri -

S. C.

- té et de mi - sé - ri - cor - - - -

G

- cor - - - - de!

ff

S. C.

- - - - - - de!

ff

Apercevant le corps de Landry.

f

G.

Lui aus - si,

ff *mf*

G.

mort! mort,

G.

le pa - tron Lan -

MARIANNE, farouche.

Ce n'est pas

G.

- dry!

ff *mf*

M.

moi qui l'ai tu -

M.

-é,

M.

c'est l'ou - - - - ra -

mf

La tempête entre plus violente par la porte ouverte.

M.

ff

-gan.

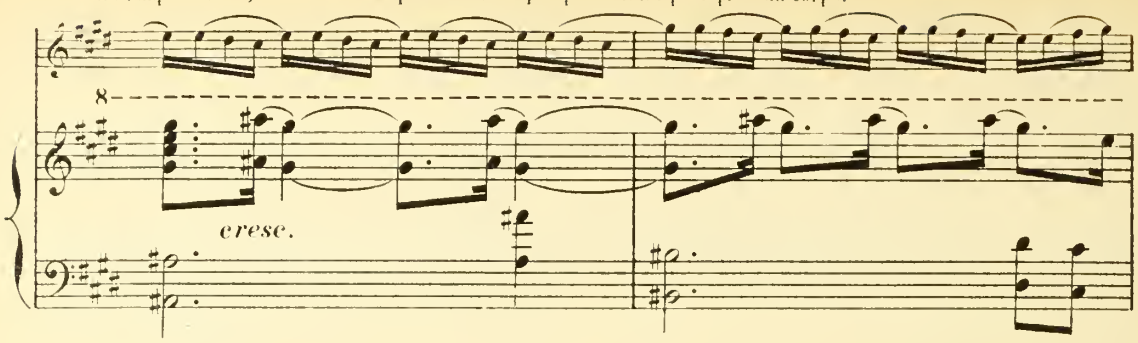
fff

8

fff

8

La lampe s'éteint, la Scène n'est plus éclairée que par le falot posé près du corps.



MARIANNE

ff

Fermez, fermez — la por - - - - - te! le

fff *mf*

M.

vent vient de souf_fler la lam - - pe.

Un peu retenu

Furieusement animé

fff

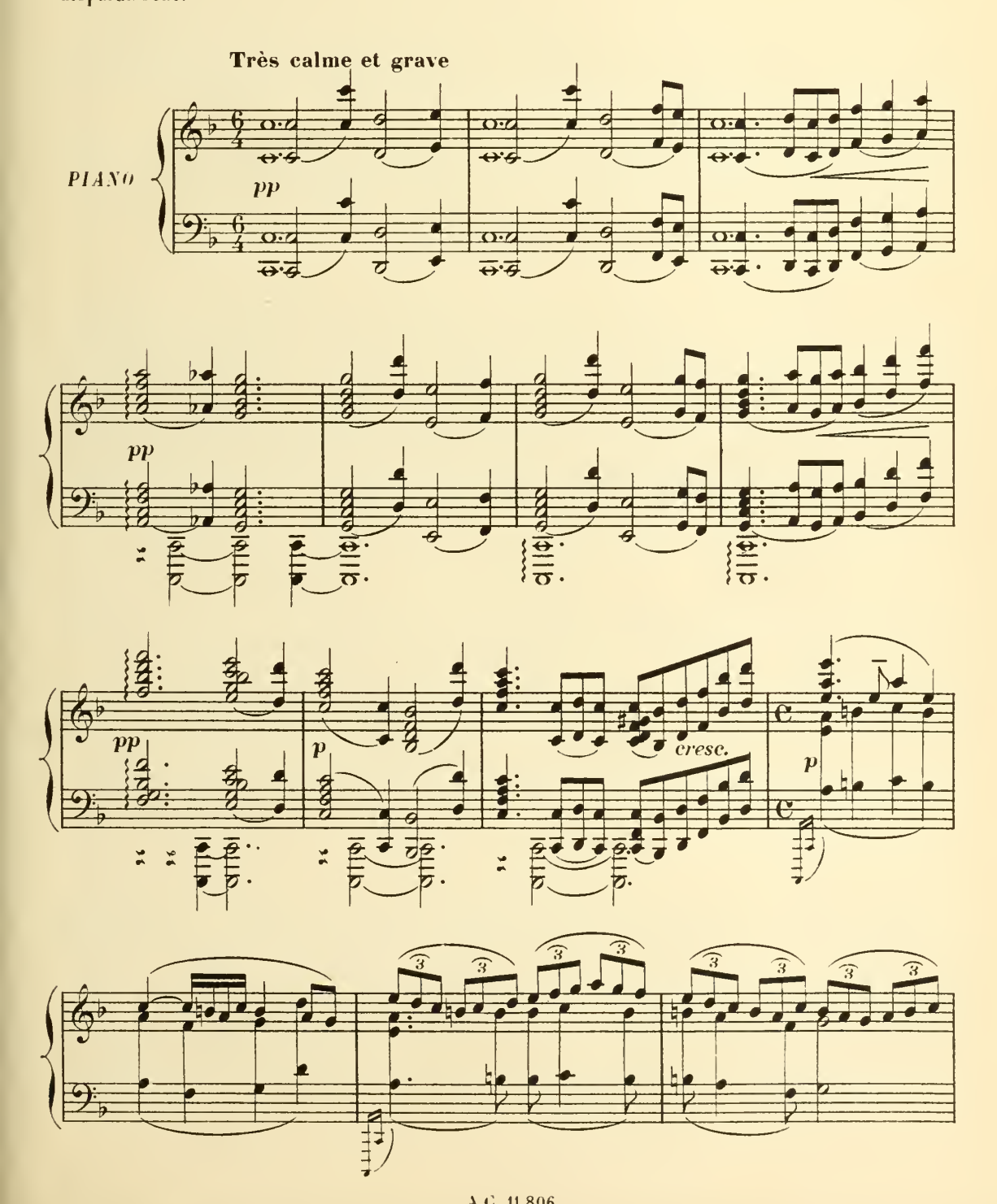
RIDEAU

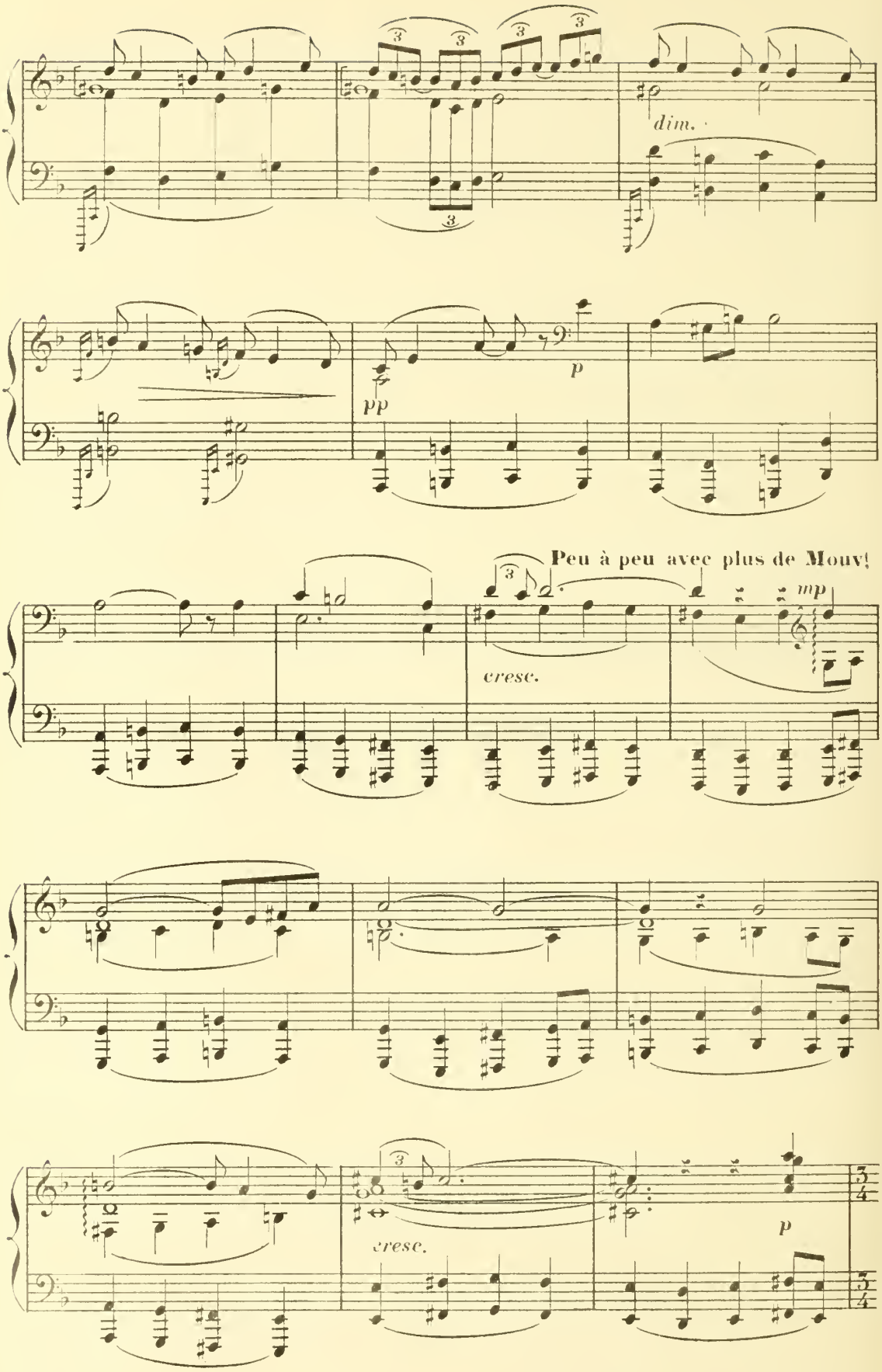
fff

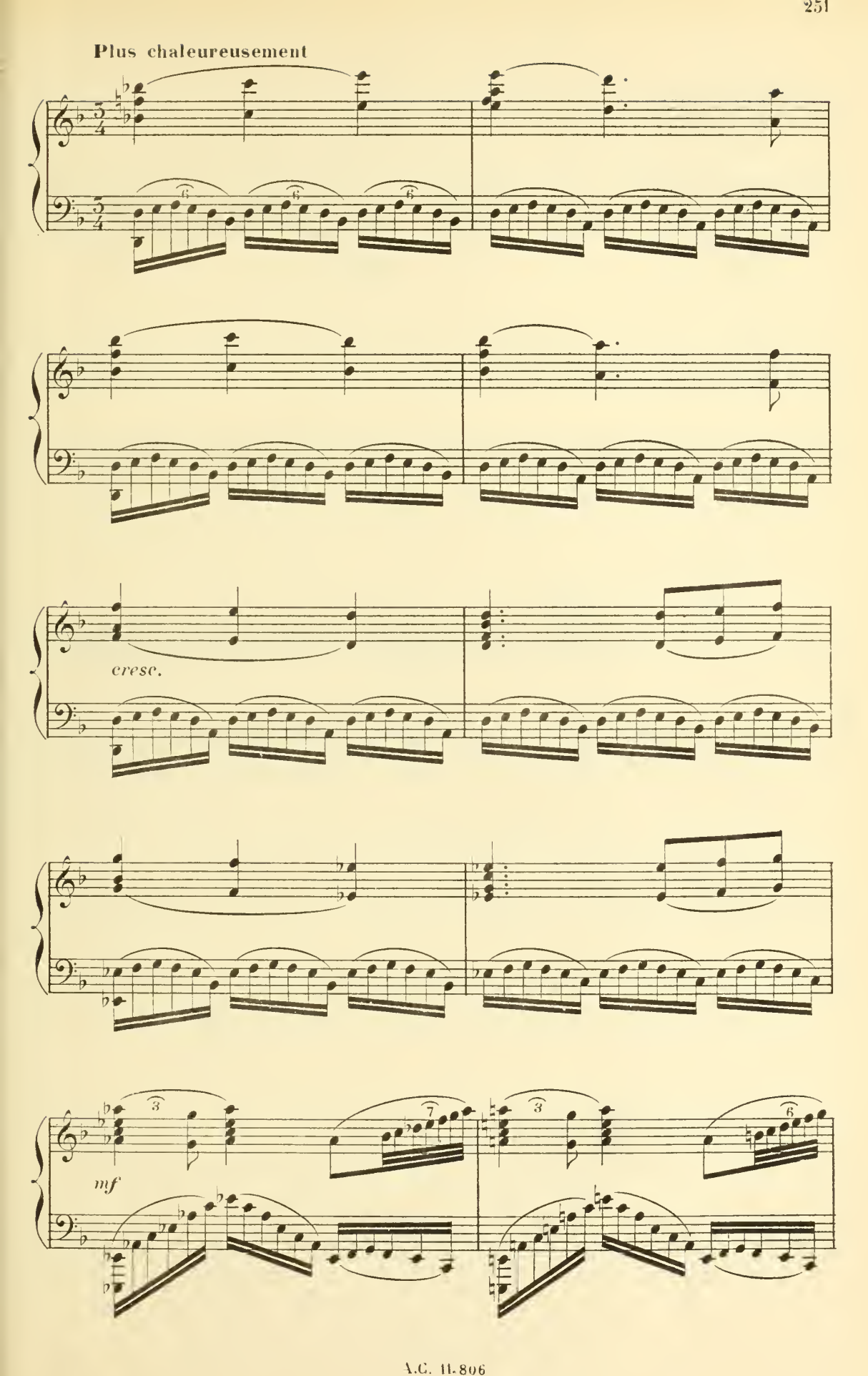
Fin du 3e Acte

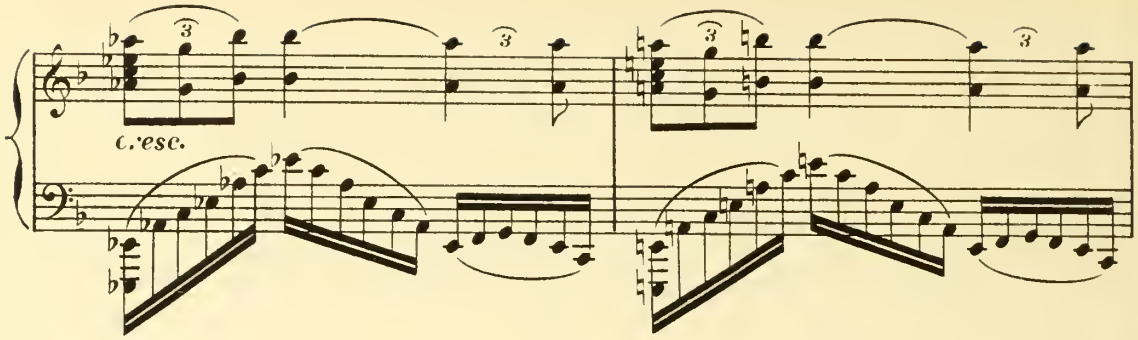
ACTE IV

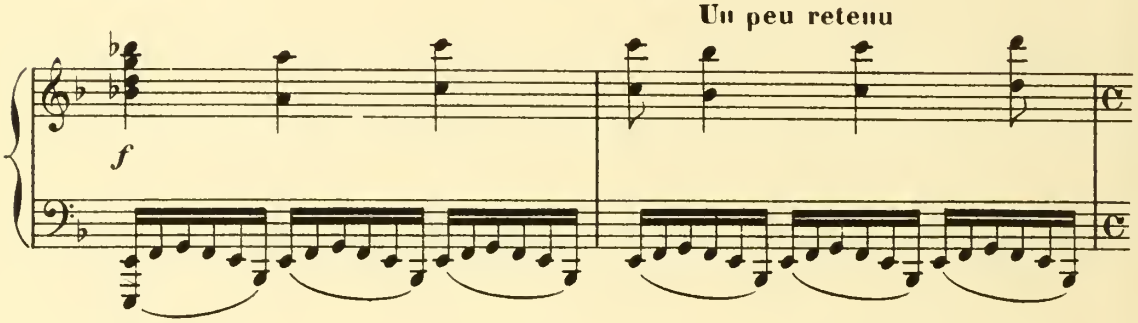
Le port de Goël, un petit port rocheux, que protège une digue rudimentaire, faite de pierres amoncelées; et, au loin, la mer semée de brisants, mais par un admirable ciel bleu qui fait étinceler les eaux. Dans le fond, on aperçoit la passe étroite qui s'ouvre sur la baie de Grâce, dont un coin des puissantes verdures apparait. Là, derrière un promontoire, qui cache la coque, émergent les voiles du navire, que va gonfler le bon vent du départ. A gauche, la maison de Marianne, avec sa terrasse et son escalier descendant à la mer. A droite, de grands rochers, nus et fauves. — Au lever du rideau, toutes les barques de pêche viennent de quitter le port, on voit le vol de leurs voiles blanches, qui s'en vont, se rapetissent et disparaissent.

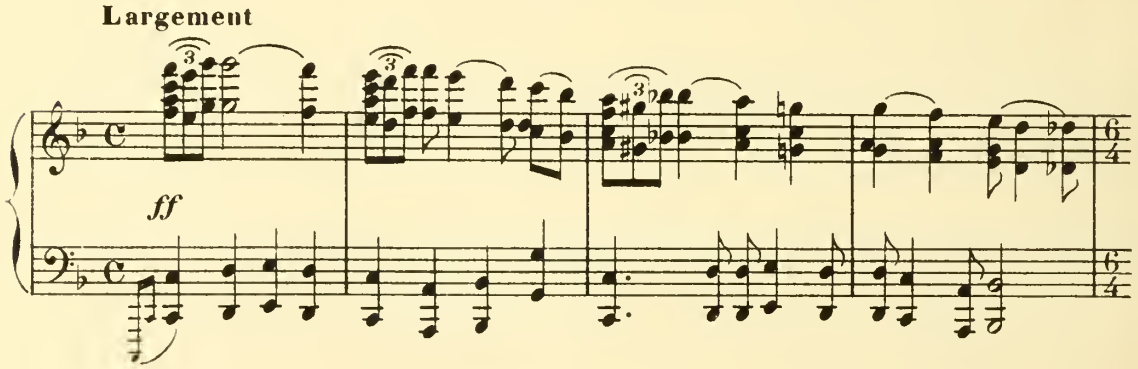


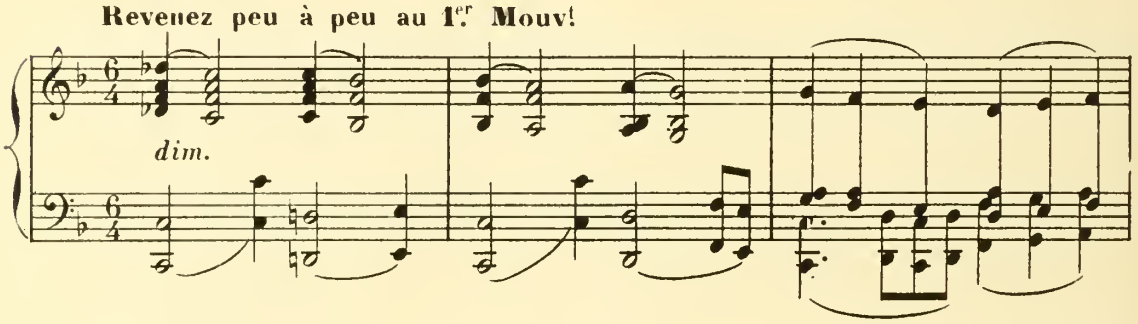

dim.
pp
p
Peu à peu avec plus de Mouv!
mp
cresc.
cresc.
p

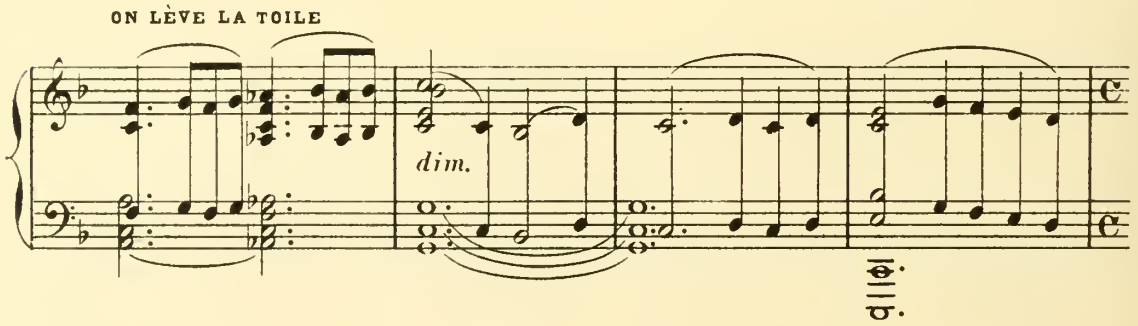

Plus chaleureusement
cresc.
mf


cresc.


Un peu retenu
f


Largement
ff


Revenez peu à peu au 1er Mouv!
dim.


ON LÈVE LA TOILE
dim.

MARIANNE, seule, regardant les voiles s'éloigner.

Très calme

Voi_ci le cal_me re_ve_nu. Le ciel est pur, la mer endeuil_lé_e n'a plus sur le sa_ble qu'un_e tiè_de ca_res_se de femme a_mou_reu_se.

M.

Et, de nouveau, nos bar_ques sont par_ti_es.

TÉNORS

LES PÊCHEURS, au loin.

Chan_tez, les bons matelots, chantez l'es_

BASSES

Chan_tez, les bons matelots, chantez l'es_

Un peu retenu

Modéré

T. -poir! Dé-jà le so-leil a sé - ché les yeux rouges des fem - mes.

B. -poir! Dé-jà le so-leil a sé - ché les yeux rouges des fem - mes.

p

T. Et les hommes, dé-jà, sans rancune, ont re - pris la mer. Bon

B. Et les hommes, dé-jà, sans rancune, ont re - pris la mer. Bon

MARIANNE

p

Ah! les vail-

T. vent et bon - ne pêche aux pê-cheurs de Go - - ël!

B. vent et bon - ne pêche aux pê-cheurs de Go - - ël!

Calme

p

M.

-lants, les cœurs simples et forts, in-sou-ci-eux du danger, que l'é-ter-nelle es-pé-

M.

-rance empor-te dans le souffle du lar-ge!

LES PÊCHEURS, plus lointains.

TÉNORS

p

Chan-tez, les bons ma-te-lots, chan-tez la

BASSES

p

Chan-tez, les bons ma-te-lots, chan-tez la

Un peu retenu

Modéré

ppp

T.

vi-e! Les morts sont morts, qu'ils dor-ment leur sommeil.

B.

vi-e! Les morts sont morts, qu'ils dor-ment leur sommeil.

pp

T. Fais nous vi - vre, mer joy-euse aujour-d'hui, mer fé - ro - ce demain

B. Fais nous vi - vre, mer joy-eu - se

T. qui nous fe - ra mou-rir. Bon vent et bon - ne pêche aux pê -

B. qui nous fe - ra mou-rir. Bon vent et bon - ne pêche aux pê -

MARIANNE

p

Ah! que le

T. - cheurs de Go - - - ël!

B. - cheurs de Go - - - ël!

Calme

p

M. ciel res_te pur, que la tem_pê_te ne les ra_mè_ne pas, corps li_

M. _vi_des, rou_lés et meurtris sur le sa_ble!

TÉNORS *pp* Chan_tez, les bons ma_te_lots, chan_tez la

LES PÊCHEURS, plus lointains.

BASSES *pp* Chan_tez, les bons ma_te_lots, chan_tez la

Un peu retenu

Modéré

ppp

T. joie! Chantez, les bra_ves! Et si c'est à nous de mou_

B. joie! Chantez, les bra_ves! O

ppp

T. -rir, prends-nous joy-eu-sement, ô mer, fem-me traîtresse, ex-écrée, a-do-

B. mer, prends-nous joy-eu-sement, ô mer, fem-me traîtresse, ex-écrée, a-do-

T. -ré - - - - e! Bon vent et bon-ne pêche aux pê-

dim.

B. -ré - - - - e! Bon vent et bon-ne pêche aux pê-

dim.

MARIANNE

p

Ils chan-tent, ils

les voix s'éteignent.

T. -cheurs de Go - - ël!

B. -cheurs de Go - - ël!

Calme

p

M.

vont à la joie, à la vie, à l'espoir. Un ray_on de so_leil a suf_

pp

M.

_fi sur la douceur des flots. Et ja_mais plus tu ne lui_

mf

Sans lenteur

mp

M.

_ras dans mon cœur, ray_on de l'espé_rance et de l'ou_bli, jamais

dim.

M.

tu n'ef_fa_ce_ras le sang dont ma main est trem_pé_e.

dim.

M. *p* *mp*

Mon des_tin est rem _ pli. J'ai creu_sé cet a_bî _ me,

Un peu plus animé

pp *p*

M.

le mort ven _ geur me sé_pa _ re de l'homme que j'ai _ _

cresc.

M. *p*

_ me. Et je vais rester seule i_ci, seu _ le, grand Dieu! et souve_

p

M.

_rai _ _ ne sur cet _ te terre où l'au _ tre

cresc.

mf

M. dort. Non! les soirs de tem -

Un peu animé

pp

M. - pê - - - te, lors - que la mer hur - le -

cresc.

M. - rait, j'au - rais peur dans ma roy - au -

f

M. - té! Je ne veux pas que Richard emmè - ne Jea -

Retenu

cresc.

M.

_nine, C'est trop cruel d'ê_tre seu_ _le, de pleurer seu_ _le.

Un peu élargi

f

dim.

M.

Et je saurai bien la gar_der ___ pourqu'elle pleure ___ a_vec

p

M.

moi!

Calme

p

cresc.

En voyant Richard et Jeanine sortir de la maison, elle se cache derrière un rocher, à droite.

dim.

p

RICHARD

p

Vois, Jea_ni_ne, le na_vire est dé_

Très modéré

pp

p

R.

_jà sor_ti de la baie de Grâce, et

R.

le voi_là, der_riè_re le promontoi_

R.

_re qui sé_che joy_eu_sement ses voi_les

JEANINE

p

Je suis

R.

— au so - leil... Il faut nous hâ - ter.

p

J.

prê - te, je t'ap-par - tiens, j'i - rai par le mon - de,

p

J.

si ta vo - lon - té m'em-por - - te... Mais é - cou - te, je

J.

fais un nou-veau rê - ve.

pp caressante.

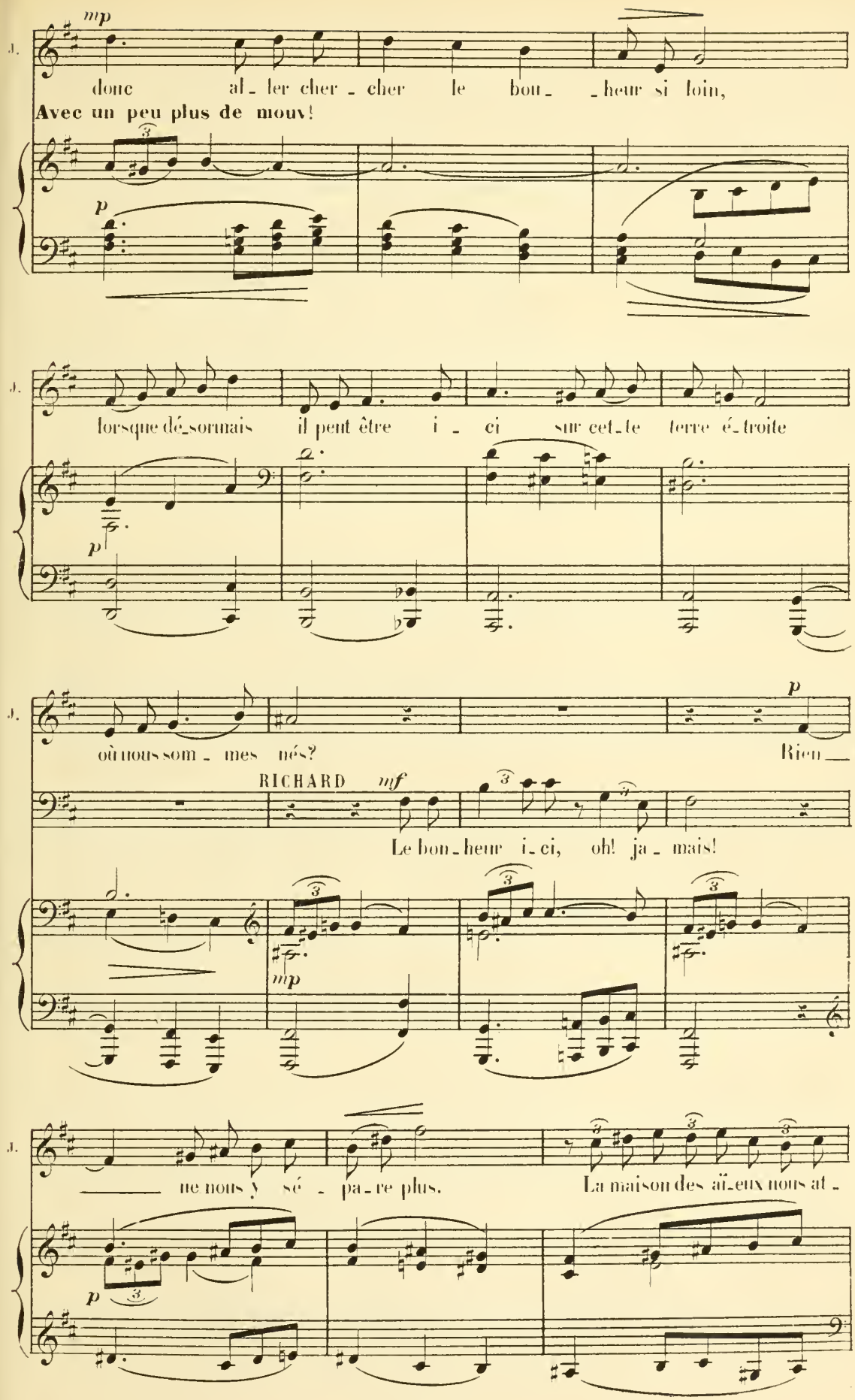
Oui... — Pourquoi

RICHARD

p

Un nouveau rê - ve?

pp


mp
J.
donc al_ler cher_cher le bon_ _heur si loin,
Avec un peu plus de mouv!
p
lorsque dé_sormais il peut être i_ci sur cet_te terre é_troite
où nous som_mes nés?
Rien
RICHARD
mf
Le bon_heur i_ci, oh! ja_mais!
ne nous y sé_pa_re plus.
La maison des aï_eux nous at_

A.

- tend.

RICHARD, avec un frisson.

mf

Non. non! tout nous y sé-pa-re-rait.

mp

cresc.

R.

Ma chair tremble à l'i-dée seu-le d'y ren-

f

JEANINE

p

Mais oui, pour-

R.

-trer. O-serais-tu donc m'embrasser là?

Un peu retenu **1er Mouvement**

p

pp

J. -quoi n'y vi-vri-ons nous pas heu - reux?

RICHARD

mf

Ah! fem - me,

Plus animé

p *mp*

R. femme on - bli - en - se qui re-bâ - tit si vi - te son bon-

R. -heur sur les ru-i - nes quelle a fai-tes! Non, non!

cresc.

R. en - tre tes lè - vres et les mien - nes, il y au-

p

R.

rait toujours l'ombre froi _de de ce_ lui qui n'est

JEANINE

p

Main_te_ nant qu'il est mort, je lui par_

R.

plus.

p

donne, et rien de lui ne reste en moi, ni ten

pp

dres se, ni hai_ _ne, pas mê_ me le souve_ nir... C'est

J.

toi que j'ai - - me. toi seul ex - is - - tes.

p *p*

RICHARD *p*

Rester i - ci! Es-tu donc las - se dé -

Un peu modéré

pp

R.

- jà du long voy - a - - ge que tu fais de-puis hi -

Modéré

p

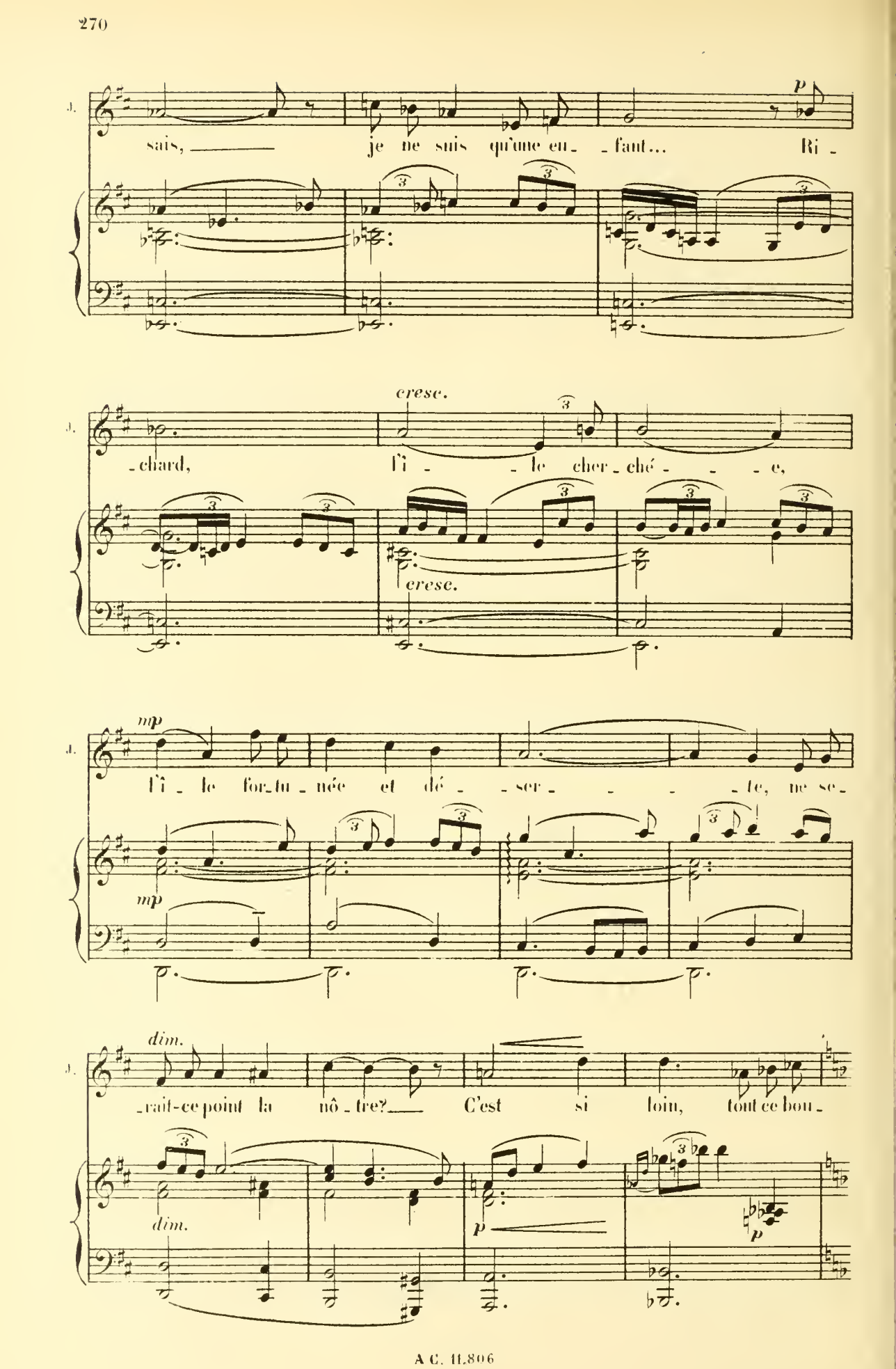
JEANINE, caressante. *pp*

Je ne

R.

- er dans ton ar - dent dé - sir du dé - part?

pp


J.
sais, je ne suis qu'une en_ _fant... Ri_
p
chard, l'i _le cher_ché_ _ _e,
cresc.
cresc.
mp
l'i_le for_tu_née et dé_ _ser_ _ _ _te, ne se_
mp
dim.
_rait-ce point la nô_tre? C'est si loin, tout ce bon_
dim.
p
p

J.

-heur que tu me pro - mets! Et j'ai tant de hâ - te d'être heu-

J.

-reu - se, d'être ai - mé - - - - e!..

En animant

cresc.

mf

J.

Oui, las - se, je dois ê - tre las - se, peut-ê-tre

Très animé

fp

J.

las - se d'avoir dé - jà trop vé - cu notre a - mour dans les a -

L. - lar - - - mes.

RICHARD *mf*

Las - - - se d'ai -

Chaleureusement

p

R. - mer a - vant d'a - voir ai - mé,

R. é - ter - nelle a - mou - reu - - - - se qui

cresc.

R. sê - me les dé - sas - tres der - riè - re son é - ter - nel a -

R.

_mour i _ nas _ sou _ _vi! Ta rou _ te. __

mf

R.

__ brève en _ core, est rou_ge du sang des cœurs que tu as broy_

R.

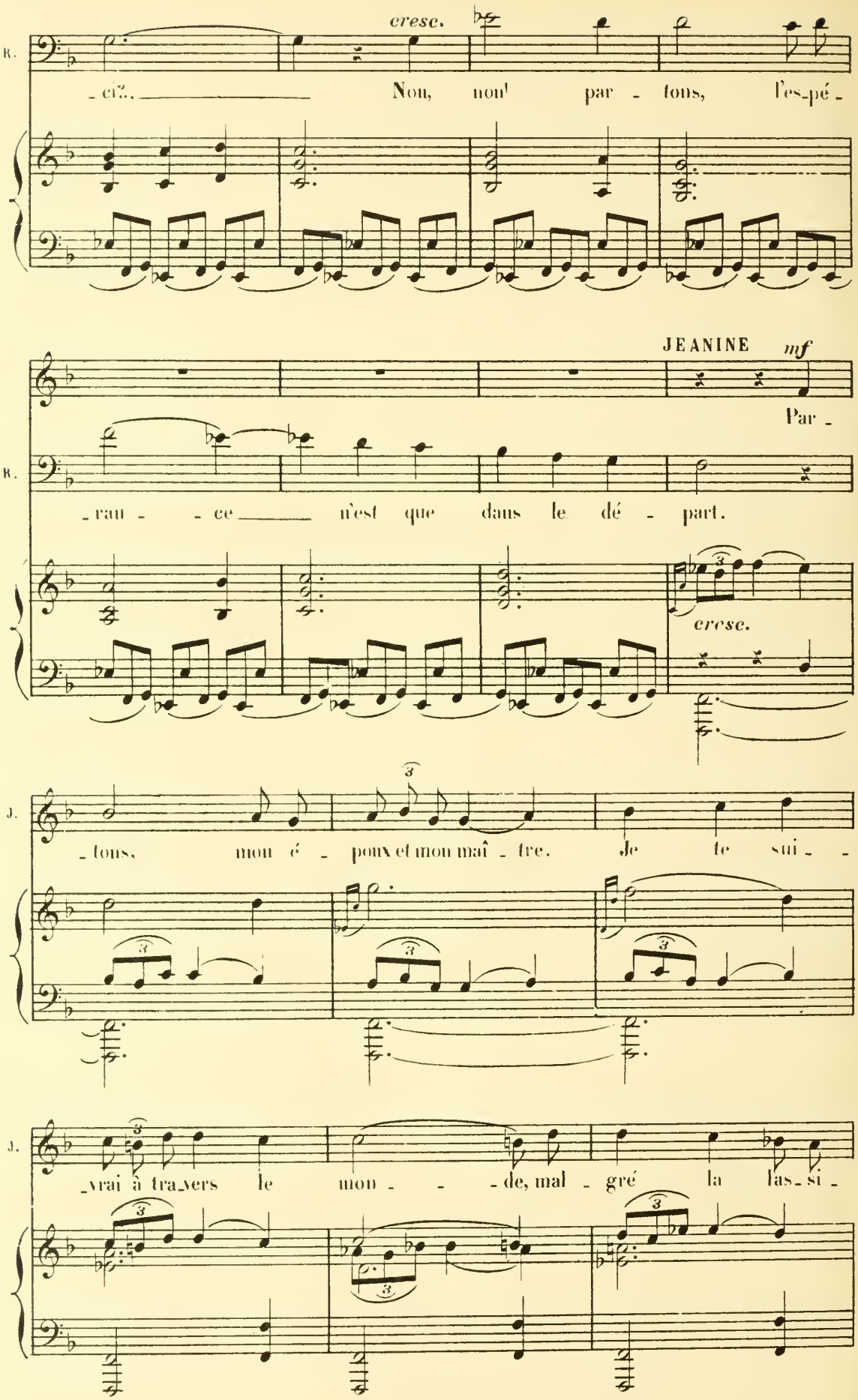
_és. _____ A _ près un autre un au_ _ _tre.

f *p*

R.

Tu ne m'aimes plus là bas, m'ai_me_rais _ tu i _ _

cresc. *p*


cresc.
R.
_ci?.. Non, non! par _ tons, l'es_pé _
JEANINE
mf
Par _
R.
_rau _ _ ce n'est que dans le dé _ part.
cresc.
J.
_tons, mon é _ poux et mon maî _ tre. Je te sui _
J.
_vrai à tra_vers le mon _ _ _ de, mal _ gré la las_si _

J. tu - de qui me bri - - - - - se.

RICHARD. Je t'emmè-ne-rai dans une î - le d'a -

cresc.

J. Et nous se-rons seuls, à ja-

R. - mour et d'é-ter-nel so - leil. Et nous serons seuls, aux

cresc.

J. - mais aux bras l'un de l'au-tre, et nous n'aurons pas as - sez pour nous ai -

R. bras l'un de l'autre, à ja - mais, et nous n'aurons pas as - -

J. -mer et nous é-treindre, de l'in-fi-ni de l'es-pa-ce

R. -sez pour nous é-treindre, de l'in-fi-ni de l'es-pa-ce

J. et de l'é-ter-ni-té des

R. et de l'é-ter-ni-té des

Un peu retenu

Ils vont s'éloigner, lorsque Marianne paraît et les arrête.

J. *ff* temps!

MARIANNE *f* Jeani-ne, ma sœur, tu ne parti-ras pas.

R. *ff* temps!

Très vif *ff*

Un peu modéré *fp*

J. *mp* De quel droit, ma sœur, veux-tu donc m'asservir?

M. *mf* Je suis l'ai_mée, et c'est

mf

J. *mf* Essaie donc, sœur ja_lou_se, tue-moi donc comme

M. moi qui commande i_ci.

p

J. l'au_tre!

frémissante.

M. *mf* Tu o_ses l'é_vo_quer, abomi_na_ble sœur! C'est

M. toi la coupa - ble, et que le sang que j'ai ver - sé retom - be sur ta

cresc.

M. tê - te! Oui! que le ma-

RICHARD, éperdu.

mf Oh! Dieu! les deux sœurs, maintenant, qui se dé - chi - rent!

p *f* *mf*

M. -ri mort, le frè-re mort res-sus - ci - te, qu'il vous

M. sui - ve dans vos voy - a - ges, qu'il soit tou-jours en-tre

cresc.

M. vous pour gla - cer vos ten - dres - - ses.

RICHARD *f*

Taisez-vous! n'é - veil - lez

fp

sanglotante. *mf*

M. Mais vous ne voy - ez donc pas que je

R. pas le spec - tre!

Un peu retenu **Agité**

p *cresc.*

M. souffre à en mou - rir! Vous ne voy - ez donc pas quel le

mf *dim.*

M. lutte ef - froy - a - ble m'af - fo - le! Suis-je donc méchan - - te?

p

M. Ah! je ne le sais plus! Mon pauvre ê - tre n'est que dou-

cresc.

M. - leur, et je vou - drais seu-lement ne plus tant souffrir!

f

M. Ah! la bon - té, ê - tre bon - - ne

f *dim.*

M. pour moins souf - frir!

Très retenu **Modéré** **En retenant**

p *p*

mf *p*

M. Je veux me vaincre et je cè - de. Par-tez, partez, Ri-

Plus lent

pp

M. -chard, emmenez-la, je vous la don - ne. Mais partez, par-

cresc.

M. -tez tout de sui - te pendant que j'ai la for-ce de vous laisser partir.

En animant un peu

cresc.

M. Dans u-ne mi-nu-te, peut-ê - tre, je vous bar-re-rai le che-

dim.

mf *dim.*

M. -min. Par-tez, soy-ez heu-reux, si vous pou-vez ja-mais

Revenez peu à peu au

JEANINE, bouleversée, la prenant dans ses bras.

p

Ma sœur, ma sœur... Toi qui m'as veil-

Elle éclate en sanglots et tombe assise sur une roche.

p

M. l'ê-tre!

1er Mouv!

ppp

J. -lé-e, toi qui m'as ai-mé-e, je ne veux pas que tu

cresc.

J. pleu-res... Non, non, je ne puis te lais-ser dans cet-te tor-tu-re...

J.

Ah! nos pauvres cœurs bri_sés, tout ce qui s'arrache et tout ce qui san_

cresc.

f

J.

_glote en nous! Vois, mes larmes se mé_lent aux tien_nes.

En animant

f

J.

dim.

Ne pleu_re plus, ne pleu_re plus!

Elles pleurent aux bras l'une de l'autre.

En retenant

Un peu chaleureux

dim.

p cresc.

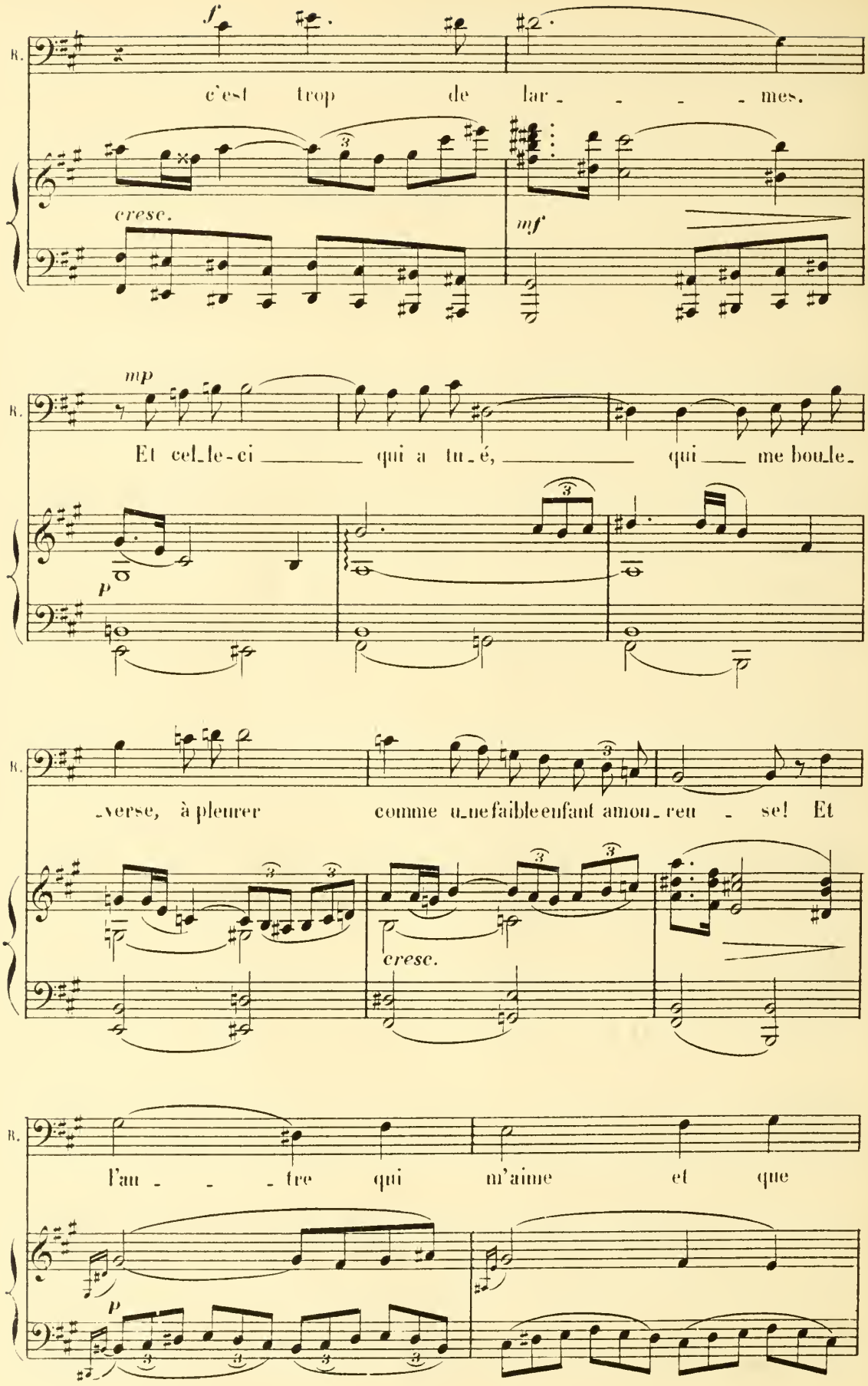
RICHARD

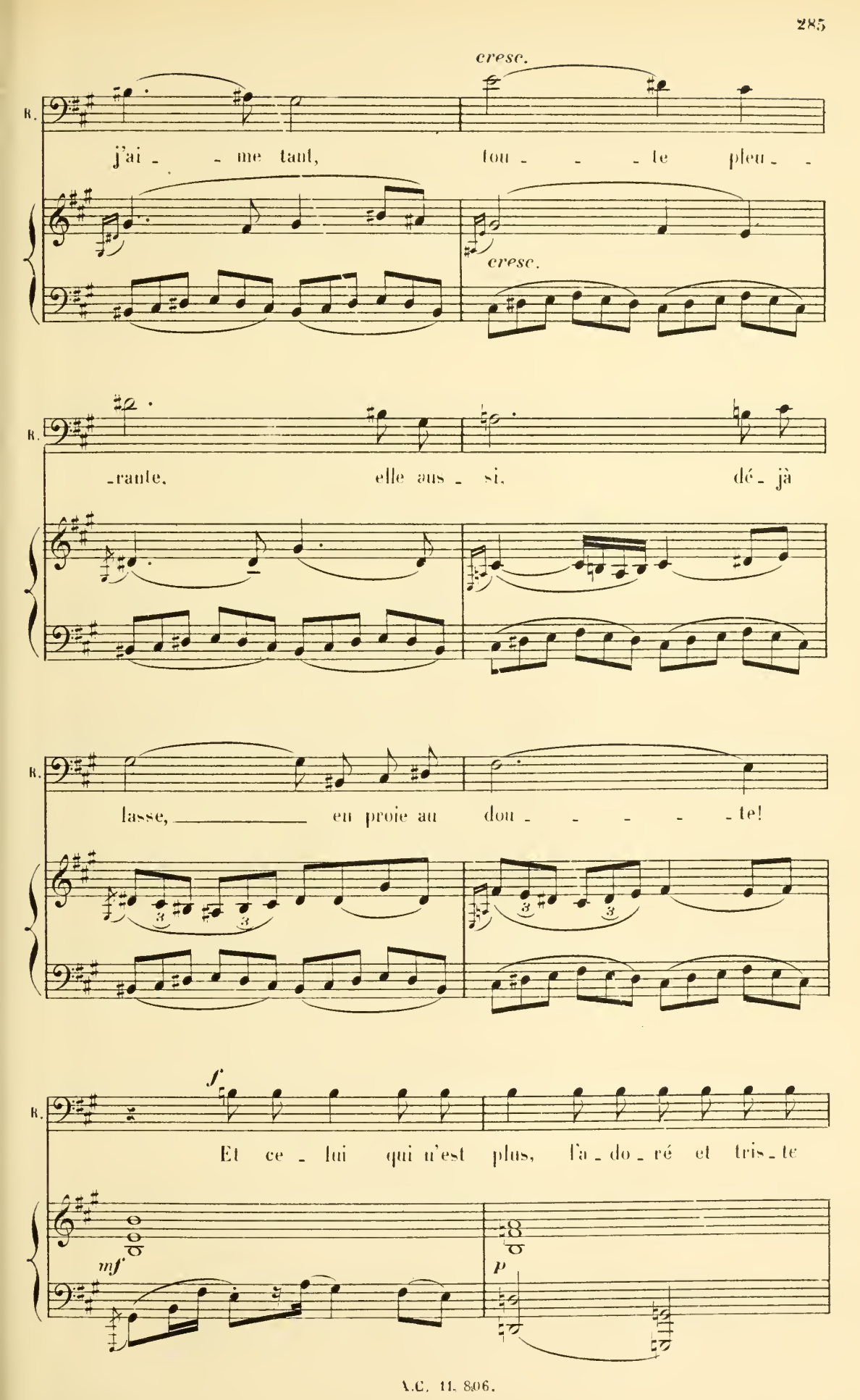
mf

C'est trop de sang,

f

p


B.
f
c'est trop de lar - - - - mes.
cresc.
mf
mp
Et cel-le-ci qui a tu-é, qui me boule-
p
B.
-verse, à pleurer comme u-ne faible enfant amou-reu - se! Et
cresc.
B.
l'au - - - tre qui m'aime et que
p


cresc.
R.
j'ai - - me tant, tou - - - te pleu - -
cresc.
R.
-rante, elle aus - si, dé - jà
R.
lasse, en proie au dou - - - - - te!
f
R.
Et ce - lui qui n'est plus, l'a - do - ré et tris - te
mf
p

R.

frè - - - - re, que j'ai ber - cé au - trefois

En animant

mf *p* *cresc.*

R.

et qui est mort, comme un loup, en voulant me dé - vo -

Très retenu

R.

- rer! Ah! le re - gret d'ê - tre ve -

Largement

f *mf*

R.

- nu au ha - sard du terrible vent qui me pous - sait!

R. Oh! la mé-lan-co-lie affreu-se d'avoir i-ci passé comme l'oura-

dim.

R. -gan dans un ciel calme, en-tre deux clairs so-

p

R. -leils, ra-vageant tout, saccageant tout, ne lais-

cresc.

R. -sant que du sang et que des lar-mes, lors-que le grand ciel

Retenu

R.

bleu s'est mis à lui_re de nouveau sur la mer é_tince_

1er Mouv!

f

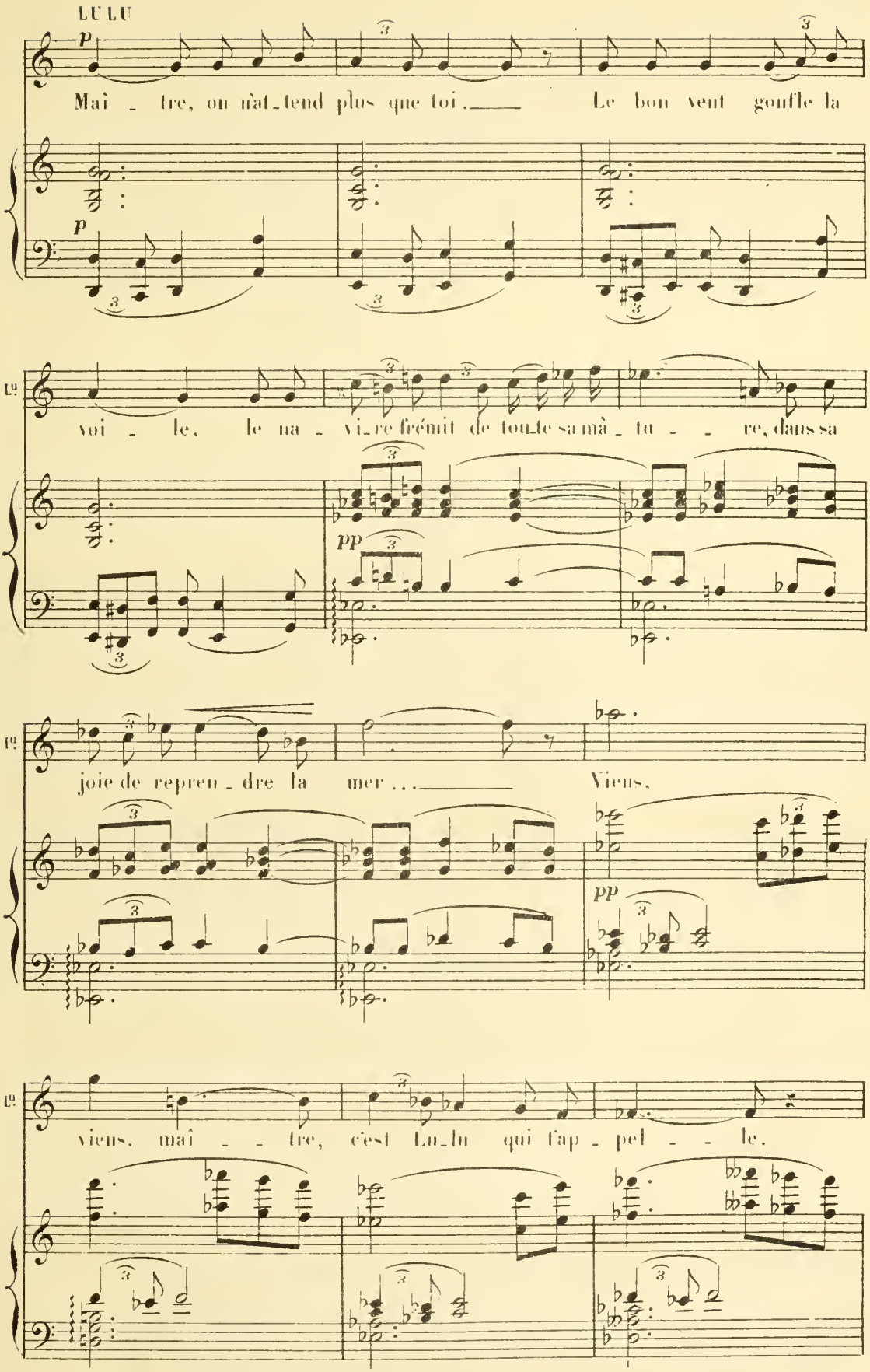
R.

_lan - - - - - - te!

Modéré

ff

dim.


LULU
Maî - tre, on n'at-tend plus que toi. Le bon vent gonfle la
voi - le, le na - vi-re frémit de tou-te sa mâ - tu - re, dans sa
joie de repren - dre la mer... Viens,
viens, maî - tre, c'est Lu-lu qui t'ap - pel - le.

RICHARD

p *cresc.* *dim.*

Oui. Lu - lu, Lu - lu... At - tends, at -

cresc. *dim.*

LULU *p*

Viens, maî - tre;

R. - tends u - ne mi - nute en - co - - re.

p

très doux

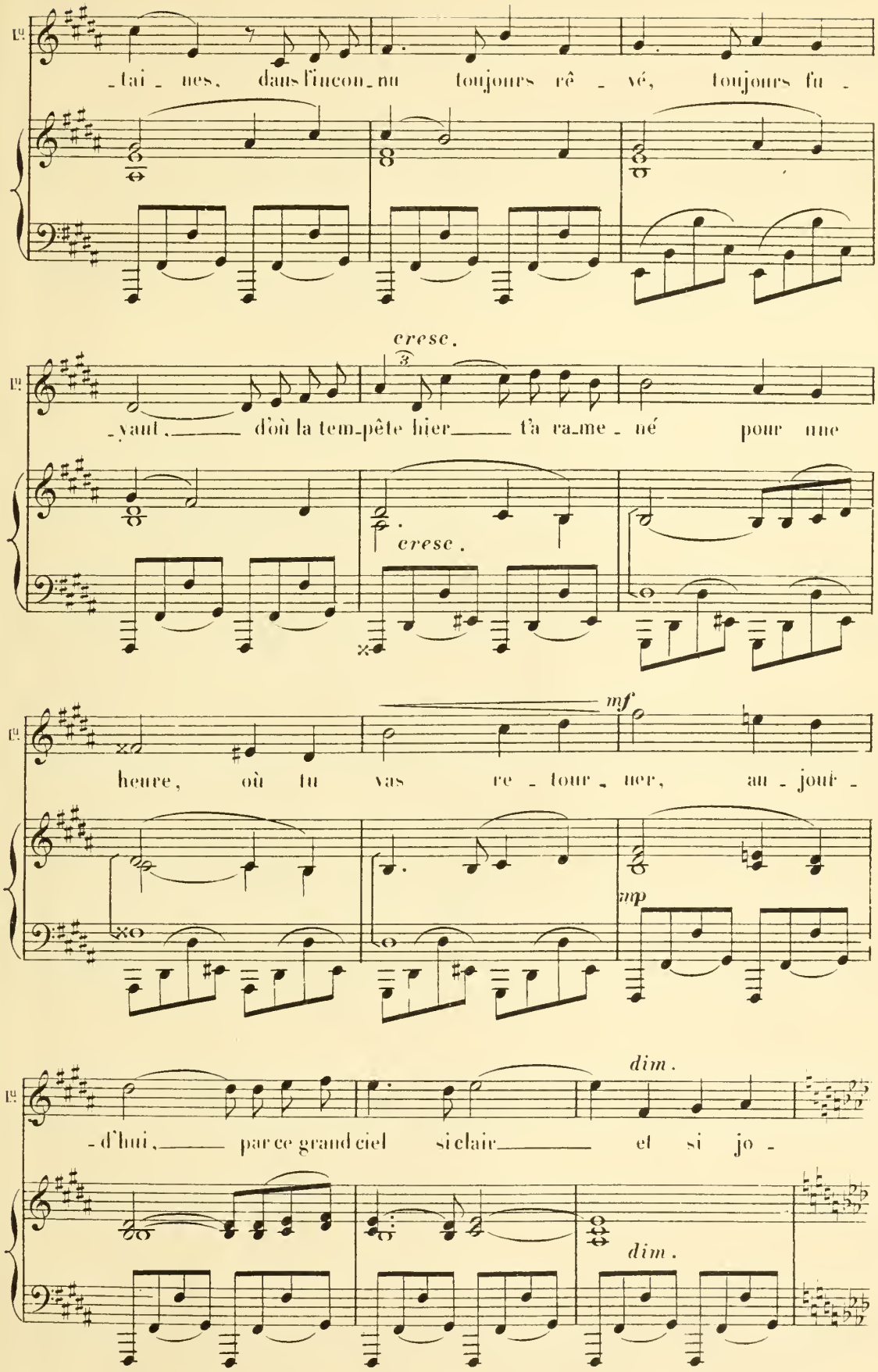
Lu viens, hâ - te - toi. C'est le voy -

dim.

Même mouvement

pp

Lu - a - - ge. le dé - part vers les î - les fortune - es et loin -


Lu.
_tai _ nes, dans l'incon_nu toujours rê _ vé, toujours fu _
cresc.
_yant, d'où la tem_pête hier t'a ra_me _ né pour une
cresc.
mf
heure, où tu vas re _ tour _ ner, au _ jour _
mp
dim.
_d'hui, par ce grand ciel si clair et si jo _
dim.

p *doux*

-yeux. Viens, mai - - tre,

Un peu plus animé

pp

viens, je suis l'es-pé - ran - ce, l'âme erran-te des

Sans rigueur

p

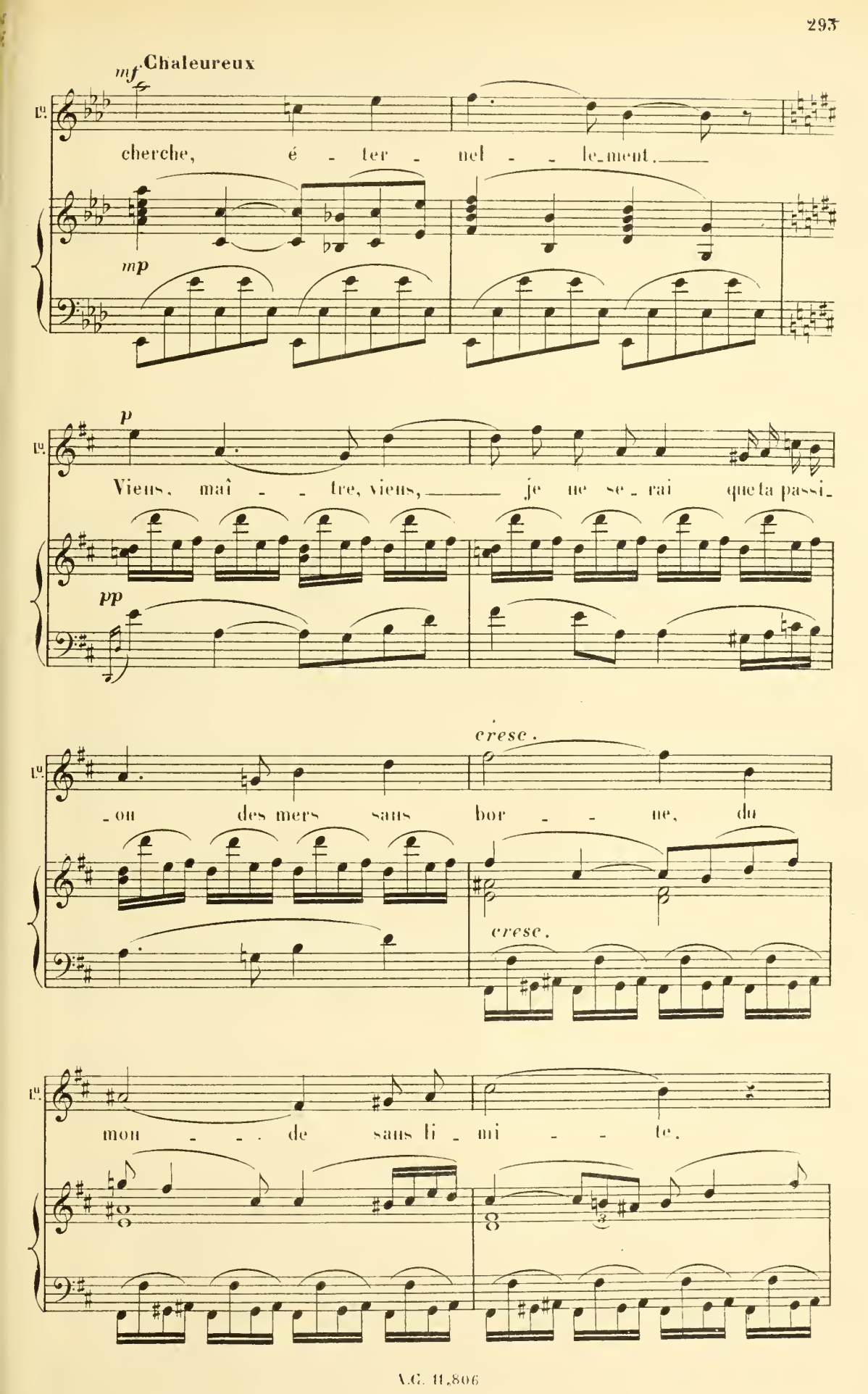
eaux qui n'a d'autre joi - e que d'al-ler sans cesse devant

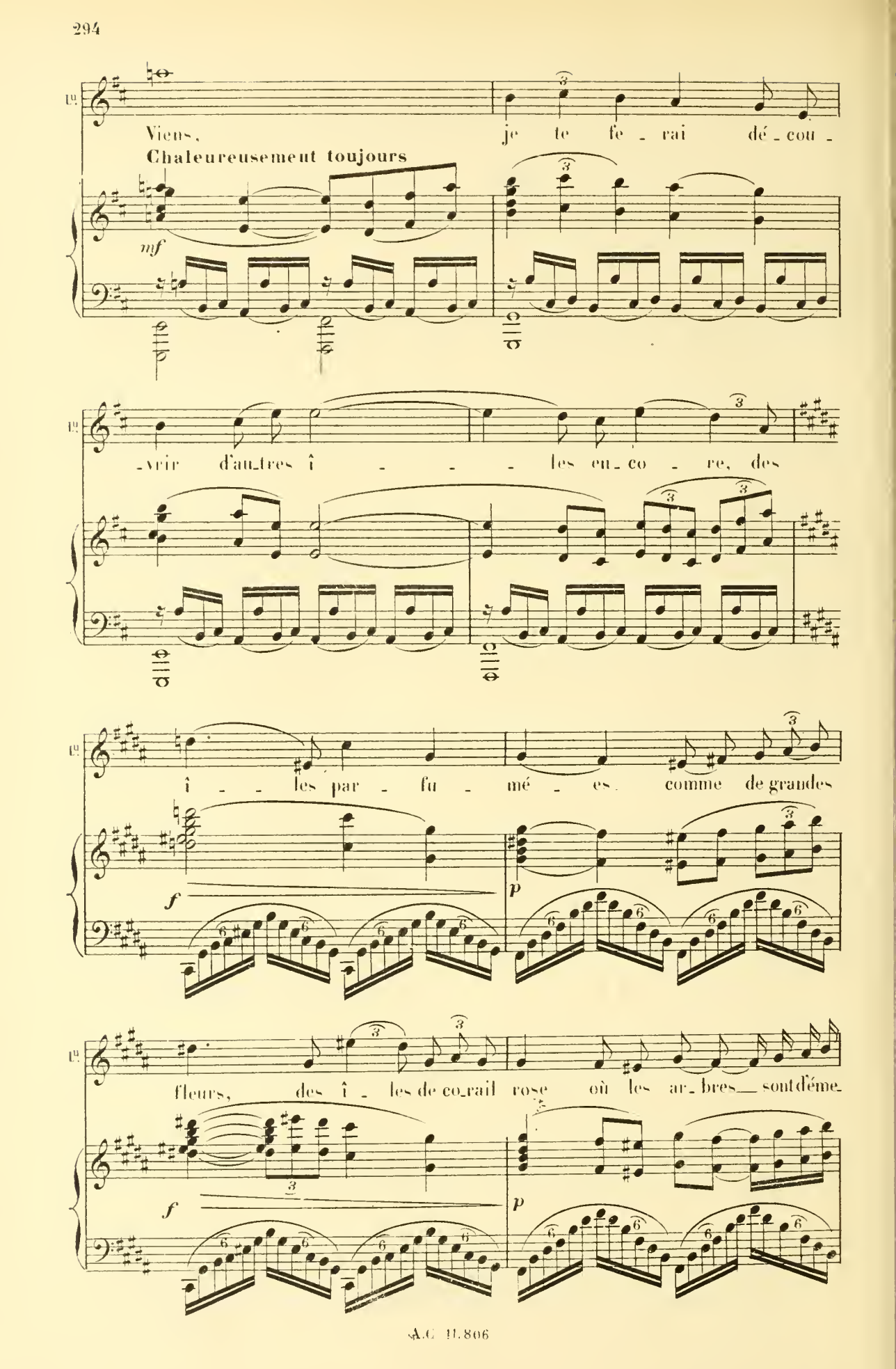
pp

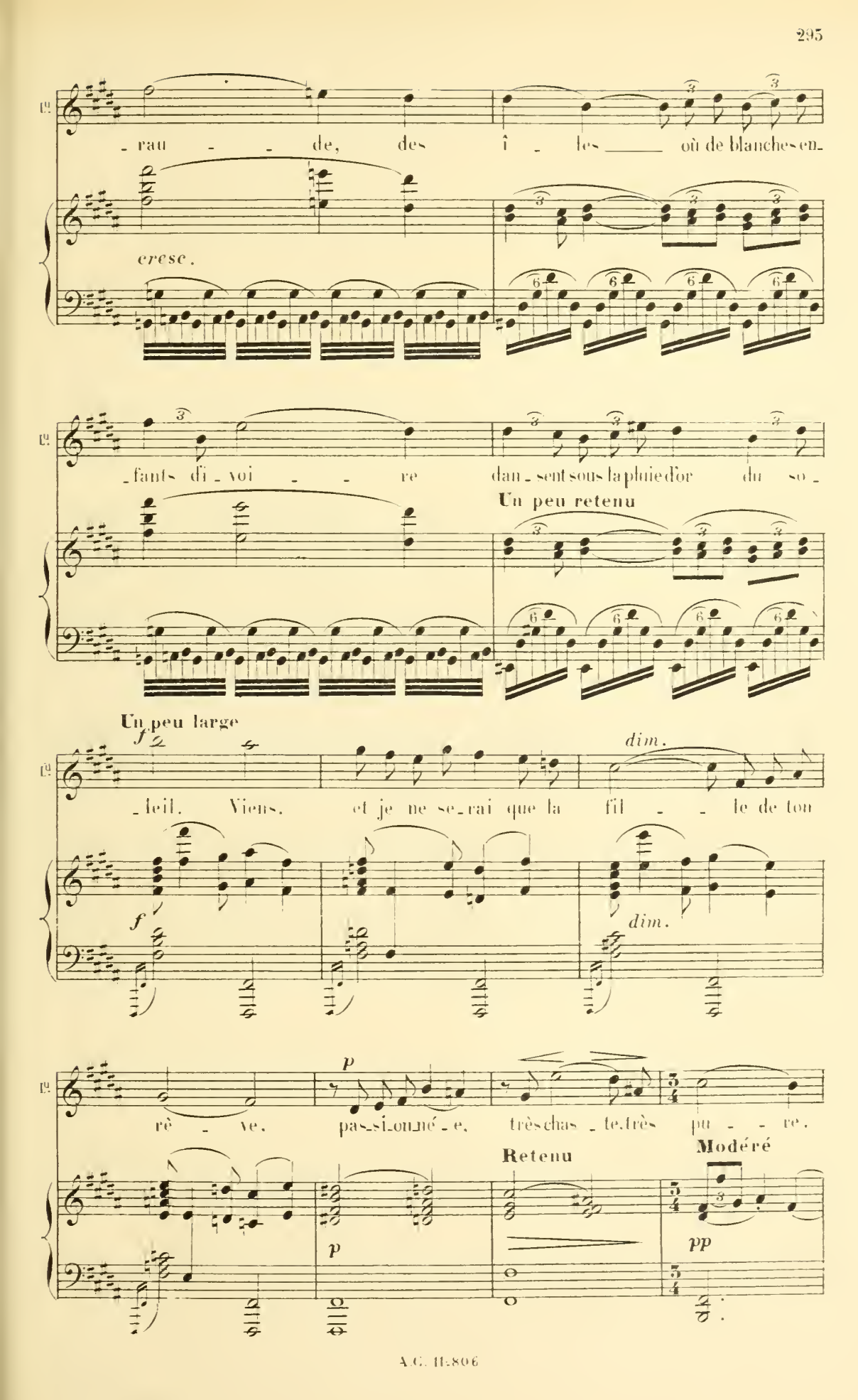
cresc. **Retenu**

el - le, d'é-pui-ser l'infi-ni, l'au-de - là de tout ce qu'on désire et de tout ce qu'on

cresc.


mf Chaleureux
cherche, é - ter - nel - le_ment.
mp
p
Viens, maî - tre, viens, je ne se_rai que ta passi_
pp
crese.
_on des mers sans bor - ne, du
crese.
mon - de sans li_mi - te.


Viens, je te fe - rai dé - cou -
Chaleureusement toujours
mf
-vrir d'au-tres î - - - les en-co - re, des
î - - les par - fu - mé - es comme de grandes
f
p
fleurs, des î - les de co-rail rose où les ar-bres sont d'éme-
f
p


rau - de, des î - les où de blanches en-
cresc.
fants di - voi - re dan - sent sous la pluie d'or du so -
Un peu retenu
Un peu large
f
dim.
leil. Viens, et je ne se - rai que la fil - le de ton
f
dim.
p
rê - ve, pas - si - on - né - e, très chas - te, très pu - re.
Retenu
Modéré
p
pp

RICHARD

p

Lu - lu, Lu - lu, Lu - lu,

R.

— ma pe - tite hi - ron - del - - le voy - a -

p

R.

p

- geu - - se... Ah! ce chant dé - li - ci -

R.

- eux. ce chant d'u - ne dou -

R.

-ceur de caresse et qui m'emmè - - - - - - - - ne!

LULU

mp

Maî - - tre, on n'attend plus que toi, — et Lu-lu t'ap-

Lu

-pel - - - le... Viens, viens vi - - te.

RICHARD

p *cresc.*

Oui, je te suis, je pars a-vec toi, Lu-

pp

R.

-lu, Lu - lu pe-ti-te Lu-

p

R.

-lu, mon dé-sir et mon rê - - - - - - ve...

R.

mf

Et toi, Jea-ni - - ne, res - te, oui! reste a-vec ta

Un peu plus modéré

p

JEANINE

p

Res - ter, moi! ne plus t'ai -

R.

dim.

p

sœur Ma - ri - - au - ne!

Calme

dim.

pp

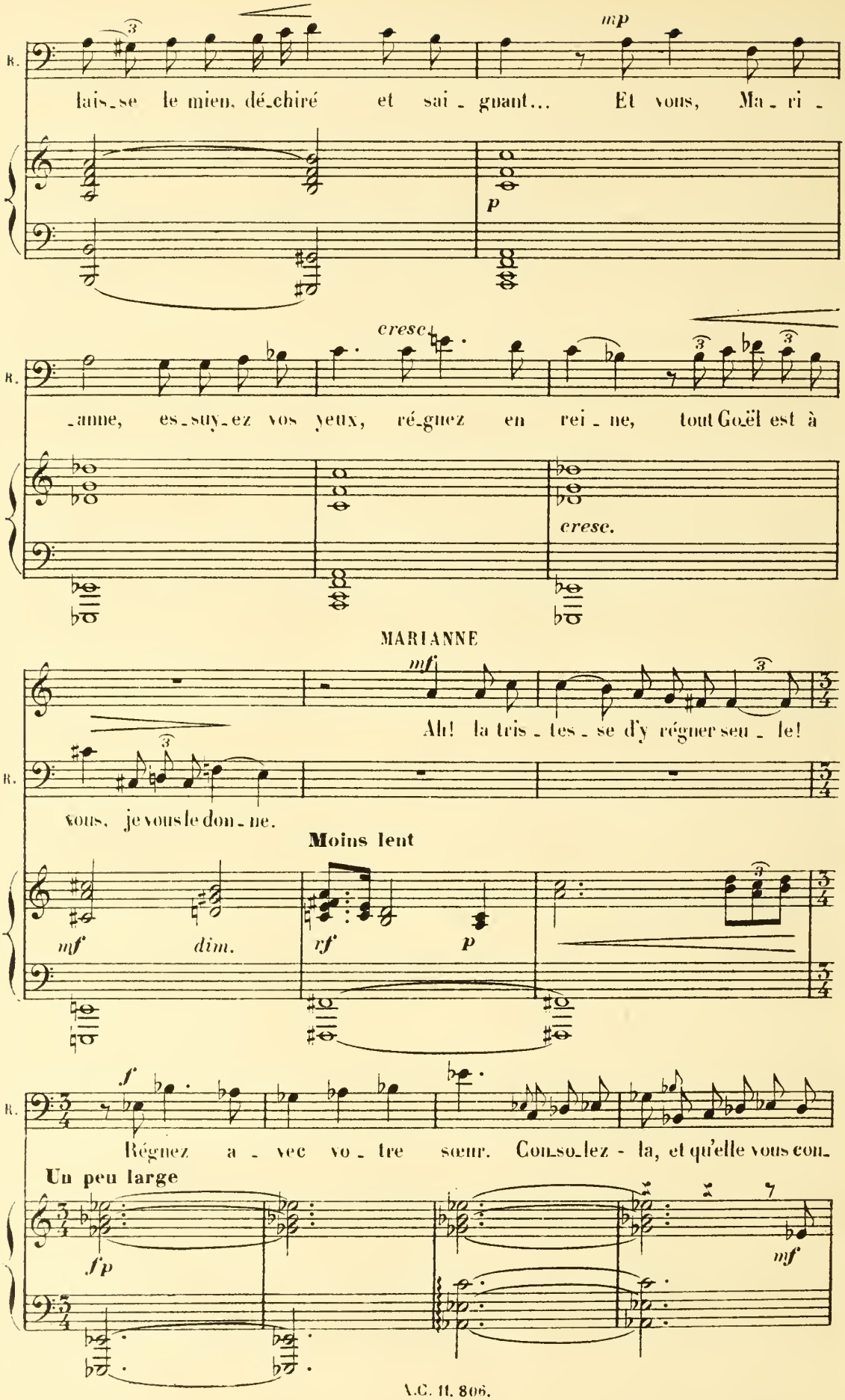
J. _mer!

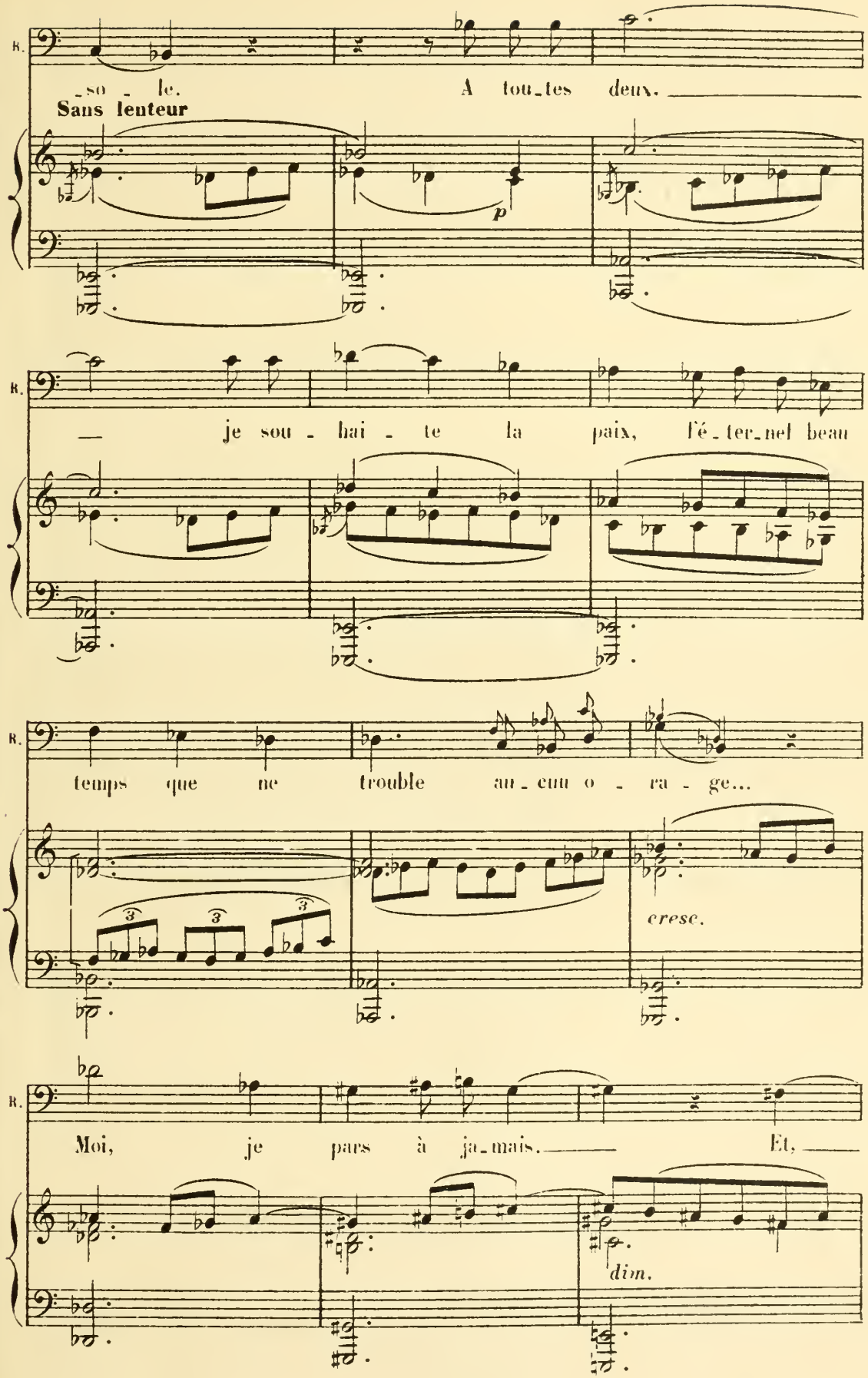
R. *p* Ne dis pas cet_te cho_se... De_puis ce ma_

R. _tin, tu n'es plus à moi, nous ne sommes même plus en_semble.

JEANINE *p* Je te le ju_re, tu em_por_tes mon cœur.

R. *p* Je te


R.
mp
lais_se le mien, dé_chiré et sai_gnant... Et vous, Ma_ri_
p
cresc.
_anne, es_suy_ez vos yeux, ré_gnez en rei_ne, tout Go_ël est à
cresc.
MARIANNE
mf
Ah! la tris_tes_se d'y régner seu_le!
vous, je vous le don_ne.
Moins lent
mf
dim.
rf
p
f
Régnez a_vec vo_tre sœur. Con_so_lez_la, et qu'elle vous con_
Un peu large
fp
mf


R.
_so _ le. A tou_tes deux.
Sans lenteur
p
R.
je sou _ hai _ te la paix, l'é_ter_nel beau
R.
temps que ne trouble au_cun o _ ra _ ge...
cresc.
R.
Moi, je pars à ja_mais. Et,
dim.

R. — si mon a_mer souve_nir peut vous ê_tre de quelque dou_

p

R. _ceur, gar_dez_le comme le par_fum de l'a_mour le plus

R. fort, ce_lui qui ne s'est point con_ten_

f

JEANINE (Les deux sœurs sont debout, appuyées à l'épaule l'une de l'autre.)

p

Garde aus_si le nôtre, et qu'il par_

R. _té!

p

J. _fu_me, ta con_ti_nu_el_le fui_te dans la so_li_tu_de.

MARIANNE *p*

Nous res_te_

M. _rons ain_si, l'u_ne sur l'autre appuy_ée et nous res_te_rons à toi,

M. voy_a_geur é_ter_nel.

TÉNORS *mf*

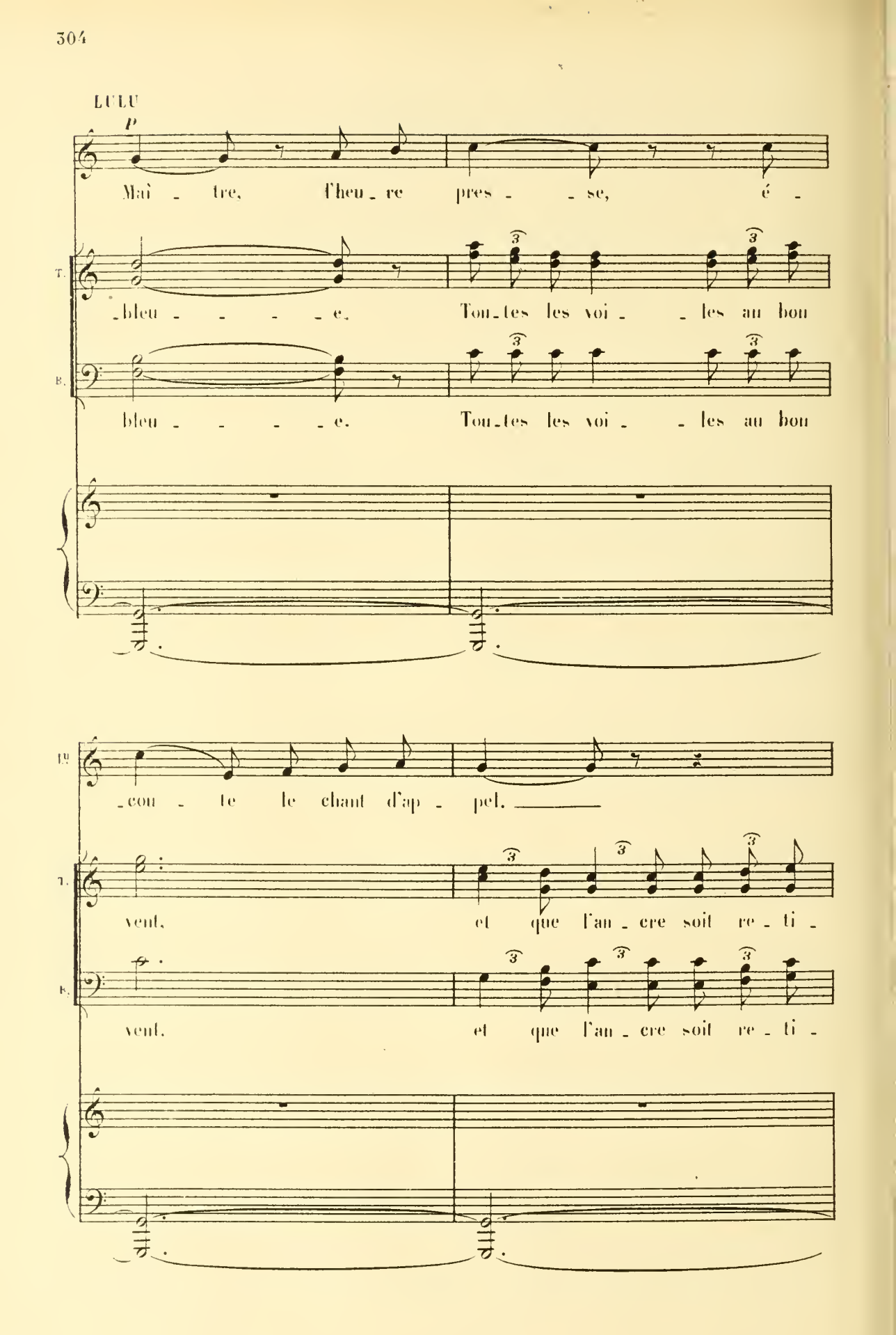
LES MATELOTS, au loin. Le ciel est bleu, la mer est

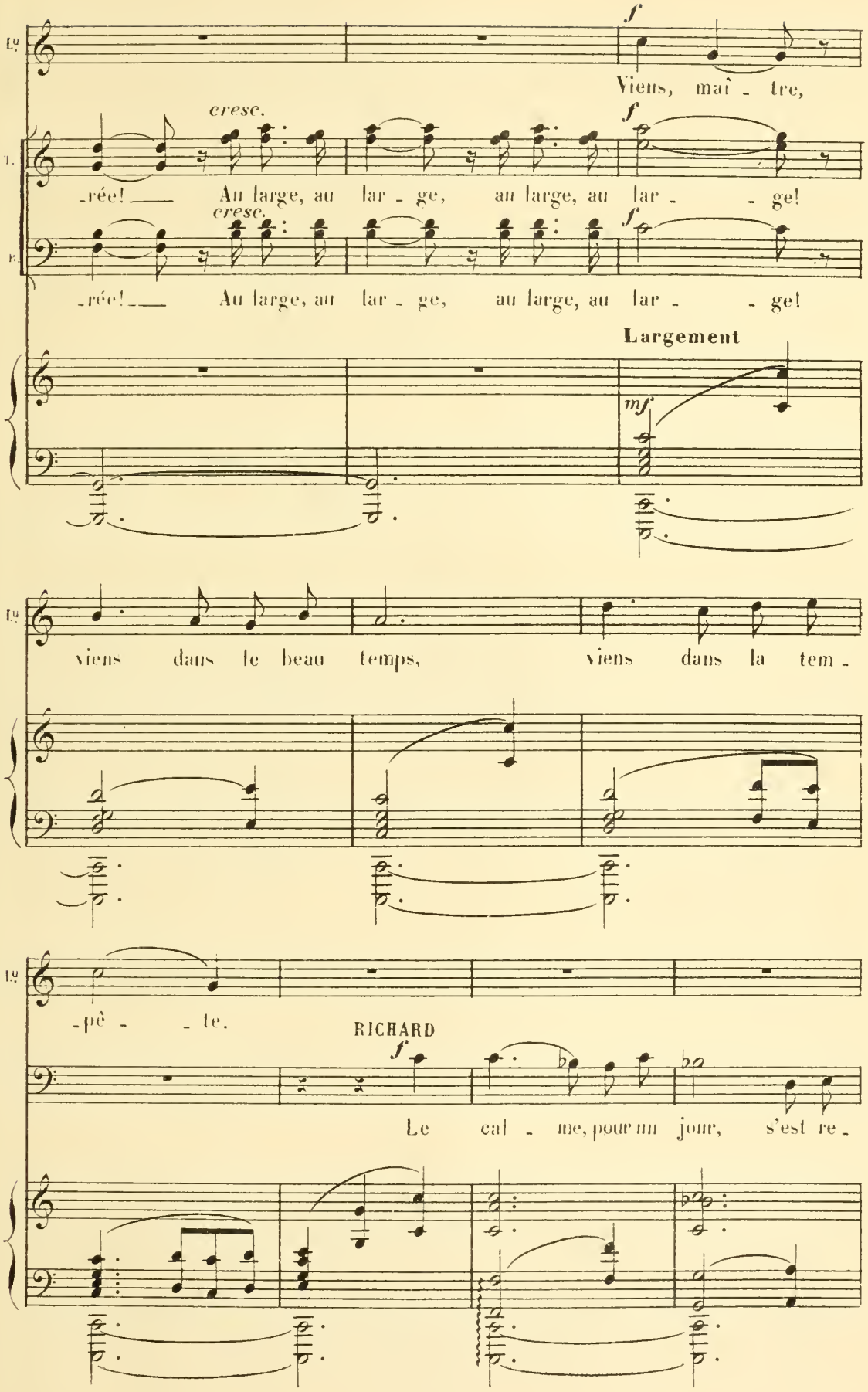
BASSES *mf*

Le ciel est bleu, la mer est

Plus vif

pp


LULU
p
Maî - tre, l'heu - re pres - se, é -
T.
-bleu - - - - e. Tou-tes les voi - les au bon
B.
bleu - - - - e. Tou-tes les voi - les au bon
Lu
-cou - te le chant d'ap - pel.
T.
vent, et que l'an - cre soit re - ti -
B.
vent, et que l'an - cre soit re - ti -


Lu
Viens, maî - tre,
cresc.
T.
-rée! Au large, au lar - ge, au large, au lar - - ge!
B.
-rée! Au large, au lar - ge, au large, au lar - - ge!
Largement
viens dans le beau temps, viens dans la tem -
-pê - - te.
RICHARD
Le cal - me, pour un jour, s'est re -

R.

_fait sur la mer et chez les hom_mes...

JEANINE

f

A_dieu, Ri_chard!

R.

f

A_dieu, Jea_ni_ne! A_dieu, Ma_ri_

cresc.

MARIANNE

f

A_dieu, Ri_chard!

R.

_an_ne! A_dieu, a_dieu, à ja_

R.

-mais, pour l'é-ter-nel voy-a-ge, par l'infi-ni des

f

Il s'éloigne, appuyé sur l'épaule de Lulu, tandis que les deux sœurs, les bras noués, le regardent.

R.

mers!

cresc.

Sans lenteur

ff

RIDEAU